

ESSAI

SUR LE

CHRISTIANISME.

GENÈVE, IMPR. DE P. A. BONNANT,
Rue Verdaine, n.° 277.

ESSAI

SUR LE

CHRISTIANISME

ENVISAGÉ

DANS SES RAPPORTS AVEC LA PERFECTIBILITÉ DE L'ÊTRE MORAL.

PAR ÉDOUARD DIODATI,

MEMBRE DE LA VÉNÉRABLE COMPAGNIE DES PASTEURS ET PROFESSEURS DE GENÈVE.

« Sanctifie-les par ta vérité. »
(Jean XVII, 17.)

GENÈVE,

AB. CHERBULIEZ, LIBRAIRE, AU HAUT DE LA CITÉ.

PARIS,

MÊME MAISON,

RUE DE SEINE, N.° 57, FAUBOURG S. GERMAIN.

1830

INTRODUCTION.

Il n'est pas besoin d'avoir pénétré par des observations bien profondes les dispositions générales de notre siècle, pour découvrir dans les esprits une tendance sérieuse, qui se manifeste d'une manière plus sensible chez les hommes pour qui la réflexion est un besoin, par une application suivie à la recherche des principes. Cette remarque, ne s'applique pas seulement au renouvellement d'intérêt qui se manifeste aujourd'hui, pour l'ordre d'idées que nous avons particulièrement en vue dans cet écrit; elle se représente dans tout le domaine des idées ou des intérêts, qui sont en possession d'exercer l'intelligence hu-

maine, et d'émouvoir la société. On découvre des traces de cette disposition dans le champ de la littérature et des arts, aussi bien que dans celui de la religion ou de la philosophie. L'esprit d'investigation s'étend à tout. A peine à l'issue d'une crise, non moins puissante dans la région des idées que dans celle de la politique, qui a tout ébranlé en tentant de tout changer, il semble que la société, agitée d'un besoin général, cherche avec une sorte d'anxiété quelque chose de fixe sur quoi elle puisse s'asseoir avec confiance, une base sûre qui lui présente une garantie solide de repos. On ne veut plus aujourd'hui des agitations du scepticisme, ni, si l'on ose parler ainsi, du repos pénible et toujours inquiet de l'indifférence. Échappé aux orages qui tourmentaient toutes les croyances et toutes les institutions à la fin du dix-huitième siècle; émancipé de l'asser-

vissement intellectuel sous lequel l'enchaînait le despotisme militaire, le seul régime peut-être qui fut alors en possession de ramener le calme, en comprimant d'un poids énorme toutes les passions soulevées; l'homme s'est reconnu; il s'est retrouvé libre, et des besoins nouveaux n'ont pas tardé de réclamer son activité. Il a ressaisi des priviléges qu'il avait abdiqués; car, il n'est pas au pouvoir de la force matérielle de les ravir. Il a senti, que la destination d'un être doué de l'intelligence, n'était pas de s'asservir implicitement à la pensée et à la volonté d'autrui, ou d'errer d'idées en idées au gré des caprices de l'imagination ou des intérêts du moment. Il a compris, qu'il était appelé à quelque chose de plus réel et de plus solide, et que pour y parvenir il devait, avant tout, redevenir *lui-même;* qu'un de ses premiers devoirs, enfin, était de faire

usage du plus beau de ses droits : le droit de penser.

Cependant, ce siècle aussi éminemment incliné au sérieux de la réflexion, n'est nullement le siècle des théories abstraites, et des spéculations métaphysiques. Jamais, peut-être, l'esprit général ne s'arma de plus de préventions contre cet ordre de recherches. Le siècle frivole, qui nous a transmis un héritage que nous avons payé si cher, au sein de sa dégradante frivolité, s'en montra beaucoup moins ennemi que nous. Les théories des philosophes du temps furent accueillies avec applaudissement, quelquefois avec enthousiasme. On les retrouve, jusque dans les mémoires ou les correspondances des femmes, qui brillaient dans ces sociétés, dont le ton nous donne l'idée du point le plus extrême où la légèreté humaine puisse atteindre. Des systèmes abstraits, riches de talent d'ana-

lyse, et qui, dans leur point de vue, ne manquent ni de sévérité logique, ni de profondeur, entraient dans le domaine des délassements de l'esprit, et des conversations oiseuses du beau monde. On y discutait sur la formation des idées, sur la sensation, sur la nature du principe pensant, sur le but de l'existence, sur une multitude de questions analogues, de psychologie et de morale. L'imagination s'amusait de ces recherches philosophiques, comme elle s'amusait de poésie et de romans.

Aujourd'hui, l'on est devenu trop sérieux pour faire de la philosophie un jeu de l'esprit; et c'est, sans doute, une des causes de cette sorte d'anathème qui plane sur les théories spéculatives. Les questions abstraites de la métaphysique, s'agitent dans une sphère à part et circonscrite, entre des hommes qui y apportent toute la conscience et toute

la profondeur qu'elles réclament; mais ils se gardent de les amener sur le théâtre d'une société peu familiarisée avec les intérêts qu'elles comprennent, et le langage même qu'elles exigent. Ils les tiennent éloignées du commerce d'un monde qui ne saurait avoir la portée d'esprit nécessaire pour en découvrir les applications étendues et importantes, et pour lequel, par-là même, elles ne pourraient être, ou du moins paraître, qu'une affaire d'imagination. On veut des principes, parce qu'il faut des principes pour marcher sûrement. Mais on veut des principes féconds; des principes qui ne soient pas rebelles à des applications immédiates et utiles. On demande des instruments d'un emploi direct et déterminé, et non des appareils curieux. Toute théorie, qui n'est pas justifiée par un résultat positif, se trouve par cela même frappée de réprobation;

quelle que soit du reste, la sagesse ou l'injustice de l'arrêt, l'opinion la repousse, et l'abandonne aux philosophes, dont une des missions importantes, est d'empêcher qu'elle ne se perde si elle est vraie, qui la recueillent, l'étudient, et s'en constituent les fidèles dépositaires, jusqu'au moment où le progrès social l'amènera dans le domaine des principes susceptibles d'applications heureuses, et permettra de l'exploiter au profit des institutions.

L'opinion peut errer dans ses jugements; mais elle a raison dans le fait. Le mouvement social ne doit rien avoir de commun avec de pures abstractions, et en les repoussant de son sein, il ne fait que les renvoyer à leurs légitimes propriétaires. Il est seulement à regretter, que ce qui devrait être un contrat, soit presque toujours un procès. Quoi qu'il en puisse être, (car ceci nous éloigne de notre objet), la situation gé-

imposée par les circonstances au milieu desquelles elle a vécu. Or, cette éducation la ramène tout entière aux réalités; la dirige vers le côté positif des choses, vers ce qui offre une prise, si l'on peut parler ainsi; lui fait demander et exiger des résultats. Du reste, quelles que puissent être les causes de cette situation, nous n'avons ici d'autre prétention que de la constater. Nous avions besoin d'arrêter quelques instants l'attention sur ce fait moral, pour mettre à même de saisir, sinon le but complet de l'*Essai* que nous avons tenté, du moins, l'intention qui a présidé à notre tentative, et l'esprit dans lequel nous avons écrit.

En étudiant cette tendance générale des esprits, et en portant d'un autre côté nos regards sur ce retour si remarquable vers les intérêts religieux, qui se manifeste de toute part dans le monde chrétien, nous n'avons pu nous

défendre d'être vivement frappé, de l'harmonie que présente le Christianisme envisagé dans ses hautes doctrines, avec les exigeances actuelles de l'esprit humain. L'Évangile nous est apparu, comme offrant, dans l'ordre des intérêts religieux, ces principes fixes et certains auxquels les hommes de nos jours aspirent, et, en même temps, ces principes agissants et immédiatement applicables, les seuls qu'ils estiment et qu'ils consentent à recevoir. Il nous a semblé qu'un écrit, dans lequel on s'attacherait à développer ce point de vue, peut-être trop négligé jusqu'à ce jour; où l'on se bornerait à une simple exposition des doctrines chrétiennes, en les envisageant essentiellement sous leur côté pratique; dont le but serait d'établir, par l'étude même des ressources évangéliques, la liaison intime et nécessaire du principe à l'application, de la

théorie au résultat, ou, pour parler plus correctement, de la croyance à la morale, pourrait dans les temps actuels n'être pas inutile à la cause sainte du Christianisme. Nous avons pensé, que des réflexions de cette nature, pourraient contribuer à amener des âmes bien intentionnées à une piété solide et active; et pourraient engager quelques personnes, étrangères encore à l'Évangile, à un examen sérieux, auquel jusqu'ici peut-être elles se sont refusées.

Une foule d'idées erronées sur le Christianisme, circulent dans la société. Trop de causes ont concouru à les produire et à les répandre, pour qu'on doive en être surpris. Mais, au milieu de tous les jugements peu éclairés dont l'Évangile est l'objet, il en est peu de plus funeste et de plus général, que celui dont nous voudrions par cet écrit, dévoiler le faux, et détruire l'in-

fluence. On s'est accoutumé à considérer les doctrines saintes, comme des vérités de théorie, plus ou moins belles, plus ou moins solidement établies, ou ingénieusement déduites des écrits divins; mais toutes, également frappées de stérilité. On les a reléguées dans le domaine des abstractions, trop élevées pour que l'esprit humain puisse les saisir, ou, dont il n'est nullement nécessaire de l'occuper. La plupart même des hommes qui font profession de croire au Christianisme, les envisagent comme des vérités, que l'on admet une fois, pour n'y plus revenir; ils les ont exilées de la vie chrétienne, et se contentent de les garder en dépôt dans leur mémoire. De là cette opinion si commune, que le côté réel et important de la religion, c'est la morale; qu'il faut s'en tenir aux préceptes, tous applicables et clairs; qu'après tout, le vrai Christianisme c'est de vivre comme

l'Évangile le prescrit, et que pour atteindre ce but, il suffit d'écouter les leçons de la Parole sainte, sans s'embarrasser l'esprit des vérités spéculatives qu'elle renferme, et qu'il ne nous est pas donné d'approfondir.

Ne soyons pas injustes envers les personnes qui professent cette opinion subversive de la foi. La théologie a contribué pour une trop grande part, à lui donner de la consistance, ou, tout au moins, à la rendre plausible. Nous ne contesterons point que la théologie n'ait eu son genre d'utilité. Mais, au milieu de tous les services qu'elle a pu rendre, nous ne pouvons nous dissimuler qu'elle a dû puissamment accréditer l'erreur, qui transforme les vérités de la foi, en spéculations stériles. Ces volumineux écrits, consacrés exclusivement à la discussion des doctrines; dans lesquels leur relation avec la morale est souvent négligée, tout au plus

indiquée; ces longs commentaires, hérissés de recherches scientifiques, et de disputes qui roulent le plus souvent sur la partie métaphysique des dogmes; la prétention habituelle des théologiens, de rassembler les vérités saintes sous des classifications, de les arranger dans un ordre philosophique, de les présenter sous des formes systématiques toujours arides; ont dû faire présumer, que toute cette partie de la religion tombait dans le domaine de la science, ne devait servir qu'à exercer plus ou moins heureusement l'intelligence, en lui ouvrant un champ nouveau de recherches profondes; que par-là même, elle n'était destinée qu'à un petit nombre d'esprits; et, que le simple fidèle, dont la tâche était de réaliser la religion dans sa vie, n'avait que faire de s'égarer dans cet ordre élevé de spéculations, sans relation distincte avec sa conduite.

Cependant, s'il est une vérité qui ressorte de toutes les pages du Livre divin, et dont l'expérience chrétienne de tous les siècles ne soit qu'un long commentaire, c'est celle qui déclare la stérilité de la morale évangélique, lorsqu'on la détache des doctrines de l'Évangile; et, par conséquent, la nécessité de ces doctrines, pour lui servir de base, de mobile, et de sanction. La vie pratique du chrétien, doit être entièrement et indissolublement unie aux vérités du Christianisme. Il est aussi impossible d'obtenir les vertus évangéliques, en les séparant de l'influence des vérités de la foi, que d'obtenir le fruit en détachant la branche du tronc qui la supporte, ou en l'isolant de la sève qui la nourrit. Il n'est pas une doctrine, qui ne soit destinée à exercer une action immédiate et puissante sur l'être moral; il n'est pas une vérité chrétienne, qui ne se lie aux obliga-

tions que le Christianisme impose. Le dogme et le devoir sont deux corrélatifs qui se supposent nécessairement. Ils n'ont plus rien de complet dès qu'on les sépare. La foi ne renferme rien de spéculatif, que ce que l'esprit humain y a mis. L'Esprit de Dieu, qui nous en a révélé les lumières, ne les a révélées que dans un but tout pratique. Le chrétien qui comprend sa vocation réelle, et qui veut y demeurer fidèle, n'a qu'une ressource sûre pour y parvenir, et cette ressource, c'est sa croyance. Il puise en elle une force toujours active, qui ne s'épuise jamais, dont le secours, sans cesse renouvelé, imprime à son être une tendance soutenue vers sa grande destination, et lui donne le pouvoir d'en accomplir les obligations sacrées.

Voilà ce que nous nous proposons essentiellement d'établir dans cet *Essai*. Nous choisissons pour y parvenir, la

voie la plus directe, parce qu'elle nous paraît la plus utile. Nous nous adressons sur-le-champ au Christianisme, nous le prenons comme un fait, et nous en étudions les doctrines pour saisir leur relation avec la perfectibilité de l'être moral. C'est là tout notre plan. Nous n'avons nullement la prétention de construire, ni même d'exposer un système. Nous nous contentons d'offrir une vue du Christianisme, tel qu'il nous est apparu dans la méditation attentive et consciencieuse des Saintes Écritures. Nous ne nous dissimulons point que cette vue doit être nécessairement incomplète. La nature même du sujet nous impose cette imperfection. Nous devons nous borner à rassembler ce que nous pouvons connaître de l'être moral, et ce que nous pouvons connaître de l'Évangile, pour étudier les rapports destinés à les unir. Proposer une théorie, supposerait deux

connaissances impossibles à un degré absolu: celle de notre nature morale, et celle de la vérité divine.

Nous ne croyons pas devoir nous occuper du sujet, déjà souvent examiné, *de la nécessité du dogme pour appuyer la morale*. Ce point de vue, susceptible de développements philosophiques, serait peut-être d'un intérêt plus général que celui dans lequel nous circonscrivons notre travail. Mais il risquerait de nous entraîner trop loin, et n'offrirait que peu d'utilité; car la question peut être considérée comme résolue. Qui s'aviserait de nier aujourd'hui la nécessité des principes en morale? La question vraiment intéressante à nos yeux, n'est pas de savoir, si la vertu doit être basée sur des principes fixes et revêtus d'une haute autorité, en d'autres termes, sur des *dogmes* qui l'imposent à l'homme comme un devoir; mais, si les doctrines du Chris-

tianisme sont destinées à remplir ce mandat, et renferment toutes les conditions nécessaires pour en accomplir les exigeances. Si nous réussissons à montrer qu'elles offrent les éléments de la plus haute perfectibilité morale dont notre nature soit susceptible, nous aurons atteint notre but. Nous aurons établi que l'homme possède une ressource sûre, pour satisfaire entièrement aux réclamations de l'instinct moral, et que cette ressource c'est l'Évangile. Ce sera alors, à celui pour qui les intérêts de la vertu et les destinées de la vie morale ne sont pas une chimère, à décider, s'il doit dédaigner ou négliger un secours, à l'aide duquel il peut élever son être à un état de vertu, qui lui apparaissait peut-être comme une perfection inaccessible, et dont le Christianisme lui garantit l'accès.

Il ne serait pas difficile de déduire de notre sujet, une présomption phi-

losophique en faveur de la divinité de l'Évangile. Mais nous abandonnons cette conséquence à l'examen individuel, qui peut seul y amener convenablement, en révéler la force, en garantir la réalité. Une ressource, que tous les efforts de la philosophie n'ont pu découvrir, qui réalise ce que toute la sagesse des siècles n'a abouti qu'à entrevoir, vient-elle des hommes ou de Dieu? telle est la question à laquelle nos réflexions devront naturellement conduire, mais que l'expérience chrétienne peut seule résoudre. Nous croirons avoir assez fait, si nous parvenons à attirer sur l'influence morale des doctrines du Cristianisme, l'attention et l'esprit d'examen. D'ailleurs, il n'entre point dans notre but, de nous arrêter aux preuves de la divinité de la religion chrétienne. Lorsqu'une pareille recherche ne serait pas étrangère à notre sujet, assez d'auteurs connus

nous dispenseraient de cette tâche. Il n'entre même pas essentiellement dans le but spécial de cet *Essai*, d'envisager le Christianisme comme une religion divine. Quoiqu'à cet égard notre croyance particulière soit établie sur des bases que rien ne saurait ébranler, nous n'avons point l'intention de nous adresser exclusivement à ceux qui la partagent. Nos réflexions, qui devront présenter au fidèle les vérités dans lesquelles il place le salut, sous un point de vue qui ne saurait offenser sa foi, pourront être simplement envisagées, comme l'exposé d'une doctrine dont on s'est étudié essentiellement à démêler les éléments pratiques. Nous nous adressons donc également, à ceux qui *croient* et à ceux qui *ne croient pas*. A ceux qui *croient*, pour les attacher encore mieux à leur foi par la considération de son excellence et des grandes ressources qu'elle leur propose. A

ceux qui *ne croient pas*, pour les engager à réfléchir sur les plus grands intérêts qui puissent les occuper, nous voulons dire, les intérêts de leur être moral.

Nous ne craindrons point de le dire, et nous pouvons nous rendre le témoignage de ne point céder ici à un mouvement d'amour-propre. Quelle que soit d'ailleurs l'imperfection de notre travail, l'ordre d'idées dans lequel il engage, a droit à l'intérêt et à l'attention de tous les esprits réfléchis, de toutes les âmes élevées. Notre sujet les réclame par lui-même, de tous ceux qui accordent à la religion, quel que soit du reste le rapport sous lequel ils l'envisagent, un intérêt réel; de tous ceux qui placent dans le développement et le perfectionnement de la partie morale de leur être, un des buts importants de l'existence; de tous ceux enfin, qui font, d'un avenir après la

vie dont les destinées doivent être liées à la conduite de l'homme ici-bas, nous ne disons pas une croyance, mais même l'objet d'un doute sérieux; car, le doute établit une chance, et quelle chance pourrait laisser indifférent, lorsqu'elle aborde l'éternité!

Telles sont les personnes auxquelles nous offrons plus spécialement un écrit, qui sollicitera quelquefois de la part du lecteur l'effort de la réflexion, mais, auquel nous nous sommes appliqué constamment à conserver autant de clarté, que le comporte la profondeur des vérités dont il occupe. Nous osons espérer, qu'une intelligence ordinaire pourra le saisir sans peine, à l'aide d'un peu d'attention. Quant aux personnes indifférentes ou légères, pour qui la religion n'est qu'un mot ou qu'une habitude irréfléchie; qui se sont faites un système de vivre insouciantes sur leur avenir, de n'assigner

d'autre but à cette existence, que de saisir au passage les intérêts, les distractions, les jouissances, qui se présentent sur leur route; qui s'amusent de la vie, oublient la mort; qui craignent et repoussent tout ce qui les sort du domaine des choses sensibles, et de la poursuite des biens fugitifs, nos réflexions ne sauraient leur convenir. Il faudrait pour les émouvoir ou les fixer, employer un tout autre langage; si toutefois, il est un langage qui puisse y réussir.

S'il nous est permis de parler de nous même, nous dirons que nous ne nous flattons nullement d'avoir atteint dans l'exécution à ce que le sujet aurait exigé. Le titre d'*Essai*, que nous avons cru devoir attacher à notre travail, nous dégage de l'obligation de présenter quelque chose d'achevé, ou même de satisfaisant. Notre point de vue du Christianisme, poursuivi avec plus d'éten-

due et de profondeur, aurait pu conduire à l'exposition d'une dogmatique, sur un plan nouveau, et dans laquelle on aurait rassemblé tout ce que l'étude des écrits sacrés a offert jusqu'à ce jour d'essentiel et d'utile. Mais, cette entreprise aurait dépassé nos forces et notre but. Nous ne produisons ici qu'une ébauche, qui participe de l'imperfection à laquelle la faiblesse de nos moyens nous condamne. Nous osons espérer, que l'importance du sujet nous donnera quelques droits à l'indulgence. Nous ne regretterions pas notre peine, lorsque nous n'aboutirions qu'à éveiller l'attention sur un point de vue du Christianisme susceptible de développements si féconds; et, nous obtiendrions plus que nous n'avons le droit d'attendre, si notre écrit inspirait à quelqu'un de plus capable, l'idée de faire mieux.

Lors même que le sentiment que

nous venons d'exprimer, ne nous aurait pas imposé le titre auquel nous nous sommes arrêté, une autre considération nous aurait engagé à le choisir. Jusques à ce que l'intelligence humaine ait pris un assez grand développement, pour pouvoir comprendre toute la vérité divine révélée dans les Saintes Écritures, une exposition quelconque du Christianisme, ne pourra renfermer que le cercle des doctrines dans lesquelles le Christianisme se résume, pour l'esprit qui tente de l'exposer. Il résulte de là, pour nous, que toute croyance éclairée et sincère, recueillie de l'étude des écrits divins, toujours en harmonie avec les besoins de celui qui l'a reçue, est condamnée, par le fait même des limites imposées à l'esprit humain, à n'être qu'une croyance partielle, et ne saurait aspirer par-là même, à représenter l'universalité des doctrines renfermées dans la Révéla-

tion : c'est-à-dire, toute la vérité religieuse. Dès lors, il nous semble que des réflexions de la nature de celles dans lesquelles nous sommes entré, doivent être proposées sous la forme d'un *Essai* ou d'une *Introduction*; et non sous la forme plus ambitieuse d'un traité, qui laisserait supposer, chez l'auteur, la puissance de saisir dans son ensemble, et de dominer le sujet dont il s'occupe.

Cette dernière réflexion, nous signale comme appartenant à la communion chrétienne, qui fait de l'examen un droit individuel, et de la Parole sainte, la seule autorité religieuse devant laquelle l'homme doive humilier son intelligence, et faire fléchir sa volonté. Nous nous flattons cependant, que les membres d'une église ou d'une société chrétienne, étrangère à la nôtre, qui liraient cet écrit, n'y rencontreraient rien qui pût blesser leurs sentiments.

Nous protestons solennellement, contre toute interprétation de nos expressions ou de nos idées, qui irait à nous faire supposer une semblable intention. Affligé de cette multitude de barrières élevées dans le *champ du père de famille*, qui séparent les enfants innombrables de ses miséricordes, tandis qu'ils devraient se réunir pour les abattre, et se tendre fraternellement la main sur le terrain sacré de l'Évangile, nous aurions horreur de contribuer, même par le plus léger tribut, à jeter une pâture à des passions, qui ne sont déjà que trop soulevées. Nous n'avons cessé de les déplorer; nous nous estimerions heureux de concourir à les réprimer, et surtout à les adoucir. Engager les âmes sincèrement chrétiennes, ou disposées à le devenir, à considérer la religion de Jésus-Christ, comme essentiellement individuelle et pratique, comme une doctrine dont le

but est d'exercer une action puissante sur l'être moral, pour le préparer aux destinées immortelles qui l'attendent, serait, nous le croyons, un des moyens les plus sûrs d'amener cet heureux résultat. Nous nous sommes efforcé d'y coopérer selon notre faiblesse, et nous plaçons nos intentions et notre travail, sous la garde de cette bénédiction sainte sans laquelle toute l'œuvre de l'homme est vaine; mais, qui sut dans tous les temps, faire servir *les choses faibles de ce monde*, à étendre le règne de l'Évangile et de la vérité.

ESSAI

SUR LE

CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

DU CHRISTIANISME DANS SON RAPPORT AVEC LA MORALE.

La recherche de la vertu fut dans les siècles anciens l'occupation chérie des âmes les plus élevées et des plus beaux génies. Longtemps l'instinct moral, qui ne permit jamais à l'homme d'oublier la dignité primitive de son être, ne put trouver de lumières et d'appuis, que dans les coutumes des peuples, dans les traditions, les lois et les exemples. Socrate

parut, et aspira au noble privilége de donner aux hommes des guides plus fixes et plus sûrs. Après ses enseignements, la morale prit place dans les rangs de la science; elle devint dans les écoles de la philosophie, l'objet des recherches les plus profondes et de l'étude la plus attentive; et telle fut dès lors l'importance que l'on attacha à cet ordre de spéculations et à leur but, que la vénération et la célébrité dont l'antiquité se plut à investir les noms du chef et du disciple, reposèrent essentiellement sur leurs tentatives pour enseigner à l'homme la vertu.

Les siècles modernes ont sanctionné de leur suffrage universel, et cette ancienne gloire, et l'importance de ces premières tentatives. L'école que fonda Socrate, n'a jamais péri; elle a traversé les âges, et se représente de nos jours partout où l'étude de la philosophie est en honneur. La morale entre nécessairement dans le domaine de l'enseignement philosophique, comme aux jours d'Aristote ou de Platon. N'en soyons pas surpris, et n'attribuons pas cette permanence à la puissance d'une impulsion donnée par un grand génie. Ce serait en méconnaître la vraie cause, et l'on peut

croire que dès long-temps le mouvement se serait arrêté, s'il ne s'était pas trouvé pour l'entretenir des mobiles plus rapprochés et plus puissants. Socrate ouvrit la route ; mais dès qu'il eut fait entendre les leçons de la sagesse, il se rencontra dans l'âme humaine une réponse à cet appel. A travers les passions soulevées et les habitudes mêmes du vice, l'instinct moral se fit entendre ; il déclara dans un langage plus positif et plus précis, ce qu'il annonçait plus vaguement avant que la science eut spécifié le but. L'homme comprit mieux qu'il était fait pour la vertu ; qu'en elle était sa vraie dignité comme son souverain bien ; et la sagesse devint, pour ceux mêmes qui ne cessaient d'en violer les lois, le terme reconnu où devaient se rencontrer la plus haute gloire et la plus haute félicité.

La recherche de la sagesse fut donc comme une réclamation de l'instinct moral, et cette réclamation sans cesse renouvelée entretint et popularisa l'étude de la morale. Une fois introduite dans le domaine des idées, elle ne pouvait plus en être bannie, car quelque chose dans l'homme lui révélait que cette étude était en harmonie avec la destination réelle de son

être. Il était conduit à en concevoir instinctivement la haute importance, et tout ce qu'il y avait de sérieux en lui, l'amenait à placer dans ce but, la partie essentielle de sa destinée. Aussi la philosophie rassembla tous ses efforts pour répondre à ce vœu secret du cœur de l'homme. Quelle que soit la forme sous laquelle elle nous ait présenté ses tentatives, quel que soit le principe sur lequel elle ait établi ses systèmes, sa tendance n'a jamais varié; elle a toujours aspiré à découvrir la sagesse; elle s'est toujours attribuée la haute mission de la faire connaître à l'homme; et en l'initiant aux secrets de la vertu, elle aurait cru lui faire le don le plus riche et le plus digne de la reconnaissance de l'humanité.

Ainsi, l'importance de la morale est une thèse en faveur de laquelle dépose tout homme qui n'a pas abdiqué la dignité de son être, et renié le caractère qui distingue glorieusement l'être humain au milieu de toute la création visible. Les annales les plus nobles de l'humanité la proclament. Le vicieux lui-même trouve jusque dans le remords une voix qui en déclare le prix. Les peuples les plus corrompus ont rendu souvent hommage à cette

vérité dans les honneurs qu'ils ont décernés à la vertu. Cette importance nous paraît tellement établie pour tout esprit qui veut réfléchir, qu'il est superflu de la rendre plus sensible, en exposant les résultats que l'influence de la morale aurait le droit de réclamer.

Jusqu'ici nous trouvons la philosophie sur la trace du Christianisme. Comme nous aurons à signaler des points essentiels dans lesquels ils se séparent, nous nous félicitons d'avoir à marquer un point dans lequel ils se rapprochent. Ils proposent à l'homme un but analogue, s'il n'est pas identique ; ils aspirent également à concilier dans sa destinée le bonheur et la vertu. Ce point de rapprochement devrait suffire pour abolir le divorce que l'on a cru souvent devoir établir entre eux.

En effet, le Christianisme est une doctrine essentiellement morale. Tout en lui tend à purifier l'être humain, en d'autres termes, à l'amener à un état réel de vertu. Il s'annonce comme voulant élever l'homme au plus haut degré de moralité dont l'âme humaine est susceptible. C'est là le but qu'il propose à la vie. Nous jouissons ici d'un rare privilége,

c'est d'énoncer un principe sur lequel on est généralement d'accord. On ne discute guère sur le but; on ne diffère que sur les moyens de l'atteindre. On concilierait peut-être beaucoup d'opinions en s'accordant à envisager le but et en s'appliquant à le poursuivre.

Le Christianisme ne s'arrête pas là, et ici déjà sans s'écarter du but poursuivi par la philosophie, il la dépasse. L'état moral auquel il aspire à élever l'âme humaine, il le propose à l'homme comme le seul terme réellement nécessaire à atteindre; et la tâche destinée à l'y faire parvenir, comme la grande affaire de la vie. Il agrandit l'importance de la morale dans une mesure infinie, car il assigne aux conséquences des actions humaines une portée qui franchit de bien loin l'horizon dans lequel avant lui la sagesse des siècles avait dû les circonscrire. Il découvre une existence immuable et sans terme, succédant à l'existence mobile et éphémère d'ici-bas; il place dans la partie morale de l'être humain le lien qui unit les deux existences; c'est en elle qu'il dépose le germe des destinées d'un immense avenir; il fait de la vie l'éducation de l'éternité. Telle est la grandeur dont le Christianisme investit

l'être moral ; telle est la responsabilité solennelle qu'il fait reposer sur lui. Pouvait-il élever plus haut le prix de la vie et l'importance de la morale, que de leur assigner une œuvre derrière laquelle l'éternité se découvre !

Le Christianisme s'adresse donc essentiellement à l'être moral. Tous ses enseignements concourent ensemble à préparer l'homme à la grande destination qu'il lui révèle. C'est en méconnaître l'esprit et en tromper le but, que d'envisager les vérités qu'il proclame comme les éléments d'une théorie spéculative, offerte comme un exercice à la faculté de penser. Toutes les doctrines de l'Évangile sont éminemment pratiques ; elles tendent toutes à faire accomplir les préceptes; elles ne sont vraiment réalisées que pour celui qui en éprouve l'influence régénératrice. L'Évangile a placé l'homme en présence d'un grand but ; il y a tout subordonné. Il a tracé la route certaine pour y parvenir. Tout ce qu'il enseigne doit agir sur le chrétien pour l'engager et l'affermir dans cette voie, la seule essentielle à suivre, où ses plus grands intérêts et sa vraie dignité lui commandent également d'entrer.

Ici nous apparaît une des grandes harmonies

morales du Christianisme; en même temps un de ses grands bienfaits. L'homme a besoin d'un intérêt qui l'occupe et le détermine; il lui faut un avenir, et cet intérêt seul le crée au devant de lui. Dépouillée de cette condition attachée à l'être humain, et que sa nature lui impose constamment l'obligation de réaliser, l'existence de l'homme se décolore, son activité languit, et sa marche incertaine ne peut plus aboutir qu'au chagrin de l'inquiétude, au découragement du regret, ou bien à l'ennui de l'indifférence. Or, une multitude de voies s'ouvrent devant lui dans la vie. Une foule d'appels le sollicitent. Ses convenances, ses goûts, ses passions peut-être, les maximes de ceux qui l'entourent, l'autorité des exemples, le pouvoir des circonstances, la tyrannie de l'opinion, les préjugés dont chaque situation dans la société se trouve environnée et comme enveloppée, sont autant de voix qui le conseillent et l'influencent, qui prétendent à le diriger, à dicter son choix, et qui souvent, à force de vouloir le déterminer, n'aboutissent qu'à le jeter dans toutes les perplexités de l'irrésolution. Placé à l'entrée de tant de routes diverses, à quel choix s'arrêtera-t-il? Il y va

de son sort, et il ne sait à quel guide accorder sa confiance; témoin des erreurs multipliées de ceux qui le devancèrent dans la carrière, il craint de s'engager sur leurs traces; au premier pas il s'arrête, frémissant de se tromper; il s'alarme d'une responsabilité qui pèse tout entière sur lui-même; lassé de ne point parvenir à fixer son incertitude, il finit par se réfugier dans l'indifférence; il s'abandonne à la route spacieuse et commode de la coutume et de l'exemple; la première impulsion le décide, et ignorant ce qui convient le mieux à sa destination, il marche au hasard à la merci du premier attrait qui le captive, et cesse de calculer son avenir.

La religion de Jésus-Christ sauve l'homme de la misère de ces irrésolutions et des retours douloureux qui les suivent; elle lui présente un point d'appui fixe, immuable, à l'abri de toutes les secousses qui ébranlent et brisent tout ce qui peut périr; elle lui trace une marche sûre et indépendante, à travers toutes les situations et toutes les occupations d'ici-bas; elle lui montre un but qu'il n'est pas au pouvoir des circonstances de faire manquer; elle le prend par la main dès l'entrée de la vie,

et lui dit : Homme mortel! regarde au devant de toi. Quels que soient tes intérêts et tes travaux, où vont-ils aboutir? Être immortel! élève le but auquel tu aspires, et étends ton espérance. Comprends toute ta destinée, et ne la renferme pas dans ce qui est du domaine de la mort. Ta grande affaire, c'est l'affaire de l'éternité.

Élever l'être moral à la dignité de l'être immortel, voilà donc le but général de l'Évangile. La mission de Jésus-Christ fut destinée à rendre l'homme capable d'être associé au bonheur de Dieu. La condition de cette association divine, c'est la sainteté. Ainsi, c'est dans la sainteté que le Christianisme nous révèle l'union intime et nécessaire du bonheur et de la vertu. Il la propose comme le souverain bien de l'homme. Dès lors tout se simplifie et s'éclaircit dans sa destinée humaine. Un seul but est à poursuivre, et ce but que révélait confusément l'instinct moral, dévoilé par l'Évangile, replace l'homme à son véritable rang dans la création; c'est-à-dire, dans le rang d'un être, qui n'appartient à la terre que par ce qu'il a de misérable et de fragile, mais dont l'être réel tient à la Divinité.

Lors même qu'on n'envisagerait le Christianisme que comme une haute théorie, il nous semble que le refus de lui accorder un examen sérieux, trahirait un fond de légèreté ou d'insouciance peu digne de l'être pensant. Une doctrine qui propose un but aussi grand, qui élève si haut la dignité de l'être humain, mérite tout au moins l'attention du sage, et doit lui faire étudier avec intérêt les moyens qu'elle propose pour réaliser ses promesses. Cette recherche ne saurait demeurer étrangère à une âme qui s'occupe de ses destinées morales; on devrait même éprouver, en entrant dans cette étude, le désir de voir les résultats justifier la théorie; car si le Christianisme conduit au but, le secret que chercha toujours la sagesse, est découvert. Mais si le Christianisme tient à des racines plus profondes et plus sûres que les spéculations élevées de la raison de l'homme; si la croyance de dix-huit siècles n'a pas été une aberration étrange de l'esprit humain; si la Divinité elle-même nous parle dans les enseignements des Écritures; si les intérêts d'un sort immortel reposent au fond de ces doctrines saintes que Jésus proclame dans l'Évangile; quel égare-

ment d'esprit pourrait faire refuser à l'homme une attention sérieuse à ces vérités émanées du ciel et destinées à en révéler la route? Or ce qui n'est pas même l'objet du plus léger doute pour le chrétien, ne saurait jamais être plus qu'une incertitude, pour l'esprit réfléchi qui méconnaît la divinité de l'Évangile. Cela seul suffit pour déclarer la folie de la négligence sur un sujet si grave. Oserons-nous consentir à exposer sur un doute les destinées d'une éternité?

CHAPITRE SECOND.

DE CE QUI CONSTITUE L'ÊTRE MORAL.

Signaler le but général du Christianisme, c'est annoncer qu'il s'assigne essentiellement pour domaine la partie morale de l'être humain. C'est là qu'il veut régner; qu'il exerce son action; c'est ce qu'il aspire à soumettre à son influence; et s'il emploie sa puissance à subjuguer les autres éléments de notre nature, c'est seulement pour y chercher des auxiliaires, pour les faire concourir à fonder et à étendre l'empire spirituel sous lequel il doit régir l'homme, et consommer en lui l'œuvre de ses destinées.

Il n'est donc pas inutile à notre but de nous arrêter ici pour considérer rapidement l'élément de notre être, qui constitue réellement l'être moral. En essayant de le déterminer, en le distinguant de ce qui n'est pas lui, nous

arriverons à éclaircir notre sujet et à le circonscrire. Nous parviendrons à démêler celle des facultés de l'être humain, dont le Christianisme doit définitivement s'emparer pour réaliser dans l'homme le but qu'il assigne à la vie.

Ici nous nous trouvons à l'entrée d'un grand sujet; si nous tentions de l'approfondir, nous le verrions aboutir aux plus hautes questions de la philosophie morale. Ce serait nous égarer loin de notre but et méconnaître le genre de personnes auxquelles nous adressons ces réflexions, que de nous enfoncer dans les abstractions des théories qui aspirent à dévoiler les mystères de l'être moral, et dans les controverses épineuses dont elles se montrent hérissées. Nous nous bornerons à ce que nous jugerons essentiel à notre plan, et nous ne dirons rien qui ne puisse être constaté par l'expérience individuelle. Nous éviterons d'emprunter au dictionnaire de la philosophie des terminologies qui ne sont pas d'un usage général, et nous ne négligerons rien pour exprimer nos idées avec toute la clarté qui pourra se concilier avec le peu d'étendue que nous désirons leur accorder dans cet écrit. Nous

prions le lecteur de voir ici un avertissement général, pour toutes les occasions où la suite de nos réflexions pourrait nous amener sur le terrain de la philosophie.

En descendant dans l'âme humaine, nous y discernons un principe d'activité, spontané, libre, qui se révèle en nous comme une force, et qui se manifeste par les actes de la volonté. Cette force nous appartient; nous sentons que nous avons le pouvoir d'en disposer, et qu'elle ne relève exclusivement que de nous-mêmes. Douée d'une indépendance absolue, qu'elle peut consentir à aliéner, mais que rien ne saurait contraindre, elle puise en elle-même son principe d'action; elle agit du dedans au dehors; et les forces extérieures à elle, qui peuvent l'arrêter, ne peuvent jamais la soumettre. Cette force active, libre et spontanée, fonde pour l'homme la personnalité, constitue son être véritable. S'il a le droit de se distinguer de la création visible asservie aux lois de la matière ou de l'instinct, s'il peut se dire un être capable de moralité, c'est qu'il a la puissance de vouloir.

C'est dans ce principe d'activité, dans cette force libre, racine de la volonté, ou plutôt

dont la volonté et les phénomènes qu'elle produit, ne sont que le développement, que nous devons chercher l'être moral tout entier. C'est là l'élément qui le constitue. Mais c'est dans la volonté seulement qu'il se manifeste à nous. En effet, ce que nous appelons la volonté, est déjà une faculté dérivée d'un principe antérieur. La volonté ne se déclare qu'à l'occasion d'un choix; il faut donc pour qu'elle se révèle, qu'un appel extérieur la sollicite. Mais pour être sollicitée, elle n'en conserve pas moins une indépendance réelle qu'elle tient de la force primitive, innée à notre être, et dont elle émane. Cette indépendance se maintient dans le pouvoir de choisir; c'est un attribut universel de l'être humain, de retrouver toujours au fond de lui-même, que ses déterminations sont son œuvre.

La volonté est la seule, au milieu des facultés diverses de l'âme humaine, qui puise en elle-même le principe de sa propre activité. Sa force est dans son propre fond; elle la déploie ou la retient à son gré; son empire est si grand à cet égard, qu'elle n'hésite pas à assumer la responsabilité de tous ses actes. Il n'en est pas ainsi de l'intelligence, de l'ima-

gination, des affections, et en général de nos autres facultés; l'impulsion leur est toujours donnée par quelque chose qui n'est point elles; elles demeurent passives jusqu'au moment où elles sont mises en jeu par un objet étranger qui les détermine, les circonscrit, et dont elles dépendent en cela; nous ne sommes pas les maîtres d'avoir ou de ne pas avoir telle idée, telle impression; nous sommes toujours les maîtres de vouloir ou de ne vouloir pas.

Le principe actif agit sur toutes les facultés; il devient l'aliment de leur activité, en entretient l'exercice; les facultés réagissent à leur tour sur le principe actif; au moyen des impressions, des idées, des affections diverses dont notre nature est susceptible, elles lui fournissent de puissants éléments de détermination, et peuvent ainsi exercer sur son action une grande influence; cependant quelle que soit cette influence, elle ne saurait jamais s'étendre jusqu'à l'asservir; au milieu de tout ce qui la sollicite, la volonté se sent toujours en possession d'elle-même; en face des forces extérieures les plus imposantes, elle proclame encore son indépendance; elle défie toute cette puissance d'aboutir à la contraindre. Elle ne

peut être déterminée que par un consentement qu'elle accorde ou refuse à son gré; et c'est dans ce consentement qu'elle se reconnaît toujours libre, et qu'elle se retrouve elle-même.

Nier la volonté libre de l'homme, ce serait nier l'être moral; en présence de cette désespérante doctrine, l'homme se voit repoussé dans l'ordre des êtres incapables de perfectibilité, et la distinction du bien et du mal est abolie. Abdiquer sa liberté morale, c'est proclamer l'indifférence des actions humaines; c'est refouler l'être humain dans l'abîme du fatalisme, et le lier dans les ténèbres des chaînes de la nécessité. Sous quelque forme qu'il se présente, tout système qui tend à anéantir la puissance de vouloir, entraîne nécessairement ces conséquences; on tenterait en vain de les éluder; on ne réussirait qu'à se débattre inutilement dans les entraves dont on se serait embarrassé soi-même; la liberté humaine est un fait qu'il faut sauver de toutes les théories qui semblent la combattre, sous peine d'en subir les désastreuses conséquences; au reste, l'Évangile proteste partout contre une doctrine qui irait à récuser ce fait; il n'est pas un de

ses commandements, qui ne proclame la volonté libre de l'être à qui le commandement est adressé.*

Si l'élément constitutif de l'être moral se manifeste à nous dans la faculté qui fait de l'homme un être libre et responsable, il ne se révèlera pas avec moins de clarté, si nous considérons les moyens employés pour le développer. Qu'est-ce que former l'être moral? Si nous l'examinons avec quelque attention, nous trouverons que ce n'est pas autre chose, que de mettre à son service les diverses facultés de notre être, ou en d'autres termes, que de les faire concourir ensemble à l'éducation de la volonté. Ordonner les idées, les images, les impressions, les affections, de manière à ce qu'elles éclairent la volonté dans ses déterminations, la dirigent dans un sens qui se conci-

* Nous ne prétendons ici qu'à constater un fait, la *liberté humaine*, fait inexplicable, mais réel, que l'expérience intérieure déclare. On verra, par la suite de cet écrit, que nous n'entendons nullement établir une doctrine qui porte atteinte à l'autorité souveraine de Dieu sur l'âme; mais ici nous n'étudions qu'un des côtés de la grande *antinomie* qui se rencontre au fond de notre être et au fond de la religion.

lie avec la droiture, la pureté, la bienveillance, en un mot avec la vertu, telle est la tâche unique de l'éducation morale; et c'est de l'union et de la combinaison de ces influences diverses, destinées à agir dans la même direction, que résulte la formation de ce que nous appelons le caractère. Mais derrière tous ces soins et tous ces efforts, nous retrouvons toujours la volonté; c'est à elle que tout va aboutir; elle domine l'éducation même dont elle est l'objet, et c'est dans sa tendance toujours indépendante, que le résultat de l'œuvre se manifeste; elle se montre toujours souveraine dans le domaine qui lui est assigné, et tout ce qui tient à l'être moral, ou qui exerce sur lui quelque influence, est ce domaine; il y a pour nous identité complète entre la volonté de l'homme bien dirigée, et sa moralité.

Une opinion universelle place l'être moral tout entier dans la volonté, car c'est sur ses actes seulement que les hommes décident s'ils doivent accorder ou refuser leur estime. Le génie peut exciter l'admiration; mais il ne suffit point pour préserver du mépris. De grands talents et de vastes connaissances n'aboutissent chez l'homme dépravé, qu'à faire

ressortir l'odieux des vices dont il les dépare, et à soulever avec plus d'énergie l'indignation qu'ils excitent; l'estime est de tous les suffrages humains celui qui est du plus haut prix, car il est le plus libre; or, l'homme le réserve tout entier pour le caractère : avec des armées et des trésors on peut conquérir le monde; mais toute la force humaine se brise devant le plus léger degré de l'estime; aucune ambition ne parvient à la conquérir; l'homme cerné de toutes parts par la puissance et le crime, se réfugie dans le sanctuaire de sa volonté; accorde ou refuse son estime, et se retrouve, par cet acte même, indépendant et supérieur à tout; il se sent le pouvoir de flétrir d'un regard celui qui peut courber devant lui toutes les têtes; et d'honorer de son suffrage l'homme vertueux que le méchant pense flétrir sous le poids de l'injustice et de l'ignominie : il marque du sceau ineffaçable du mépris Néron entouré de l'éclat du trône et d'une cour tremblante et prosternée; il honore de la couronne incorruptible de l'estime, St. Paul chargé de chaînes et courbé sous le fer des bourreaux : ainsi le témoignage général de l'humanité, proclame la vraie dignité de

l'homme; en réservant au caractère le suffrage de l'estime, elle place la grandeur humaine dans le perfectionnement de la volonté, en d'autres termes, dans l'être moral; l'homme ne s'élève réellement aux yeux de ses semblables que par son âme, c'est-à-dire par la puissance active et libre qui est en lui; son droit à l'estime repose dans ce qui constitue sa responsabilité.

Nous accusera-t-on de nous éloigner de notre sujet, si nous nous arrêtons ici, pour rappeler l'importance que l'on devrait attacher à l'éducation d'une faculté d'où relève toute la moralité du caractère? Les hommes qui la négligent, semblent toutefois en proclamer le prix; un instinct secret leur en révèle la valeur en dépit des habitudes de la vanité, des sollicitations de l'intérêt, qui font repousser cette éducation dans la classe des soins secondaires, qui la font confier souvent à la coutume ou abandonner au hasard; le premier bien que nous poursuivons dans la société, c'est l'estime de nos semblables; pour un grand nombre, le déshonneur est plus redouté que la mort; ce que l'on supporte le moins, ce que l'on pardonne le plus difficilement,

c'est le mépris; ceux qui repoussent le plus la vertu, veulent en conserver les dehors; il leur faut même de longs efforts pour s'habituer aux mépris d'eux-mêmes, si toutefois ils s'y habituent jamais; car l'estime tient aux racines mêmes de l'instinct moral, et nous ne sommes pas libres de nous accorder à nous-mêmes notre propre estime; aussi, contraint de se mépriser soi-même, le vicieux cherche les ressources de l'hypocrisie pour surprendre du moins l'opinion d'autrui. Ainsi jusque dans les dernières bassesses auxquelles le cœur de l'homme peut descendre, il rend hommage au principe moral et dépose de son importance. Étrange inconséquence où les intérêts avilissants des passions nous condamnent! Nous sommes poursuivis par l'instinct moral jusque dans les derniers replis de notre être; nous ne pouvons échapper à sa voix qui nous rappelle partout une dignité que nous semblons nous efforcer de méconnaître; il nous contraint de proclamer son prix jusque dans les actes, par lesquels nous paraissons le plus renier sa valeur et protester même contre son existence; son souvenir nous importune au milieu même de tout ce que nous faisons pour nous avilir; et

cependant, la vie se passe à travailler pour obtenir l'admiration, hommage que nous avouons nous-mêmes être illusoire et frivole. Toute l'éducation de l'homme est calculée pour conquérir des applaudissements, qui sont tout au plus le luxe de la destinée humaine, dont on convient qu'on ne peut attendre ni gloire réelle, ni bonheur véritable. Mais le soin de former la volonté, d'ordinaire on l'abandonne à l'éducation incertaine et souvent vicieuse de l'habitude et de l'exemple; les cités fourmillent d'institutions destinées à favoriser le développement de l'intelligence, et cette tendance envahit encore celles qui sembleraient exclusivement réservées à former l'être moral; cependant, ce qui doit décider de la pente du caractère, devrait être en première ligne dans les intérêts de la société; l'éducation morale aboutit seule à nous concilier un sentiment sans lequel l'état social serait un supplice. Seule elle peut nous investir de cette estime méritée, dont tout notre cœur déclare le prix, dont le refus est une sanglante injure, à laquelle nous serons obligés de prétendre lors même que nous nous en sentirons indignes, qu'un dégradant artifice nous fera peut-être

obtenir, mais qu'alors même nous nous verrons forcés, aux dépens de tout notre repos intérieur, de nous refuser à nous-mêmes.

C'est cette éducation que le Christianisme propose, en lui assignant un but tout autrement relevé que la conquête de l'estime humaine; toutes ses doctrines sont destinées à concourir à ce grand but, et lorsqu'on les résumerait dans une théorie morale, on y découvrirait un système d'éducation de la volonté: cette éducation est, selon l'expression sacrée, *le tout de l'homme;* dans la religion de Jésus-Christ tout y vient aboutir. La volonté, voilà donc la faculté de notre être dont le Christianisme fait son domaine, et, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il vient mettre en valeur; il n'abandonne point les autres facultés de l'être humain; il n'en est aucune dont il n'éveille l'activité, et dont il n'emprunte le secours; mais il ne les réclame, que pour les mettre au service de la volonté; aussi s'occuper des doctrines saintes sans envisager leur relation avec la volonté, les arranger dans des théories spéculatives, en s'étudiant exclusivement à les présenter sous une forme satisfaisante pour l'intelligence, c'est en tromper le but et en

méconnaître l'esprit. Tout ce qui ne se rattache pas essentiellement à l'activité morale, demeure en dehors du plan du Christianisme.

La philosophie avait trop élevé la partie intellectuelle de notre être; elle avait proclamé la raison, dominatrice suprême, et avait absorbé, en quelque sorte, la volonté dans l'intelligence; elle ne proposait guère à l'homme que le privilége de connaître, et se contentait de le faire aspirer à la possession de la vérité; elle faisait de la vérité le but, et ne la subordonnait point à la perfection morale; la sagesse devenait elle-même une spéculation, et l'application pratique était négligée. En proclamant la suprématie de la raison, en la plaçant à la tête des facultés de l'être humain, la philosophie ne regardait la perfectibilité morale, que comme une dépendance des recherches auxquelles elle attachait une importance presque exclusive; elle imaginait qu'en réussissant à atteindre la vérité morale, elle établirait par-là même le gouvernement moral, comme si l'éducation de la volonté n'exigeait pas plus de soins et ne présentait pas plus de difficultés, que l'éducation de l'esprit. Si la plus haute philosophie

s'écarta de cette manière du but moral, l'erreur fut bien plus grave encore dans cette philosophie d'un ordre inférieur, qui, assignant à l'homme pour but exclusif le développement de l'intelligence, renferma l'exercice de cette faculté dans les limites de l'expérience, et la réduisit à l'éducation que les sens peuvent lui fournir.

Le Christianisme a connu seul la véritable destination de l'homme, et nous a révélé sa vraie dignité; il a rétabli la volonté dans le rang qui lui appartient, et dont on n'aurait jamais dû la faire descendre; il la place à la tête des facultés de l'être humain; il renferme dans l'activité morale, la véritable vie de l'homme, et lie à la puissance de vouloir toute sa destinée; relevant ainsi l'être moral, il a détrôné l'intelligence de son empire usurpé, et tout en l'éclairant d'un rayon divin, il fait pâlir encore la lumière de la vérité devant l'éclat de la vertu; il a fait voir, que les trésors de l'intelligence n'étaient qu'un luxe, ou qu'une richesse illusoire, lorsqu'ils ne servaient pas à enrichir le domaine de la morale; que la vérité ne devait pas être un but, mais un moyen; que l'homme n'était pas né pour se

tourmenter inutilement dans des recherches spéculatives; qu'il était fait essentiellement pour agir; le Christianisme s'adresse à la volonté seule, parce que la volonté place essentiellement l'être humain à la tête de tous les êtres créés ici-bas; l'homme ne peut être réellement grand que par elle, car c'est dans sa puissance de perfectibilité morale, que réside sa vraie grandeur.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'ÉTAT MORAL DE L'HOMME D'APRÈS LE CHRISTIANISME.

Avant d'étudier la marche du Christianisme dans l'éducation de la volonté, nous devons écouter ce qu'il nous enseigne de l'état de cette faculté elle-même. Examinons ce qu'il nous révèle sur notre situation morale, et en quelque sorte à quel point il prend l'homme pour l'élever à sa vraie destination.

Ici, nous apparaît une doctrine, qui s'éloigne prodigieusement de toutes les conceptions de la raison, et de l'opinion que l'homme se forme naturellement de lui-même. Au lieu d'un être pur, complet, fidèle à sa nature primitive, toujours semblable à ce qu'il était en sortant des mains du Créateur, les Écritures nous découvrent dans l'homme une créature dégénérée; c'est un être, qu'une chute morale

a dégradé de son état primitif; l'existence de l'être humain sur la terre n'est plus conforme à sa destination première; c'est une existence incomplète, pleine de contradictions et de désaccord, qui le condamne à l'incertitude, au vice et à la misère.

Rien n'est plus humiliant et plus triste, que les expressions de la Parole sainte pour désigner cette condition dégénérée de l'être humain. C'est un état *de ténèbres*, un état *de péché*, un état *de condamnation et de mort*, un état *d'inimitié avec Dieu*. Mais en abaissant ainsi l'homme déchu, elle relève d'autant mieux par le contraste, l'excellence qui appartenait à sa nature; elle veut que l'homme apprenne à connaître sa bassesse actuelle, sans oublier la grandeur à laquelle il fut primitivement destiné. L'Écriture nous révèle l'origine de la dégradation humaine, dont elle nous déclare les suites sous des formes si sévères; elle la rattache à un événement raconté avec une grande simplicité, qui nous montre clairement la désobéissance de l'homme, et Dieu punissant cette désobéissance, en exilant sa créature de devant lui, en la déshéritant de sa faveur; mais ce fait, simple, lors-

qu'on le considère sous ce point de vue géné ral, se montre environné de circonstances extraordinaires et mystérieuses; dès que la raison humaine tente de les approfondir, elle arrive à l'inexplicable, elle est conduite à aborder des questions dans lesquelles elle se perd, et dont la solution lui demeure inaccessible. N'en soyons pas surpris; l'inexplicable doit nécessairement se trouver au fond du problème qui donne à concilier ces deux termes: Dieu créateur de l'homme, et l'homme tombant dans le mal. Cependant, si, sans élever nos prétentions si haut, nous nous contentons de recevoir le fait et ses conséquences comme l'Écriture nous les déclare, nous y découvrirons une philosophie profonde, qui nous expliquera merveilleusement les problèmes que présente l'étude de l'être moral.

Nous ne nous égarerons point ici dans l'examen des systèmes, à l'aide desquels on a tenté d'expliquer l'origine du mal, et nous n'essaierons point de les mettre en parallèle avec le récit de Moïse; ce travail, que nous croyons assez inutile en lui-même, doit demeurer étranger au but de cet écrit. Nous n'entrerons pas davantage dans les questions de théo-

logie auxquelles le fait attesté dans la Genèse a donné lieu; nous n'aspirons point à découvrir ce que Dieu voile à nos yeux; lorsqu'Il nous révèle des vérités, dont les racines se perdent dans la nuit des profondeurs divines, ce qui doit en elles concourir au grand but des révélations accordées à l'homme, demeure simple et clair; quand nous réussirions à les approfondir, nous n'apprendrions rien de plus sûr la connaissance de nous-mêmes. Nous nous arrêtons à la doctrine énoncée dans les Écritures, et nous nous appliquons à rechercher dans l'homme, en quoi consiste cet état de chute, qui est devenu sa condition ici-bas.

Nous devons chercher dans l'ordre moral, les caractères de la dégradation de notre nature; c'est là, que la Parole sainte nous en désigne la place, en caractérisant cette dégradation par le nom de *péché*. Nous ignorons si les facultés intellectuelles de l'homme sont enveloppées dans la détérioration dont sa nature a été frappée; mais le Christianisme n'hésite point quant à sa faculté morale; elle a été pervertie, c'est-à-dire détournée du bien; une expérience universelle confirme cette déclaration et nous

semble entraîner un consentement tacite, mais unanime, à cette doctrine. Dans tous les langages humains, le mot de *vertu* est synonime de celui de *force*. Si l'être moral est naturellement incliné vers le bien, pourquoi lui faut-il toujours un effort pour être vertueux? D'où vient alors cette étrange facilité à suivre ce qui l'en éloigne? Il est à naître, qu'on ait besoin d'efforts et de combats pour céder aux penchants qui aboutissent à des résultats opposés au devoir. On n'a jamais envisagé comme un sacrifice, d'obéir à ses passions. Au contraire, qu'est-ce que nous honorons du nom de sacrifice, à quoi attachons-nous l'idée de dévouement, si ce n'est aux grands actes de vertu? Ainsi l'homme reconnaît par l'estime même dont il honore la vertu, qu'elle exige un effort sur lui-même, c'est-à-dire une résistance à sa pente naturelle. Or, ce serait sans doute une créature étrange que celle à qui il en coûterait toujours pour agir d'une manière conforme à sa nature, et qui ne trouverait jamais plus de complaisance dans sa volonté et plus d'attrait à la suivre, que lorsqu'elle se mettrait en opposition avec elle-même. Cependant, quelle que soit la dégradation de notre être

moral, il n'est pas, qu'un élément de sa nature primitive n'y subsiste encore; il s'y maintient comme un débris qui se retrouve au milieu de cette triste ruine. Le Christianisme en reconnaissant sa conservation, en en dévoilant l'origine, explique les contradictions qui se représentent sans cesse dans l'âme humaine; qui trahissent en elle à la fois tant de bassesse et tant de grandeur.

Cet élément, c'est l'instinct moral, instinct qui appartient à l'homme seul, et le plus beau privilége de la nature. Si l'homme sait qu'il est un bien et un mal moral; s'il n'est pas en son pouvoir d'arrêter sans choix sur toutes les actions humaines le regard uniforme de l'indifférence; s'il se sent ému d'une admiration pure pour la vertu, et d'un noble mépris pour le vice; s'il aspire à cette vertu même dont son penchant l'éloigne sans cesse; s'il l'aime, s'il lui voue une espèce de culte; c'est à l'instinct moral qu'il le doit. Cet instinct sacré demeuré dans l'âme humaine, est comme un souvenir de sa destination première, qui l'élève au-dessus d'elle-même; c'est comme un appel à reconquérir le rang pour lequel elle fut faite; c'est comme une révélation obscure d'un fu-

tur rétablissement. Mais l'existence de cet instinct, loin de combattre l'idée d'une dégénération morale, l'appuie et la déclare. Comment existerait-il, s'il n'avait pas été une fois en harmonie avec tout l'être moral? Comment l'homme ne serait-il pas déchu, puisque sa conduite se trouve dans un désaccord perpétuel avec cet instinct qui l'accuse? Cette lutte permanente de la volonté contre la loi morale, ce *train de guerre continuel*, comme parle l'Écriture, dont l'âme humaine est le théâtre, n'est-il pas un caractère frappant et toujours renouvelé dans notre expérience intérieure, de la dégénération de notre être? N'est-ce pas tout à la fois un trait d'imperfection et de grandeur, qui nous place au-dessus et au-dessous des autres créatures, dans lesquelles cette disharmonie ne se déclare point, et qui atteignent à nos yeux le degré de perfection dont elles paraissent susceptibles? L'homme n'est-il pas bien misérable puisqu'il est contraint de s'accuser? n'est-il pas bien grand puisqu'il s'accuse? et ne se déclare-t-il pas à nous, dans ce mélange incompréhensible de misère et d'excellence, un être dont la nature a souffert quelque grande détérioration; un

être qui n'est plus en harmonie avec sa destination première? Seul il aime la vertu, et s'éloigne de la vertu; il se sent créé pour le bien, il est esclave du mal. *Il ne fait pas le bien qu'il désire, et il fait le mal qu'il hait.* Au milieu de ce cahos de contradictions, l'instinct moral apparaît pour attester ce qu'il fut et ce qu'il a cessé d'être. D'accord avec la Parole sainte, il déclare que *Dieu a créé l'homme droit, mais qu'il s'est égaré.* C'est une colonne subsistant au milieu des ruines pour attester l'élévation et la beauté du temple détruit, et qui attend une main réparatrice qui relève autour d'elle l'édifice qu'elle soutenait.

La faculté morale a subi une dégénération dans l'âme humaine. Est-ce dans sa nature? Est-ce seulement dans sa tendance? Rien dans les Écritures ne nous semble autoriser suffisamment la première de ces suppositions, et nous croyons devoir nous arrêter à la seconde. La puissance de vouloir, chez l'homme dans son état d'innocence, était la même que celle dont est doué l'homme de nos jours; rien ne nous conduit à croire qu'elle fut revêtue de plus d'activité ou de plus d'énergie. Mais la direction en est totalement changée; la vo-

lonté était primitivement inclinée au bien; une pente naturelle et facile entraînait l'âme de l'homme vers la vertu, c'est-à-dire vers tout ce qui maintenait l'harmonie entre sa volonté et la volonté divine. Un attrait puissant et continuel le dirigeait vers la source de tout bien, et sa joie inépuisable était d'aimer Dieu et de lui plaire. Depuis la chute, la volonté de l'homme est inclinée au mal; sa tendance naturelle la dirige vers le péché, c'est-à-dire vers ce qui est en désaccord avec la volonté divine. L'homme ne met plus sa joie à chercher Dieu, mais à se chercher lui-même; il est devenu son propre but; l'amour de Dieu a disparu de son cœur, pour y être remplacé par l'amour-propre; sa volonté n'a plus été que son intérêt; et cet intérêt se trouve toujours en opposition avec le dévouement à Dieu que l'instinct moral réclame.

Que chacun interroge son cœur, fasse la revue de sa vie, et conteste ensuite, s'il le peut, cette tendance funeste de la volonté de l'homme. A coup sûr il ne la niera point, celui qui, plaçant la définition du bien dans la volonté divine révélée par la parole de l'Évangile, s'appliquera sérieusement à com-

parer ses pensées, ses vues, ses affections, ses espérances, ses actions enfin, avec celles auxquelles il est appelé par la voix de son Dieu; il lui suffira de mettre sa vie en parallèle avec les exemples de Jésus-Christ, pour se convaincre de l'humiliant contraste qu'elle présente, et pour y découvrir une opposition constante avec la vocation que le Christianisme adresse à tous ceux qui aspirent à la régénération de leur être.

Il nous serait aisé de poursuivre le détail des preuves qui manifestent cette direction dégénérée de la volonté humaine. Que ne pourrions-nous pas dire, si nous nous engagions dans l'analyse du cœur de l'homme, si nous nous attachions à l'étude si triste des mouvements cachés qui l'agitent et des mobiles secrets des actions humaines? Que de réflexions nous fournirait encore en faveur de la vérité évangélique que nous exposons, l'examen des difficultés si multipliées de l'éducation morale, des obstacles sans cesse renaissants qui l'arrêtent ou la combattent? Que n'aurions-nous pas à dire si nous appelions l'expérience générale à notre secours; si nous passions en revue l'histoire des siècles, et le

spectacle de la société, toujours uniforme sous le rapport des mobiles qui la dirigent et de la tendance qu'elle suit? mais il nous suffit d'avoir mis chacun à même de saisir une preuve intime et directe de sa dégénération morale, en s'interrogeant soi-même. Ce témoignage a l'avantage d'être toujours à notre portée, en même temps qu'il est le plus sûr et le plus nécessaire à obtenir; il nous dévoile la vérité de l'Évangile et sollicite notre confiance en faveur de ses enseignements, en nous découvrant à quel degré il a pénétré dans les secrets de notre nature; il nous amène à la doctrine qui révèle ainsi l'homme à lui-même, en éveillant en nous l'espoir, que ses lumières sur la dégradation de notre être, seront accompagnées de lumières nouvelles, sur les moyens de nous rétablir au rang dont il nous déclare déchus.

L'être humain forme un tout indivisible. L'abstraction distingue les diverses facultés qui résident en lui; mais elles tiennent les unes aux autres par un lien commun; elles se trouvent toutes réunies d'une manière indissoluble dans ce qui constitue le moi humain; aucune d'elles ne saurait être exclusivement

affectée ; dès qu'une d'entre elles est appelée à subir des modifications, toutes les autres doivent nécessairement s'en ressentir. L'être moral dégénéré, atteint donc l'homme tout entier. L'intelligence, l'imagination, les affections, les dispositions physiques mêmes, auront dû céder plus ou moins à l'influence qui tend à les détériorer, et auront ainsi participé à l'état dégénéré de la volonté ; mais cet effet, n'étant que le résultat de la dégradation de la partie morale de notre être, ces facultés s'exerçant au dehors du domaine de la volonté, pourront se retrouver revêtues du même degré de perfection, dont il a plu à la souveraine sagesse de les douer. Employées dans la sphère qui leur est particulièrement assignée, elles agiront avec un succès égal, et conduiront aux résultats qu'elles sont appelées à poursuivre. Dira-t-on qu'elles ne parviendront jamais à se dégager entièrement de l'influence du principe moral? alors elles auraient subi une déchéance plus ou moins sensible; mais ce ne serait point encore dans leur nature, ni même dans leur direction primitive. Il pourrait en résulter qu'un obstacle viendrait entraver leur marche, mais leur marche ne serait pas chan-

gée; et pour être retardée, elle ne s'arrêterait pas.

On s'est étudié souvent à rechercher le trait saillant qui caractérise dans l'homme son état de dégénération morale. Les uns l'ont placé dans l'orgueil, d'autres dans la pente à la sensualité, de troisièmes dans l'égoïsme; chacun a prétendu établir son opinion sur des analogies déduites du récit de la chute première, sur des conséquences tirées du fait, sur diverses déclarations empruntées des écrits sacrés, sur certaines observations du cœur humain et de la conduite générale des hommes. S'il était nécessaire de se décider entre ces diverses opinions, nous nous arrêterions de préférence à celle qui signale l'égoïsme, comme la caractéristique de notre état dégénéré; cette disposition du cœur, envisagée dans toute sa généralité, s'identifie avec l'amour de soi; elle renferme ainsi toutes les autres dispositions corrompues de l'âme, qui se rattachent en dernière analyse à la recherche de nous-mêmes. L'égoïsme détrône Dieu du cœur de l'homme, lui substitue le moi humain pour en faire l'objet exclusif de nos soins et d'une sorte de culte. Ainsi Dieu est banni de l'âme;

pas appris la misère de notre état, s'il ne renfermait pas les moyens de nous en affranchir; mais il fallait qu'il nous la fît connaître, avant de nous en proposer ses ressources; car s'il nous eût laissé dans notre ignorance, nous n'aurions jamais compris le prix du secours.

Tel est le premier pas que le Christianisme fait faire à l'être moral; il débute par révéler l'homme à lui-même; il lui donne, pour ainsi dire, la clef de sa nature morale; il lui montre ce qu'il est, avant de lui apprendre ce qu'il doit devenir. La philosophie ne l'avait point fait et ne pouvait pas le faire; frappée de la disharmonie inconciliable qui siége au fond de l'âme humaine, elle pouvait constater le fait, mais elle tentait vainement d'en démêler le secret; elle ne parvenait jamais à concilier dans une théorie satisfaisante, un instinct moral pur et une volonté corrompue, la bassesse et la grandeur de l'homme. Désespérant d'atteindre à la solution du problème, et ne voulant pas consentir à l'abandonner, les philosophes moralistes, qui ont le plus marqué par leur célébrité, avaient pris le parti de mutiler l'être moral, de faire abstraction d'une des oppositions qui les embarrassaient, et de faire entrer de force, en

quelque sorte, la série des phénomènes qui s'y rattachaient et qu'ils ne pouvaient se dissimuler, sous le principe unique qu'ils choisissaient pour base de leurs systèmes; mais le principe opposé ne cessait, en dépit de tous les efforts, de protester contre une unité ambitieuse; des expériences toujours renaissantes, décelaient le vice de la théorie, et l'être moral n'était pas mieux connu; quel que fût le choix de la philosophie entre les deux principes opposés qui en séparaient les théories, elle laissait toujours l'homme dans l'ignorance de son véritable état; elle ne lui montrait point sa maladie réelle, et s'appuyant sur une base trompeuse, elle ne pouvait que s'égarer dans la recherche du remède. Éclairé par le Christianisme, l'homme se connaît, se juge, et sait de quel point il doit partir; il peut maintenant calculer le chemin qu'il a à faire, et les ressources qui lui sont nécessaires pour avancer dans la route; il ne se fatiguera plus à poursuivre un but illusoire, ou à se servir de moyens impuissants; il se sait déchu; dès lors il peut mesurer la distance qui le sépare du rang d'où il est tombé, et où l'instinct moral le fait aspirer à remonter.

C'est donc un des grands bienfaits du Christianisme, que de nous avoir éclairés sur notre situation; il nous montre ainsi dans une lumière triste, mais sûre, le vrai point de départ; sans cette connnaissance salutaire, nous étions condamnés à errer toute notre vie dans des voies trompeuses, et le rétablissement moral devenait impossible : les symptômes auraient sans cesse trahi le mal, sans nous conduire jamais à en découvrir le siége; aujourd'hui le principe même de la maladie est connu; nous n'avons plus qu'à trouver le remède. Cependant, avant de nous attacher à cette recherche salutaire, nous nous proposons d'étudier ce que le Christianisme nous propose comme l'état de guérison.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DU BUT QUE LE CHRISTIANISME PROPOSE A L'HOMME.

Le Christianisme étant divin, devait proposer à l'homme la perfection; toute autre perspective fût demeurée au-dessous de la sainteté dont il est l'expression. Cette perfection, il la réalise sous la forme la plus élevée, en appelant l'être humain à se former sur le modèle de la Divinité; il faut *que la créature change*, qu'elle soit *transformée à l'image de Dieu.*

Ce but si grand, et qui semble d'abord inaccessible, n'est toutefois que le rétablissement de l'être moral. Avant d'avoir subi la dégénération dont le péché fut la source, l'homme avait été créé semblable à Dieu par la sainteté. Dieu avait dit: *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Tel est le rang céleste qui lui appartenait, et d'où il est

tombé ; sa destination d'après l'Évangile est d'y remonter.

Mais qu'est-ce que cette image divine qui doit être rétablie dans l'âme humaine, et dont le rétablissement vient y réparer tout le désordre de notre chute ? Nous ne devons chercher à en découvrir les traits que dans la partie morale des attributs divins. C'est par l'élément moral qui réside en elle, que l'imitation de la Divinité est accessible à l'homme ; car c'est par la volonté seulement, qu'il peut prétendre à cette haute ressemblance. Cette faculté tenant par sa racine à l'Être infini dont l'être moral émane, n'admet point de limites dans son libre exercice ; elle peut s'étendre dans un développement indéfini jusqu'au degré de perfection dans lequel elle se trouverait identifiée avec Dieu. Nous ne pouvons pas régler notre science sur la science éternelle, notre force sur la puissance infinie, notre intelligence, sur l'intelligence divine, *dont les voies ne sont pas les voies* de l'homme ; nous pouvons régler notre volonté sur la volonté de Dieu. Nous imitons Dieu en lui consacrant notre être, et cette consécration de nous-mêmes, qui n'est que d'ordonner notre volonté sur la volonté

divine a, pour résultat, de nous amener à la ressemblance de l'éternelle sainteté. L'œuvre se renferme donc tout entière dans le domaine moral, et c'est pour cela qu'en voulant spécifier l'espèce de perfection à laquelle l'homme est appelé par l'Évangile, on a dit, qu'il devait *revêtir le caractère de Dieu.*

Cependant cela ne nous suffit point encore. Le caractère divin, ce que l'Écriture appelle la sainteté de Dieu, ne nous apparaît point sous des traits suffisamment distincts pour que nous puissions en composer un modèle. Lorsque notre esprit tente de les saisir, ou notre imagination de se les représenter, ces traits divins échappent par leur grandeur même, et vont se perdre dans une gloire inaccessible. Comment donc les rapprocher de nous pour les soumettre à cette imitation qui nous est imposée? *Soyez saint, car je suis saint,* a dit l'Éternel; et dans le livre de l'alliance nouvelle il nous est dit: *Soyez parfait, comme le Père qui est au ciel est parfait.*

Ici, le Christianisme nous montre Dieu lui-même s'inclinant vers l'homme, et la miséricorde éternelle apportant à la terre des idées simples et pures de cette sainteté divine, dont

les secrets étaient trop élevés et trop merveilleux pour que l'esprit humain pût les atteindre. L'imagination et la pensée de l'homme n'en avaient jamais fourni, et n'en auraient pu jamais fournir que des notions erronées ou incomplètes; la philosophie tout entière est là pour déposer la réalité de cette impuissance. Dieu nous révèle cette science inaccessible; il personnifie la perfection elle-même; il offre à nos yeux sa sainteté sous des traits sensibles; il la dévoile avec une clarté si complète, et sous des formes si simples et si frappantes, que le moins éclairé des hommes peut les saisir, et même lorsqu'il s'attache à les contempler, ne saurait les méconnaître. Dès lors l'homme ne peut plus ignorer ce qu'elle est, et il voit dans une divine lumière quels traits doivent se manifester dans son être, pour arriver à contracter avec le caractère divin une sainte ressemblance. Le Fils de Dieu paraît sur la terre.

Ici, nous abordons une des plus hautes révélations du Christianisme, et en même temps un de ses plus profonds mystères; il n'entre point dans notre plan d'étudier cette vérité en nous attachant à la considérer en elle-même

sans nous occuper de sa relation avec la destination de l'homme. Nous nous proposons un point de vue plus spécial encore. Nous n'envisageons cette doctrine que comme ayant servi à manifester à l'homme sa destination morale, en lui révélant la sainteté de Dieu.

La Divinité *se manifeste en chair,* comme parle un apôtre. *La parole, le logos,* la raison éternelle, *la parole qui était au commencement, qui était avec Dieu, qui était Dieu,* apparaît au monde sous une forme humaine. Celui qui ne *regardait point comme une usurpation de se faire l'égal de Dieu,* qui s'attribuait le droit de dire: *Celui qui m'a vu a vu le Père,* s'abaisse *jusqu'à se rendre semblable à l'homme;* renfermant dans son être *toute la plénitude de la Divinité,* il se révèle à nous *plein de grâce et de vérité;* la terre *contemple sa gloire telle que la gloire du Fils unique du Père;* il converse avec les hommes, *semblable à eux en toutes choses, excepté dans le péché;* il agit sous leurs yeux, sa voix se fait entendre dans leurs demeures, dans les temples, dans les places publiques, au sein des hameaux, au milieu des campagnes; il parcourt les bourgs et les villes, allant de lieu en lieu *fai-*

sant le bien; il poursuit invariablement l'œuvre de sa mission divine, manifestant partout, dans la sainteté de sa vie, la sainteté de Dieu; et lorsque après avoir marché long-temps dans la carrière d'épreuves et de douleurs qui lui est préparée, il a proposé à l'homme le modèle à suivre dans tous les moments et dans toutes les situations, arrivé au terme il a le droit de dire à tous ses *semblables selon la chair: Qui de vous me convaincra de péché?* Ainsi le Christ dans son humanité, nous offre la Divinité mise à la portée de notre nature, il devient à nos yeux le représentant de l'homme *créé à l'image de Dieu,* c'est-à-dire de l'homme primitif; son exemple retrace notre destination première; son imitation est un rappel à notre existence réelle.

Jésus, *l'image du Dieu invisible,* ne se contente pas de révéler aux yeux la sainteté divine; il en fait entendre les préceptes, il en signale les caractères dans ses discours, expression de la sagesse éternelle. A sa voix la volonté de Dieu se dévoile, et cette volonté connue indique à l'homme la règle de sa propre volonté. Dans l'alliance ancienne dont il découvre le véritable esprit et qu'il vient ac-

complir; dans les paroles de l'alliance nouvelle, que ses successeurs animés de l'Esprit de Dieu nous ont transmises; Jésus nous présente la loi parfaite, la morale universelle. Il dépose dans des commandements clairs et précis, les obligations dont l'accomplissement marque d'une manière entièrement certaine l'avancement de l'être moral vers la ressemblance divine; il n'est pas une des paroles de Jésus qui, réalisée dans la conduite, ne fasse pénétrer dans l'âme un trait divin, et ne la rapproche de l'image de Dieu.

Il n'est donc pas besoin pour saisir le but de perfection proposé à la créature humaine, de pénétrer dans les cieux pour y contempler la majesté divine sur son trône, ou d'aller au loin chercher la science et la sagesse. Il n'est pas nécessaire non plus de s'enfoncer dans des spéculations abstraites et profondes, ou d'étendre son imagination vers d'immenses perspectives. Le caractère de Dieu est sous nos yeux; il est à la portée de nos esprits et en quelque sorte sous notre main. Nous le trouvons, tel que Dieu nous l'a manifesté lui-même, révélé sous les formes les plus simples et les plus touchantes, dans la personne et la vie

de Jésus-Christ; annoncé dans les termes les plus intelligibles et les plus familiers par les leçons de l'Évangile. La nature nous dévoile une partie de la gloire des attributs incommuniquables de la Divinité; *ses perfections invisibles, sa puissance éternelle s'y découvrent comme à l'œil;* les spectacles imposants de ce beau monde, réfléchissent les traits de sa grandeur, de sa science infinie, de sa magnificence et de son immensité. L'Évangile de Jésus nous découvre la sainteté de Dieu sous des traits plus sensibles et d'une manière plus complète; ses préceptes en dévoilent l'essence, et déclarent à quelles conditions l'homme peut être en harmonie avec elle; et le caractère divin se déploie avec sa touchante beauté, dans l'exercice des vertus saintes, dont nous contemplons l'ensemble accompli dans le caractère du représentant de la perfection sur la terre, dans la vie du Fils de Dieu.

Voilà comment le Christianisme dévoile à l'homme la perfection morale et le but élevé de son être : il a déclaré que l'économie morale de notre nature est dérangée; il a montré la condition humiliante où le péché nous a réduits; maintenant il nous montre ce que nous

sommes destinés à devenir; il nous appelle à la condition d'imitateurs de Dieu; tels sont les deux points extrêmes de l'existence humaine, l'état de péché et l'éclat de sainteté; l'intervalle qui les sépare, voilà la carrière à parcourir; l'homme découvre sa tâche; il la mesure; il peut calculer les conditions auxquelles il réussira à l'accomplir.

Puisqu'il s'agit de rétablir l'ordre dans la partie morale de notre être, de reformer en elle l'image divine, c'est dans la volonté que cette œuvre de régénération doit être accomplie. Si nous parvenons à redresser cette faculté, si nous réussissons à la mettre en harmonie avec Dieu, nous aurons atteint le but du grand travail imposé à l'homme; le tout de la tâche sainte, c'est de rectifier la volonté d'après les commandements divins, d'arriver à la régler sur la vie de Jésus. Il faut, selon l'expression sacrée, *que ce ne soit plus nous qui vivions, mais que Christ vive en nous*. Or, nous avons vu que la volonté, sans rien perdre de son activité primitive, s'est pervertie dans sa direction et s'est déréglée dans son exercice; loin de s'associer à l'instinct moral, qui révélait la volonté divine d'une manière

confuse sans doute, mais toutefois d'une voix impossible à méconnaître, elle n'a cessé de le combattre. Toutes ses déterminations naturelles sont dans un sens opposé aux préceptes divins; elle y répugne et s'en éloigne; ce n'est que par un effort, c'est-à-dire par un combat contre elle-même, qu'elle se réunit à la loi du devoir.

Il faut donc pour que l'homme arrive au degré de perfection que le Christianisme propose, qu'il s'opère dans la volonté un changement bien extraordinaire; il faut qu'une tendance nouvelle soit substituée à sa tendance naturelle, et présente avec cette dernière, une complète opposition; il faut que par un renouvellement entier de la faculté morale, la volonté dirige l'homme vers le bien avec autant de puissance qu'elle le dirige vers le mal, et que l'attrait vers le péché soit remplacé par un attrait égal vers la sainteté, c'est-à-dire vers le devoir.

Tel est le renouvellement que le Christianisme nous annonce comme une condition nécessaire pour que l'image divine puisse être rétablie dans l'âme humaine; c'est pour cela qu'il exige de l'être moral une conversion, et

non un perfectionnement. Les écrivains sacrés semblent avoir cru ne pas pouvoir exagérer les expressions destinées à faire comprendre toute l'étendue de ce changement moral exigé comme condition de la haute destination de l'homme; ils l'appellent une *seconde naissance*, une *création nouvelle*, un *renouvellement de l'esprit du cœur*, la *destruction du vieil homme* et la *formation de l'homme nouveau*, autant d'images qui, réunies à d'autres encore que nous croyons superflu de rassembler ici, s'accordent toutes à nous déclarer que l'être moral doit subir en nous une transformation totale. L'analogie du terme *convertir* suffirait pour nous révéler la nature de ce changement, et nous faire saisir toute l'extension qui doit lui être attribuée d'après la Parole sainte. L'homme suit une route; il faut qu'il rebrousse et suive une direction tout opposée; il marche, mais le but est derrière lui; s'il ne se retourne, il ne fait que s'en éloigner sans cesse; il ne s'agit donc point de perfectionner la tendance; il faut la changer; *si vous ne changez, vous n'entrerez point au royaume de Dieu.*

Ici, nous devons signaler une différence

essentielle, qui sépare le Christianisme de la philosophie. Nous avons vu qu'ils s'accordent dans le but; ils se proposent également d'amener l'homme à la vertu, pour le rendre heureux par elle; mais dès qu'ils entrent dans la poursuite de ce but, ils se divisent et suivent deux marches diamétralement opposées. La philosophie s'étudie à perfectionner la tendance de la volonté; le Christianisme veut la changer. La philosophie encourage l'homme à persévérer dans la même route, en l'avertissant de se précautionner contre les périls, de se garantir des piéges, de s'armer contre les attaques; le Christianisme appelle l'homme à quitter la route qu'il suivait, et à en prendre une toute contraire. Cette distinction est importante et ne nous semble pas avoir été suffisamment remarquée; elle peut servir à convaincre la science de la morale humaine d'illusion et d'impuissance. De quoi peuvent servir ses lumières et ses secours pour faire accomplir à l'homme sa grande destination, si, dès l'entrée, elle l'engage ou le maintient dans une fausse route? Que pourront ses conseils ou ses règles pour diriger la volonté, si elle laisse la volonté suivre une direction qui

ne mène pas au but? voilà la grande question, trop négligée par la philosophie, peut-être au-dessus d'elle, que le Christianisme décide dans un sens opposé à toute la philosophie; il ne s'agit pas de conduire l'homme au bien; il faut le rendre capable du bien. Cette incapacité que la sagesse ne soupçonnait pas même, est le grand secret dont la possession seule rend possible la réorganisation morale de l'être humain. Entreprendre de rectifier l'état moral de l'homme tant qu'il demeure dans sa condition dégénérée, ce n'est qu'entreprendre d'ordonner ses passions, d'établir entre elles un système dans lequel elles se contrepèsent, et de les régler sur les intérêts de l'égoïsme; le vice radical demeure toujours au fond de l'âme, et la tendance au mal, pour être moins fougueuse, ou moins arbitraire, ne se représente pas moins toujours la même, avec une invincible obstination. Pour arriver au rétablissement réel de l'être moral, il faut aller d'abord à la racine fatale, dont les sucs empoisonnés corrompent tous les fruits; on n'a rien fait tant qu'on la laisse vivre; or, c'est cet élément délétère, que le Christianisme annonce, avant tout, vouloir extirper;

il propose d'y substituer un germe nouveau et pur, qui, fécondé dans l'âme, la régénère sous une sainte influence; il fait ainsi renaître l'homme à une nouvelle vie, tout opposée à la vie de péché que l'élément pur fait périr; sans ce changement dans le principe moral lui-même, la vraie destination de l'homme lui échappe, l'image divine demeure voilée, et la vertu humaine ne peut plus être la sainteté.

Pour que cette vérité pût être établie avec une pleine évidence, il fallait l'apparition d'une doctrine qui, après avoir révélé l'homme à lui-même en lui montrant la dégénération de son être, lui marquât dans la ressemblance divine, c'est-à-dire dans la souveraine perfection, le but auquel sa destination l'appelle. L'âme humaine mesure alors l'intervalle immense qui la sépare de Dieu; elle compare son état à ce que serait l'état d'une âme où l'image de la Divinité serait empreinte; elle place la vie de l'homme en présence du modèle; et elle arrive à comprendre, que sans un changement complet, elle ne saurait en approcher. La philosophie n'avait pas connu la corruption naturelle du cœur de l'homme;

elle n'avait point découvert le vrai modèle de la perfection humaine; elle se trouvait ainsi dans l'impuissance de signaler le véritable obstacle, et de prescrire le changement sans lequel il ne pouvait y avoir d'amélioration radicale dans l'état moral de l'homme. Nous n'accusons point ici la philosophie; on ne saurait lui reprocher de n'avoir pas pu dépasser ses propres limites, de n'avoir pas été au-delà de ses lumières. Le Christianisme seul a jeté un nouveau jour sur l'être moral; il nous a dévoilé ces hautes vérités inaccessibles jusqu'à lui, et qui impriment à l'œuvre de la régénération humaine une direction si nouvelle; mais c'est que le Christianisme est divin, et ces révélations mêmes, dont les doctrines ont échappé à la philosophie, sont à nos yeux une des preuves les plus persuasives de sa divinité.

Tel est le but que le Christianisme assigne à l'homme : une conversion véritable qui le régénère, en rétablissant en lui l'image de Dieu. Nous avons dit que cette régénération n'était que le rétablissement de sa nature primitive; nous pouvons en saisir en nous-mêmes une preuve. Consultons l'instinct mo-

ral : débris de la ressemblance divine maintenu dans l'âme humaine, il n'a cessé de lui rappeler sa haute origine; mais sa voix était faible, souvent étouffée. L'homme ayant perdu de vue son Dieu, ne l'écoutait guère au fond de son cœur. Les conseils des passions étaient la seule règle consultée, et *la lumière qui était en nous était devenue ténèbres*. L'empire souverain d'une volonté déréglée, toujours en lutte avec l'instinct moral, envahissait facilement son influence passagère, et ce moniteur intime, était devenu pour l'homme, bien moins une règle, qu'un hôte incommode, et dédaigné, qu'un ennemi conjuré contre son repos intérieur, et dont il fallait, à tout prix, chercher à se défaire. Mais depuis que le Christianisme est venu dévoiler à l'homme sa destination réelle, maintenant qu'il est éclairé *de cette lumière destinée à éclairer tout homme venant au monde*, l'instinct moral a repris à ses yeux sa dignité, et s'est replacé au rang, d'où il doit dominer tout son être. L'homme découvre une harmonie intime entre cet instinct et la vocation adressée par l'Évangile; sa voix s'accorde en tout avec la Parole sainte, pour lui prescrire la même direction;

il découvre même, que cette vocation n'est qu'un appel à faire remonter l'être humain à la hauteur de l'instinct de vertu, dont il est doué. L'œuvre régénératrice, c'est de détruire l'opposition qui se manifeste dans notre nature morale, et de rétablir l'harmonie entre la tendance de la volonté humaine et les mouvements de la conscience éclairée par l'Évangile; c'est-à-dire, que l'âme humaine sera parvenue à la ressemblance divine, lorsqu'elle aura été entièrement envahie par l'influence de l'élément de notre être, qui nous apparaît comme le dernier reste de la nature première dont Dieu avait doué l'homme, au jour où le formant de ses mains, il avait mis en lui son image.

La vocation que le Christianisme adresse à l'homme est bien haute; mais quelle que soit sa hauteur, elle ne doit point l'étonner. L'harmonie qui se déclare entre elle et l'instinct moral, suffit pour le convaincre qu'il est fait pour elle. Aspirer à la réaliser ne saurait être une prétention ambitieuse; tout ce qu'il y a de grand et de saint en nous la réclame. Il y a quelque chose d'infini au fond de l'âme humaine qui ne lui permet jamais de s'arrêter

CHAPITRE CINQUIÈME.

DE L'ACTION DU CHRISTIANISME SUR L'ÊTRE MORAL.

De l'élément régénérateur.

SECTION PREMIÈRE.

Il est au fond de l'âme humaine une force qui ne saurait demeurer inactive ; elle sollicite impérieusement une occupation, et ne cesse jamais de la réclamer. De là cette inquiétude qui siége au fond du cœur de l'homme, et qui l'égare dans une multitude d'agitations, jusqu'au moment où il consent à les fixer sur un objet. On attribue d'ordinaire cet état inquiet aux vagues fantaisies de l'imagination; mais la racine en est dans un besoin réel, inhérent à notre nature, qui détermine l'emploi de nos facultés diverses, qui met en jeu les passions humaines, dont le développement

constitue ce que nous appelons moralement, la vie. L'homme ne saurait se passer d'un intérêt qui l'attache et l'occupe; il tend sans cesse au repos, et cependant, dès que son activité se trouve suspendue, il se sent malheureux. L'état le plus pénible pour l'âme, c'est ce repos même après lequel elle soupire, car ce repos n'est que l'absence de tout intérêt. Ce que l'on supporte le moins, c'est le vide d'une existence que l'indifférence paralyse. Aussi, la situation la plus misérable peut-être, c'est cette langueur d'une vie condamnée à l'ennui; ce retour des jouissances épuisées, qui ne permet plus d'éprouver rien de vif; où tout étant affadi, la force de l'âme s'énerve inoccupée, ne sachant plus à quoi se prendre. Dans cet état, l'homme ne trouve plus d'autre ressource que de se faire une occupation des intérêts mêmes de sa paresse; il concentre dans les soins avilissants de l'égoïsme une activité qu'il ne sait plus employer ailleurs, rendant ainsi témoignage jusque dans son abjection, à la réalité du besoin qui le domine.

Les scènes de la vie humaine, telles qu'elles nous apparaissent sur le théâtre de la société, ne sont qu'un témoignage perpétuel du besoin que nous signalons dans l'être moral.

Depuis les plus grandes agitations de l'ambition humaine, jusqu'aux puérils délassements de l'homme oisif, tout nous le dénonce. Il serait superflu, peut-être impossible, d'exposer les formes multipliées sous lesquelles ce besoin s'exprime, et d'analyser la multitude d'intérêts dans lesquels il se diversifie. L'évidence du fait nous dispense ici du détail.

L'emploi de notre activité morale, se manifeste le plus souvent dans la poursuite d'un but. Les agitations ordinaires des hommes aboutissent à quelque chose de positif, dont l'acquisition leur apparaît comme un accroissement de bien-être. La fortune, la réputation, le pouvoir, le plaisir, sont les termes vers lesquels ils se dirigent généralement; et quel que soit celui de ces objets qu'ils choisissent, ou la route qu'ils suivent pour l'atteindre, ils le voient clairement au devant d'eux et se flattent de le rencontrer au bout de leurs efforts. Cette observation embrasse tout le mouvement de la société, et ressort des éléments en apparence si disparates dont il se compose; elle frappe tous les yeux, chez l'homme placé dans les hautes positions sociales, qui poursuit ce que nous nommons les grands intérêts

de la vie: et celui qui réfléchit, la retrouve sous des formes plus modestes, mais non moins déterminées, chez l'artisan obscur qui cherche dans son travail le pain de chaque jour.

De là naît une méprise générale, à laquelle on n'échappe que par la réflexion, par l'étude de soi-même, et dont l'illusion déçoit souvent la vie entière. On place dans le but poursuivi, le principe de l'activité même qui le fait poursuivre; tandis que le besoin qui produit cette activité en demeure tout-à-fait indépendant. On estime que l'exigeance de l'âme s'attache au résultat de la poursuite, et non à la poursuite elle-même; on se figure que la satisfaction du besoin éprouvé, doit se rencontrer dans la possession de l'intérêt qui est le but de la recherche, et toutes les forces de l'âme se concentrent sur les moyens de l'obtenir; ici l'expérience ne désabuse point; trompé dans son attente, on ne s'imagine point que l'erreur soit dans l'espoir qu'on a conçu; on aime mieux la placer dans l'objet recherché; on se persuade qu'on l'a faussement estimé; on s'applique à faire un nouveau choix que l'on se flatte de trouver plus éclairé et plus sûr; puis l'on recommence la carrière de l'espé-

fire, et dont l'excès fait un état de souffrance. Mais on a vu ces mêmes hommes, après s'être arrachés à cet état douloureux, se consumer dans les regrets de ce qu'ils avaient quitté. Le poids de leur oisiveté les chargeait plus que le fardeau même sous lequel ils avaient long-temps gémi. A peine ils avaient goûté cette situation tant enviée, à laquelle ils avaient consenti à faire de nombreux sacrifices, qu'ils ne soupiraient plus qu'après le jour qui la leur verrait abandonner. Le besoin de fournir à l'activité qui nous dévore est tel, qu'ils aimaient mieux rentrer dans une carrière dont ils avaient connu les fatigues et savouré avec amertume les anxiétés, que de persévérer dans la condition qui les en avait affranchis. L'excès leur était moins onéreux que le défaut; tant le vide de l'âme est un mal auquel notre nature morale ne saurait résister.

La nature du but poursuivi n'importe guère à la satisfaction de l'âme, pourvu que la poursuite occupe; c'est ce qu'une observation générale atteste, et ce qui établit entre les destinées humaines, une diversité beaucoup moins réelle qu'on ne le suppose communément. Les différences que l'on croit y décou-

vrir, naissent de la méprise que nous avons signalée. Lorsqu'on place le besoin dans le but, alors l'opinion et l'imagination arrivent avec leur cortége de mécontentements nés des comparaisons de l'envie et de l'orgueil; mais lorsqu'on s'adresse au besoin réel, toutes les inégalités s'effacent. Croit-on un artisan occupé, moins heureux que le négociant qui se jette dans de vastes entreprises, ou le ministre d'état qui règle de grandes affaires? Otez ce que l'opinion et l'imagination y mêlent, et je parierais volontiers pour l'artisan. Il faut souvent bien peu de chose à l'homme pour employer son activité. On s'étonne quelquefois de voir des personnes douées de bon sens, consumer leur temps dans des occupations frivoles et puériles, et qu'elles reconnaissent elles-mêmes être puériles et frivoles. C'est qu'on regarde au but poursuivi; et sans doute il n'est rien de plus misérable que de se proposer pour but, par exemple, de tuer un animal, ou de combiner habilement les cartes d'un jeu. Cependant il n'en est pas moins vrai, que si ces personnes peuvent prendre sur elles de se faire un intérêt de ces occupations, ou en d'autres termes, d'y chercher un aliment

à leur activité, tant que cet intérêt les attache, le vrai but est atteint, et la puérilité du moyen n'influe en rien sur son efficacité. Rien n'est plus faux que de calculer l'ardeur et la persévérance de la poursuite, sur la nature du résultat poursuivi. Ici tout est relatif. Tel homme pourra être plus préoccupé du soin d'observer un insecte, que du soin de sa fortune. Tout tient au choix de l'âme, choix que mille motifs peuvent déterminer; l'essentiel c'est qu'elle soit occupée. On nous comprendrait bien mal, si l'on venait à conclure de ce que nous disons ici, qu'il est assez indifférent de fournir à l'âme tel ou tel aliment. Certes, il y a une bien grande différence à établir entre l'homme qui se propose la recherche de la vérité, l'utilité publique, et celui qui n'emploie son activité qu'à satisfaire sa sensualité ou son avarice. Il n'est pas de notre sujet d'apprécier les divers buts que l'homme peut se prescrire, et de les distinguer entre eux; il ne faut pas perdre de vue que nous ne nous occupons ici qu'à constater un besoin de notre être, et nos réflexions ne vont pas au-delà de ce que nous jugeons nécessaire pour déterminer ce besoin.

Si c'est le but de l'occupation et non l'occupation même qui répond au besoin réel de l'âme, que ferons-nous de ces intérêts actifs et puissants, qui fournissent à nos cœurs un aliment auprès duquel tous les autres nous semblent d'une nature inférieure, et dans lesquels le but s'efface? il en est de tels, on ne saurait en disconvenir. Ces intérêts même nous paraissent les plus dignes de l'âme; celui qui les éprouve, sent qu'ils sont en harmonie avec la partie la plus relevée de sa nature; ils se présentent dégagés de tout calcul, de tout retour intéressé, de tout élément qui les rattache à l'égoïsme. Les sentiments qu'ils éveillent s'élèvent généreusement du cœur, comme un tribut qu'il apporte volontairement et avec joie. Où donc est le but et le calcul, dans le respect pour les volontés d'un bienfaiteur dont la mort nous a séparés, ou de qui nous n'avons plus rien à attendre? dans l'enthousiasme pour la beauté morale? dans l'attendrissement qui nous émeut en présence d'une belle action, dont les siècles nous séparent? dans la sympathie qui nous associe aux douleurs d'autrui, qui nous identifie à un autre être, qui nous fait sortir de nous-mêmes pour souffrir

avec lui? Cependant, ces sentiments, ainsi que tous ceux d'une nature analogue, deviennent pour l'âme qui les éprouve, une occupation devant laquelle tout autre intérêt s'évanouit. Allez parler à une personne préoccupée de ces émotions, de ces buts ordinaires de l'activité humaine auxquels on attache une si haute importance; elle vous écoutera à peine. La vie actuelle de son âme lui fera mépriser cette vie qui se renferme dans des intérêts égoïstes ou matériels. L'occupation de son être, se révèle à son âme par une suite d'impressions qui retentissent en elle comme un état de bonheur; toute son activité s'y trouve absorbée; le besoin est si complétement satisfait, que tandis que cet état se maintient, l'âme n'a plus de désirs.

Comme l'état que nous venons de dépeindre est un état de jouissance, craindrait-on qu'un retour secret vers l'égoïsme n'en devînt le véritable élément? nous oposerait-on qu'un calcul intéressé vient s'y glisser inaperçu et devient alors le vrai mobile de l'âme? Eh bien, étudions un état tout opposé; prenons une situation où l'âme se trouve douloureusement occupée; encore là, nous trouverons le vrai

besoin satisfait. Proposez un intérêt et un but à une personne tout occupée d'un regret déchirant et profond, dont le caractère est d'exclure toute espèce de but, puisque l'effet en a été de détruire l'espérance; son premier mouvement sera de s'y refuser; il lui faudra un grand effort pour consentir à y dévouer son activité; à l'entrée de cette occupation nouvelle siégera une grande répugnance; la souffrance occupe toute son âme; il n'y a là ni vide, ni ennui. Absorbée par le chagrin, la vie se trouve pleine, quoique douloureusement remplie. De là la pente de tous les êtres profondément malheureux, à se faire une occupation de leur tristesse, et à craindre tout ce qui viendrait les en distraire. Mais attendez que le temps, par sa puissance lente mais sûre, ait amené ce que l'on nomme le refroidissement ou l'oubli; c'est-à-dire, le moment où l'intérêt qui absorbait accordera du relâche à l'activité dont il s'était emparé; n'en emploiera plus la force tout entière; amènera du vide dans cette âme auparavant si remplie. Alors ces intérêts, d'abord si dédaignés, repoussés avec tant de répugnance, pourront devenir une pâture implorée comme un se-

la recherche, ou la poursuite d'un objet, siégent toujours au fond de toute cette activité.

L'objet dont l'âme occupe son activité commande toute la vie morale, et l'empreint pour ainsi dire de ses couleurs. La vie extérieure en devient tout entière l'expression; le langage vulgaire rend lui-même témoignage de cette vérité; lorsqu'on voit un homme dévoué à un intérêt, on dit qu'*il est sa vie;* s'il le perd, on dit: *C'était sa vie,* et cette expression est aussi profonde qu'elle est vraie. En effet, cet intérêt se soumet toutes les facultés de l'esprit et du cœur, il en dispose à son gré, il les met en quelque sorte à contribution, et elles-mêmes viennent docilement, et sans effort, se mettre à son service. La pensée, les affections, l'imagination, se concentrent sur cet intérêt, réunissent tout ce qu'elles peuvent avoir de puissance, pour le poursuivre et l'exploiter, pour ainsi dire, en faveur de l'âme qu'il doit nourrir; ainsi tout notre être s'y trouve engagé; l'intérêt s'est transformé en notre propre existence. De là résulte, que l'intérêt dont l'âme est occupée la modifie et la façonne à son gré, et s'il change, nous changeons avec lui.

Sommes-nous mécontents de la tendance actuelle de notre activité? Si nous obtenons de nous l'inconstance, et que nous parvenions à nous attacher à un intérêt nouveau, par-là même notre vie se trouvera renouvelée. L'observation réalise souvent à nos yeux des changements de cette nature. Éveillez l'ambition dans le cœur d'un voluptueux, vous verrez cet être, plongé naguère dans la mollesse et dans toutes les puérilités d'une vie frivole, s'arracher à tout ce qu'il a goûté jusqu'alors, consentir sans effort à des sacrifices et à des travaux qui naguère auraient paru impossibles à son indolent égoïsme, entrer dans une carrière de soins, d'agitations, qui le rendent méconnaissable pour les témoins de sa vie précédente. Sa conduite est métamorphosée par le changement seul de l'objet dont elle était l'expression. La même remarque se présente dans une multitude de cas analogues, et surtout au milieu des circonstances qui amènent des transitions brusques dans les situations, au sein de la société; dans le passage de la pauvreté à l'opulence, de l'état de célibat au mariage, de la situation d'homme privé à celle d'homme public. Ce résultat se manifeste

sous des traits moins saillants, mais non moins décisifs pour celui qui les observe, chez ces hommes, dont la vie n'offre rien de fixe et de déterminé qu'une mobilité perpétuelle. Entraînés tour à tour par une multitude de petits intérêts, dont aucun n'est assez puissant pour les enchaîner, leur âme, formée ce semble d'un tissu plus léger, est comme une onde qui prend et quitte successivement avec une égale facilité, la teinte de tous les nuages qui traversent les airs au-dessus de sa surface; mais pour être moins durable ou moins prononcée, la nuance n'en est pas moins réelle; leur vie sans cesse modifiée, n'est qu'un changement continuel; mais tous ces changements retiennent toujours l'empreinte de l'objet vers lequel leur imagination mobile les attire. Cet attrait n'est qu'un caprice; mais ce caprice, quel que soit son peu de durée, n'en détermine pas moins leur vie pendant sa durée passagère. Incapables d'impressions constantes, ils s'attachent à les diversifier, et ils nous révèlent le secret de l'inconstance, qui n'est que le besoin d'un intérêt, associé à la mobilité dans l'imagination.

Cependant, lorsqu'on étudie avec quelque

attention les changements divers dont la vie est susceptible, ils se présentent plutôt comme des modifications d'un même élément, que comme des changements réels. Des traits communs les assimilent, les rapprochent et les montrent unis par un même lien. Quelle que soit la diversité des objets qui sollicitent l'emploi de notre force active, nous les voyons tous sortir du même domaine et tenir, pour ainsi dire, au même sol; ils se renferment tous dans l'ordre des choses visibles; ils se montrent à nous circonscrits dans la sphère des intérêts humains et dans les limites de la vie. Si nous tentons de dépasser ce domaine, et de chercher au-delà quelque chose qui nous attire, il nous semble que notre regard se perd dans les espaces du vide; c'est à l'imagination que nous confions le soin de les peupler, et nous n'attachons aucune idée de réalité à ses créations fantastiques. Le réel se renferme pour nous dans ce monde que borne l'espace visible et que mesure le temps. Un autre trait, qui assimile encore tous les changements apparents de notre être, c'est le point commun auquel tous les objets qui les opèrent viennent aboutir; l'individu qui leur dévoue son activité, les rap-

porte toujours à lui-même; il se constitue le centre vers lequel il les fait converger. Nous nous trouvons toujours nous-mêmes au fond de tous les intérêts qui nous occupent; le moi humain se représente avec une persévérance obstinée, invariable, au milieu de tous les objets qui peuvent captiver son activité; c'est le pivot autour duquel le monde tourne pour nous, qu'un instinct naturel nous fait placer au centre du système, et auquel nous voudrions donner la puissance d'imprimer le mouvement. Ainsi toutes les diversités que nous parvenons à signaler dans l'histoire de la vie humaine, ne sont qu'autant de formes qui ressortent et nous apparaissent avec des modifications qui les varient, à la surface du tableau mobile dont le fond demeure toujours le même. Le besoin d'activité qui domine la vie morale, arrête les recherches et les intérêts de l'homme dans ces limites; le monde extérieur en offre l'aliment; l'égoïsme le terme; et toute la destinée de l'homme tient au reflet plus ou moins prononcé du monde en lui; ou, pour parler sans métaphore, à l'action combinée de la puissance des objets pour occuper sa force morale, et de sa puissance

pour rapporter à lui et se soumettre les objets.

On demandera peut-être quel est ici le rôle de la volonté, et comment l'homme se conserve libre sous l'empire d'un besoin qui semble asservir sa nature morale. Quoique nous devions nous occuper ailleurs de l'action de la volonté pour venir au secours de notre instinct d'activité, nous croyons devoir en dire un mot avant de quitter ce sujet. La volonté ne crée pas le besoin de l'âme; elle ne peut pas mieux le détruire; mais elle retrouve son pouvoir et son indépendance, dans le choix de l'objet qui doit en être l'aliment; elle peut à son gré le rejeter ou l'accepter, et en cela elle gouverne la vie morale; c'est elle qui le change ou le conserve, le modifie ou le maintient. Lors même que l'âme en serait fatiguée, il lui appartiendrait encore de commander à son inconstance, et de la contraindre de persévérer à s'en occuper. Ainsi elle dirige le besoin dont l'existence ne dépend point d'elle; elle en détermine l'aliment; et lorsqu'elle en a arrêté le choix, elle fait contribuer toutes les ressources extérieures et toutes les facultés de l'âme, à l'entretenir, à en activer l'énergie et l'influence. C'est pour cela que la volonté se montre tou-

jours associée à l'intérêt dominateur; et en paraissant se mettre à son service, elle ne fait que soutenir son œuvre et suivre à ce qu'elle a ordonné.

SECTION SECONDE.

Le Christianisme s'annonce comme devant accomplir dans l'homme une grande révolution morale. Pour y parvenir, il ne dénature point l'être humain; il le prend tel qu'il est, et l'action qu'il exerce se trouve toujours en harmonie avec ce qui constitue la partie morale de sa nature. Il ne cherche point à comprimer, ou à éteindre le besoin qui domine l'âme humaine; ce ne serait pas là changer l'homme; ce serait effacer un des grands caractères de l'humanité, pour en substituer un autre; ce serait paralyser toute vie dans le cœur. Pour qu'un changement réel s'opère dans l'homme, il faut avant tout qu'il reste homme. C'est dans la manifestation seule de l'être humain, que le changement annoncé doit se déclarer. Le Christianisme se saisit donc du besoin que nous avons signalé, pour le faire servir au résultat qu'il poursuit; loin de tendre à le

détruire ou à le neutraliser, il imprime une énergie nouvelle à la puissance active qui siége au fond de notre être; il en étend l'influence, en fortifie le ressort, il en fait l'instrument de ce changement destiné à réhabiliter l'homme, et à l'animer comme d'une seconde vie.

Nous avons vu que l'emploi de l'activité morale est la vie de l'homme, et que cette vie s'empreint toujours du caractère de l'objet qui l'occupe. Établir dans l'âme un intérêt qui suffise pour en absorber l'activité, et qui lui imprime une direction nouvelle et opposée à celle que lui désignaient les objets dont elle était auparavant occupée, ce sera changer l'âme. Cet intérêt nouveau pourra devenir l'élément régénérateur et l'occupation de la force active par cet intérêt consommera l'œuvre régénératrice. Ainsi la réhabilitation de l'homme pourra être atteinte par une voie bien simple, la substitution d'un intérêt à un autre intérêt; toute la vie sera changée par le changement de l'intérêt dominateur.

La première condition du changement régénérateur, sera donc la création d'un intérêt nouveau, qui réussisse à envahir l'âme, à déplacer les intérêts opposés qui l'ont précédem-

ment occupée et qui tendent à l'occuper toujours. Ce serait une illusion que d'imaginer d'atteindre au résultat désiré, en se contentant de détruire les intérêts qui gouvernent l'âme, sans en proposer un autre qui les remplace et que l'âme préfère. Autant vaudrait de dire, qu'il faut éteindre le besoin que nous avons signalé ; si ce besoin est réel, son existence seule frappe de nullité toute tentative qui n'aboutirait qu'à le dépouiller de ce qui fait son aliment. On aurait beau prouver à l'homme, que tous les objets sur lesquels il consume son activité, sont vains, fragiles, indignes de l'intérêt qu'il leur voue; on aurait beau lui montrer les périls dont leur recherche est environnée, les douleurs auxquelles elle va aboutir; on ne réussirait point à l'en détacher. On pourrait le contraindre à convenir de la réalité de ces réflexions désolantes, on parviendrait à l'affliger, à le jeter dans le découragement de la tristesse, dans les agitations de la crainte; mais on ne l'arracherait point à sa poursuite. On le verrait s'obstiner à rechercher ce qu'il saurait ne renfermer aucun élément de bonheur, et il préférerait toujours des intérêts trompeurs, à une vie sans

intérêt. C'est là le besoin de son être, et il n'y a pas de composition possible avec ce besoin. Il sait que l'aliment qu'il saisit donne la mort, mais il le saisira encore faute d'autre aliment; tout empoisonné qu'il est, il sert encore à prolonger la vie, car sans son secours on mourrait plus promptement, et d'une mort plus douloureuse. Il faut donc, dans l'œuvre de la régénération morale, aller avant tout au secours du grand besoin qui se manifeste avec une aussi impérieuse exigeance, et commencer par trouver un aliment qui fasse vivre l'être que l'on se propose de changer.

La seconde condition de l'œuvre régénératrice, devra être, que l'intérêt nouveau imprime à l'activité humaine une tendance opposée à celle que lui désignaient les objets dont elle était occupée. Or, nous avons vu que tous les objets dont l'homme occupe son activité, se renferment dans le domaine des choses visibles; quelle que soit la diversité d'intérêts qu'ils éveillent, tous ces intérêts sont unis par un lien commun, qui les rattache à ce qui se passe, à toutes ces apparences derrière lesquelles Dieu se dérobe à nous; en sorte que la vie morale, qui n'est que leur re-

flet dans l'âme, attache l'homme à tous ces objets qui le séparent de Dieu. Emprisonnée dans le cercle que trace autour d'elle les apparences sensibles, l'âme humaine se sent pressée de toute part par le temps et l'espace qui lui opposent sans cesse leurs limites; impuissante à les dépasser, elle s'y concentre et est entraînée à y chercher tous ses éléments de bonheur.

Pour que l'objet proposé tende à renouveler notre être, il faut qu'il déplace l'intérêt du cœur; il faut qu'il transporte ses recherches dans un autre domaine que celui où l'homme est conduit à circonscrire son inquiétude. L'objet devra se placer en dehors du monde, en dehors du temps et des choses passagères; il faudra qu'en attirant l'âme à lui, il la dégage des chaînes sous lesquelles les choses sensibles la retiennent captive, qu'il l'élève à une région toute différente; qu'il l'arrache à l'esclavage des sens, pour la transporter à ce qui est invisible, éternel; qu'elle se voie étrangère et exilée, dans le séjour où elle plaçait sa patrie et sa félicité; qu'elle ne voie plus de félicité et de patrie, que dans le séjour où l'attire l'intérêt nouveau qui lui est offert.

Une troisième condition doit se rencontrer encore dans l'intérêt régénérateur. Nous avons vu que tous les intérêts que l'homme poursuit, viennent aboutir à l'amour de lui-même. L'âme attire à soi tous les objets qui la captivent; elle se fait le centre dans lequel elle s'attache à les réunir. L'égoïsme siége au fond de toutes les occupations de notre cœur; il reparaît souvent jusque dans les émotions en apparence les plus désintéressées. Le moi ressort de partout et toujours dans la vie, il voudrait tout asservir à son despotisme, faire contribuer toutes les créatures à ses exigeances; et c'est là, sans doute, l'élément le plus enraciné, et le trait le plus saillant de notre nature déchue. Pour qu'un changement réel renouvelle notre nature morale, il faut encore réussir à dissoudre cet élément égoïste; il faut que l'être humain arrive à l'abnégation de lui-même; il faut que tout en conservant les éléments essentiels de son être et le sentiment de son identité, cette tendance qui le fait tout rapporter à lui, soit subjuguée et remplacée par une tendance contraire. L'intérêt régénérateur, loin de se concentrer dans l'homme, devra donc faire sortir l'homme de

lui-même. Loin d'être conduit à rapporter à lui-même l'objet qui l'excite, cet objet devra être tel, que l'homme soit entraîné à se rapporter à lui; qu'il ne puisse pas même faire autrement que de rapporter à lui tout son être.

Ainsi l'homme parviendra à dépouiller l'amour exclusif de lui-même, en se détachant de son intérêt propre, pour ordonner toute son existence sur *ce qui n'est pas lui*. L'intérêt qui l'occupera, l'arrachera à son moi, en lui montrant la perfection souveraine dans l'état qui l'amènerait à n'*être plus à lui-même*, selon le langage de l'Écriture; mais à renfermer sa vie morale tout entière dans l'objet auquel il aurait dévoué toute son activité. Ces conditions obtenues, la régénération de l'être humain pourrait être accomplie; le grand besoin moral serait satisfait; et l'aliment qui lui serait fourni, détacherait l'homme de tous les intérêts corrupteurs, et l'arracherait en même temps à son égoïsme.*

* On pourra s'étonner que nous ayons exclu du nombre des moyens régénérateurs les motifs qui s'adressent à l'élément intéressé de notre être, et dont l'Évangile fait un emploi si fréquent, qu'il faudrait

Telle est la marche simple et sûre, dans laquelle se développe l'action régénératrice du Christianisme; il procède par l'établissement d'un intérêt destiné à dominer l'âme tout entière, et l'intérêt qu'il propose renferme au degré le plus élevé toutes les conditions que nous venons d'énoncer. L'objet qu'il propose, c'est Dieu; l'intérêt qu'il y attache, c'est l'amour. Si nous parcourons les Écritures, nous y trouvons le saint amour, annoncé comme l'élément régénérateur, et l'occupation du cœur par cet amour, comme le but de la vie chrétienne. Tout tend à le produire dans l'âme, et la vie morale doit en devenir l'heureux développement; il est le fruit de la foi, le principe de l'obéissance, le signe de l'adoption de Dieu, la préparation à la félicité, le commencement de la vie éternelle. Occuper l'âme de ce saint amour et la dégager de toute affection incompatible avec lui, c'est là toute l'œuvre exigée. L'accomplissement de la régénération humaine se renferme dans l'observation de ces deux préceptes sacrés : « Vous

s'aveugler volontairement pour le méconnaître. Nous espérons que cette difficulté, si elle se présente ici, sera éclaircie pour le lecteur dans le chapitre suivant.

aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toute votre pensée. » « N'aimez point le monde ni ce qui est du monde; car si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. »

Ainsi, c'est à l'amour de Dieu qu'est confiée la tâche d'arracher l'âme à toutes ses inclinations corrompues, et de la remettre en harmonie avec la Divinité. Cet intérêt s'emparant de l'âme, doit parvenir à commander toute la vie, et l'impulsion qu'il lui imprime, la diriger toujours dans le sens qui la conduit à son entière réhabilitation. Enlevée ainsi à ce qui la matérialise et la déprave, elle se *transforme,* selon l'expression de l'Écriture, *à l'image de Dieu.*

En effet, ce qui nous tient invinciblement éloignés du but, ce sont tous ces intérêts qui nous transportent vers les choses visibles, et établissent une séparation insurmontable entre nous et Dieu. Tous les objets que nous aimons, se placent entre nous et la Divinité, et interceptent notre culte; il s'arrête à eux, et une idolâtrie réelle le dérobe alors à son véritable objet; car le culte n'est que le dévouement du cœur. De plus, comme ce culte est

un culte égoïste, comme c'est nous-mêmes que nous cherchons dans les objets qui nous attirent, que nous ne les recherchons que pour les rapporter à nous, il arrive que par un détour du cœur, sur lequel nous nous faisons illusion d'ordinaire, c'est nous-mêmes que nous encensons en eux; nous devenons notre propre idole; tous les objets apparents de notre culte, ne sont réellement qu'autant de victimes que nous cherchons à attirer à notre autel; en sorte que ces objets qui nous dérobent la Divinité, ne font que fortifier et élever encore l'obstacle le plus réel et le plus insurmontable qui nous en sépare, qui est nous-mêmes. L'amour de Dieu placé dans le cœur, soulève et renverse l'obstacle, détruit la séparation; il attire l'âme à son objet, et la rend ainsi au véritable culte. L'intérêt qui la captive, la transporte au-delà du domaine des choses visibles, et l'arrache à elle-même en la rapprochant de l'Être infini. Le sentiment nouveau qui l'occupe, se trouve par-là même dans une perpétuelle opposition avec tous les sentiments qui l'ont précédemment occupée. Une incompatibilité inconciliable se prononce entre le saint amour et tous les autres interêts;

et à mesure qu'il s'établit, qu'il s'accroît, sa puissance exile progressivement tout ce qui tenterait de lui disputer le cœur où il veut régner sans partage. C'est son effet inévitable, de détruire tout ce qui n'est pas lui. L'amour du monde ne saurait vivre dans une âme avec l'amour de Dieu; ils s'excluent nécessairement comme les ténèbres et la lumière.

Élevée à son Dieu par l'amour, l'âme voit donc tomber les chaînes qui la retenaient aux éléments corrupteurs. Celui qu'elle aime se réfléchit en elle, et elle s'empreint du caractère sacré qu'elle découvre en lui; elle vit avec Dieu; elle identifie avec Lui son être; elle entre dans cette communion sainte dont parle un apôtre, par laquelle la vie du fidèle n'est plus la vie terrestre, mais une *vie cachée en Dieu.* Ainsi, le pouvoir de l'intérêt régénérateur proposé par le Christianisme, purifie l'âme, la rend à la ressemblance divine, en imprimant en elle les traits de la Divinité. L'image du Dieu qu'elle aime se grave en elle, comme une empreinte sacrée; à mesure que l'élément régénérateur se développe, les intérêts corrupteurs s'écartent, et l'image divine reparaît comme se dégageant du nuage qui la

voilait et l'avait obscurcie. Dans ses accroissements successifs, l'œuvre régénératrice se proportionne toujours aux progrès qui amènent l'intérêt dont elle émane, à devenir l'intérêt exclusif et souverain de notre cœur.

SECTION TROISIÈME.

Si nous voulons que notre âme soit rétablie dans son état primitif, il faut arriver à ce que le saint amour en devienne l'intérêt dominateur. La Révélation, qui peut seule nous éclairer sur nos ressources pour parvenir à une réhabilitation réelle de notre nature déchue, est claire sur ce point : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur.* Il n'est point de changement réel selon l'Évangile, sans l'observation de ce commandement; il nous est annoncé comme *le premier* auquel le chrétien doive souscrire; il nous est représenté comme *le plus grand* de tous.

Mais comment l'intérêt régénérateur sera-t-il établi dans l'âme humaine? à quelle source ira-t-elle puiser ce saint amour si étranger pour elle, dont tous ses autres intérêts l'ont toujours séparée?

Le Christianisme propose le moyen d'arriver à cet amour. Ce moyen, c'est de révéler à l'homme coupable, ce qu'il n'aurait jamais pu découvrir; ce qu'il n'aurait jamais osé espérer; l'amour de Dieu pour l'homme. Il déclare, que l'être pécheur et condamné est l'objet de l'amour de l'Être souverainement saint; que cet amour est un amour infini; et c'est au nom de cet amour immense, qui l'a prévenu lorsqu'il en était indigne, que l'Évangile sollicite le cœur de l'homme. *Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier,* nous dit un apôtre; et cette parole nous révèle le grand objet de la foi et de la méditation d'une âme, qui cherche sincèrement à établir en elle le sentiment qui doit la régénérer.

Cette révélation de l'amour divin pour l'homme, ne demeure point dans un vague ou dans une généralité qui n'offrirait aucune prise à l'âme, ou qui lui laisserait la liberté d'en déterminer la nature au gré de son imagination ou de ses fantaisies. L'Évangile la rattache à un objet spécial et fixe ; il l'associe à un fait qui parle au sens; saisissable à tous par sa simplicité; à un fait d'où sort une doctrine qui se lie aux plus grands intérêts de

l'humanité, et qui élève d'autant plus l'idée que l'homme doit se former de l'amour de son Dieu, qu'elle va chercher dans l'indignité même de l'homme le motif de l'amour de Dieu pour lui. *Ce qui relève l'amour de Dieu pour nous, c'est que, ce n'est pas nous qui l'avons aimé les premiers. Mais lorsque nous n'étions que des pécheurs, Christ est mort pour nous.* Le Christianisme après avoir proclamé sur le monde cette vérité : *Dieu est amour,* en offre le commentaire tout divin, dans l'œuvre de la réconciliation de l'homme.

C'est donc dans la doctrine de la réconciliation de l'homme, que nous devrons aller puiser cet amour qui doit nous unir à Dieu, et nous régénérer sur son image. C'est en la méditant que nous apprendrons à comprendre l'immensité de l'amour dont nous avons été, dont nous sommes les objets. Elle nous montre la Divinité même s'inclinant vers l'homme coupable, se montrant à lui sous les traits de la compassion, s'abaissant jusqu'au dévouement, pour le sauver. *Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même; il a tellement aimé le monde que de donner son Fils unique, afin que celui qui*

croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Celui qui était en forme de Dieu, et qui ne regardait point comme une usurpation de s'égaler à Dieu, s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de serviteur, se faisant semblable à l'homme; il s'est abaissé jusqu'à la mort et à la mort même de la croix. Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu.

La race humaine était déchue et condamnée; le péché l'avait séparée de la Divinité, il avait établi entre le monde et Dieu l'incompatibilité, qui défend toute sympathie entre la sainteté et le crime. La justice éternelle s'était déclarée contre les iniquités de l'homme, et attachait le châtiment au transgresseur. *Le monde, plongé dans le mal,* comme s'exprime l'Écriture, *était perdu.* Alors un Être mystérieux, guidé par une pitié divine, paraît sur la terre. Cet Être s'appelle le *Fils unique de Dieu;* il proclame le pardon des coupables, il annonce que leur paix est faite avec le ciel; il vient leur ouvrir les portes du salut éternel, et la félicité de Dieu même peut devenir leur partage. C'est là l'Évangile, c'est-à-dire la *bonne nouvelle,* la

nouvelle de la grâce, apportée à des coupables; et ces coupables sont tous les pécheurs.

Mais, en même temps que l'annonce du règne de la clémence est proclamée, celui qui la proclame apprend aux hommes que c'est par lui, et par lui seul, que Dieu s'est laissé fléchir; que par lui seul ils ont obtenu le privilége de la miséricorde. *Il n'est aucun autre nom sous le ciel par lequel ils puissent être sauvés.* Ce privilége tient à une grande expiation, qui doit satisfaire à la fois la sainteté divine et la justice, et l'Envoyé divin peut seul l'accomplir. C'est donc dans le dévouement du Fils de Dieu que se place la délivrance; ce dévouement souverainement désintéressé, est inspiré uniquement par la compassion pour le malheur des coupables; et cette compassion, c'est l'amour. *Il nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Ce qui relève son amour pour nous, c'est que lorsque nous n'étions que des pécheurs, Christ est mort pour nous.*

Telle est l'œuvre que le Fils de Dieu vient consommer; tel est le moyen qui doit en amener la consommation; le salut par l'expiation.

Voyons comment l'œuvre s'accomplit à nos yeux.

Des prophéties, qui se rattachent au berceau de la race humaine, avaient annoncé un *Libérateur.* Au moment même où la désobéissance avait allumé le courroux céleste et séparé l'homme de Dieu, Dieu lui-même avait laissé entrevoir que la chute n'était pas irréparable, et qu'elle serait réparée. *Dans sa colère il s'était souvenu d'avoir compassion.* Dès lors, dans toute la suite des âges, des oracles toujours plus clairs, plus frappants, plus étendus, avaient rappelé cette promesse. Ils l'avaient proclamée comme devant être l'attente des nations, comme renfermant les délivrances de l'Éternel et les destinées de toute l'humanité. Le Libérateur à venir, y était représenté sous des traits dont la grandeur s'élevait jusqu'aux traits même de la majesté divine, et en même temps sous des caractères de faiblesse, de misère, de douleur, et même d'ignominie, qui semblaient le placer dans les rangs les plus abjects de la société, et l'assimiler aux plus méprisés des hommes. Mais au milieu de cette association inconciliable en apparence de dignité et de bassesse, on re-

trouvait toujours le Libérateur, qui devait venir accomplir une grande œuvre, et se dévouer lui-même pour l'accomplir. Tel est le trait constant qui se représente invariablement, quoique sous une multitude de formes, depuis la première promesse, jusqu'à la fin des révélations accordées à l'ancien peuple.

Les temps prédits par les prophéties mêmes qui nous tracent à l'avance les caractères du Libérateur, arrivent. Jésus naît à Bethléem; sa naissance, miraculeuse elle-même, se montre entourée de miracles; et cependant, il naît comme les enfants des hommes, et dans la crèche qui lui sert de berceau, rien ne le discerne des enfants du pauvre, dont, dans toute sa vie, il portera la livrée. Ainsi la divinité et l'humanité se confondent dans sa personne, dès l'entrée de sa vie terrestre. La divinité, dans les miracles qui rendent témoignage à sa grandeur, dans les prophéties qu'il vient accomplir, et où la dignité de sa nature est élevée jusqu'à la dignité de la nature même de Dieu; l'humanité, dans l'indigence qui environne son berceau, et dans l'apparence chétive et débile sous laquelle il se voile aux yeux des hommes. Ce double ca-

ractère se manifeste en lui dans toute sa carrière mortelle. Il paraît au milieu des hommes, il s'y montre *semblable à eux en toutes choses* et comme l'un des plus chétifs d'entre eux; il se fait appeler le *Fils de l'homme;* et cependant il déclare que la divinité habite dans sa personne, que *Lui et le Père ne sont qu'un,* qu'il mérite le culte et les adorations de l'univers. Il vit au milieu de ses semblables en apparence, sans que rien dans la vie commune à l'humanité l'en distingue; mêmes besoins, mêmes sympathies, mêmes douleurs, mêmes affections; il appelle les hommes ses amis, ses frères; et cependant il vit comme aucun n'a vécu, car on ne peut trouver en lui aucun péché; il fait des *œuvres qu'aucun n'a faites* et qui déclarent en lui une puissance divine; il parle comme aucun homme ne parla jamais; il déclare que sa vie est l'expression de la sainteté divine elle-même, l'image des perfections invisibles de la Divinité. Il passe ses jours dans l'indigence; il se montre humble et sans force contre ses ennemis; les persécutions l'atteignent, et lorsqu'il ne tente pas de s'y soustraire, il s'y résigne sans murmure; et cependant il déclare que *toute puis-*

sance lui est donnée dans le ciel et sur la terre, qu'il tient dans ses mains les destinées de la race humaine, que sans lui le monde entier périrait, qu'il peut seul le soustraire à la condamnation, lui rendre le privilége d'être réconcilié avec Dieu et d'avoir part à un salut éternel, qu'il est venu sur la terre afin que celui croit en Lui ne périsse point, et obtienne la vie éternelle. Dieu lui rend témoignage par des prodiges éclatants. *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. Je l'ai glorifié, je le glorifierai encore.* Telles sont les voix qui se font entendre du ciel aux rives du Jourdain, sur le Thabor, dans Jérusalem. Le Fils de l'homme, qui parcourait la Judée *n'ayant pas même un lieu pour reposer sa tête*, est proclamé à la face du ciel et de la terre, comme plus grand que tous les fils des hommes, comme appartenant par son être même à la Divinité.

Le même caractère qui l'a suivi dans sa vie, se manifeste d'une manière plus sensible encore dans la consommation de son ministère. Il annonce sa mort; il déclare qu'elle sera volontaire, ignominieuse, cruelle. Un supplice barbare, réservé pour les plus vils

des criminels, éteindra, dans les tortures, sa belle vie, et sa mort sera environnée de tout ce que la cruauté des hommes peut inventer de plus atroce, pour aggraver les dernières angoisses du malheureux que la loi des hommes condamne à périr. Cependant, cette mort renferme une œuvre d'une telle grandeur, que Jésus déclare, *que c'est pour cette heure même qu'il est venu sur la terre*; qu'elle doit consommer la tâche solennelle qu'il s'est imposée, et qui l'a fait quitter les séjours du ciel. Il avance vers le sacrifice où il doit servir de victime; et la veille même du jour où il doit *être mis au rang des malfaiteurs*, il institue une cérémonie auguste destinée à en perpétuer à jamais le souvenir. Il déclare ainsi, que cette mort qui va l'assimiler au dernier des criminels, sera célébrée dans tous les âges, et deviendra le monument des plus grandes bénédictions de Dieu sur la race humaine; que les hommes en feront désormais le grand objet de leur culte et de leur foi, le titre de leur immortelle espérance.

Enfin l'heure du sacrifice arrive; le Christ lutte dans les angoisses d'une inexprimable agonie, courbé sous le poids de la justice

éternelle, et des châtiments vengeurs d'une Divinité outragée; il tombe dans de mystérieuses défaillances; il voudrait pouvoir éloigner la coupe qui lui est donnée à boire; et tout en se résignant à la volonté de son Père, qui redemande à ses douleurs le salaire de tous les crimes de la race humaine, il semble prêt à succomber sous la grandeur de l'expiation. Traîné devant le tribunal inique de ses ennemis par des traîtres et des persécuteurs, sa contenance et ses traits ne décèlent plus aucune crainte. En présence de la mort barbare qui l'attend, il se montre tranquille; car l'heure terrible de l'expiation a passé. Environné des outrages et des malédictions de tout un peuple, sous les tortures de la flagellation, le front déchiré par une couronne d'épines, succombant sous le poids de l'instrument même de son supplice, cloué sur une croix infâme, au milieu des clameurs et des dérisions d'une foule effrénée, il est calme, résigné, plein de douceur, il ne laisse échapper aucune plainte, il se laisse mener à la mort *comme une brebis muette à celui qui la tond*; il pardonne à ses bourreaux, il prie pour eux, il pleure sur les destinées de Jérusalem, et

au sein de ses angoisses il semble ne penser qu'aux malheurs qui doivent tomber sur la cité criminelle. Cependant, du sein de tant d'ignominies s'élève une voix qui révèle encore celui qui est *descendu du ciel pour donner la vie au monde.* Jésus s'écrie, et déclare que l'œuvre sainte pour laquelle il est venu sur la terre est accomplie; il en appelle encore au témoignage des prophètes, du milieu des ombres de la mort qui l'environnent; il déploie sa puissance et ses compassions pour réaliser les promesses faites à la foi, et ouvrir le ciel à un pécheur qui meurt à ses côtés; son dernier soupir est un soupir de miséricorde; son dernier acte est un monument de ce qu'il est venu faire pour la race humaine. Enfin, ayant achevé sa tâche d'expiation et de douleur, ayant garanti la promesse de la réconciliation par un grand exemple, il expire en remettant son âme entre les mains de son Père.

Le Fils de Dieu s'est *humilié jusqu'à prendre la forme d'un esclave;* il a péri du supplice des esclaves; mais l'heure de sa mort va rendre témoignage à sa grandeur. La nature se trouble; la montagne s'ébranle; la terre

tremble; les rochers se fendent; le soleil s'éteint; des ténèbres épaisses tombent sur la contrée; le voile du Saint des saints se déchire; les sépulcres s'ouvrent; les morts ressuscitent et se promènent dans le rues de Jérusalem; l'ordre immobile du monde semble bouleversé par l'aspect seul de cette mort mystérieuse et solennelle. Cependant d'autres témoignages de sa puissance et de sa divinité vont apparaître. Le crime et le trépas ne l'ont point emporté, et leur triomphe apparent ne doit servir qu'à déclarer leur impuissance. Le Christ ne demeure point dans la tombe où il a semblé s'engloutir comme toutes les races humaines. Après avoir expiré dans les tortures, à la vue de Jérusalem, il reparaît plein de vie. *Il est mort pour nos offenses; il ressuscite pour notre justification.* Il se montre tout-puissant contre la mort, comme il s'est montré tout-puissant sur la nature; il brise le sépulcre dans lequel il avait été renfermé; pendant quarante jours il se montre à ceux qui l'ont suivi dans ses épreuves; après leur avoir donné ses dernières instructions, il les quitte; mais il s'en sépare par une voie qui manifeste à la fois son pou-

voir et sa gloire; il se détache de la terre, et monte à leurs yeux vers les régions célestes; il a accompli l'œuvre de sa mission dans ce monde; ce sol étranger qui n'est point sa patrie, ne doit plus retenir ses pas. Il laisse une terre d'épreuves et de péchés, où ses seules miséricordes l'avaient fait descendre. Il se dépouille de cette forme terrestre et humaine, qui l'avait rapproché pour un temps de notre misère; il retourne dans les demeures de la sainteté et du bonheur, qu'il avait abandonnées pour venir *chercher et sauver ce qui était perdu:* il y remonte, laissant au monde, comme le monument le plus éclatant de sa divinité, le sacrifice d'expiation dans lequel se rassemblent sa puissance et ses compassions infinies; emportant à la droite du Père, comme un trophée éternel et son plus haut titre de gloire, le traité de la réconciliation de l'homme.

Dès lors il règne dans le ciel, veillant avec amour sur le monde qu'il est venu sauver, comme sur une province privilégiée de son empire; il appelle à lui les pécheurs par le ministère de sa parole, qu'il a laissée comme une invitation permanente destinée à remplacer sa voix; il prodigue à tous ceux qui y

cèdent, les grâces qui convertissent et qui régénèrent. Il poursuit ainsi l'accomplissement du *travail de son âme,* appelant et cherchant sans cesse les enfants de la race pécheresse, pour leur donner son salut; il le poursuivra de même, à travers toutes les générations humaines, jusqu'à la consommation de toutes choses. Alors, il rassemblera auprès de lui ses rachetés; il leur manifestera sa divinité tout entière; il les glorifiera comme ses élus; l'assemblée des saints sera admise en sa bienheureuse présence, et son règne en recevra un nouvel éclat; car les élus auront été sa conquête éternelle, et ils le glorifieront comme l'auteur unique de leur délivrance et de leur félicité.

C'est ainsi que l'Évangile nous manifeste, sous des formes sensibles, l'œuvre de la réconciliation de l'homme. Mais s'il nous la développe dans tous ces détails, s'il nous expose ce caractère étonnant de grandeur et d'abaissement empreint dans toute la mission de Celui qui vint l'accomplir, ce n'est point pour que nous égarions nos esprits dans des spéculations stériles, ou que nous tentions des explications téméraires. Il nous l'expose comme

un fait, proposé par la Divinité à notre croyance, et d'où ressort de partout le grand trait, le trait essentiel surtout à considérer, et dans lequel se résume pour l'homme l'influence pratique de l'œuvre : le **DÉVOUEMENT DE L'AMOUR.**

Voilà le point vers lequel nous semble converger, comme sur un centre unique, tout ce que nous découvrons dans la consommation du sacrifice. La grandeur du dévouement éclate dans le rapprochement des traits de divinité et d'humanité, de majesté et d'abaissement, de félicité et de souffrance, signalés dans la victime; et l'œuvre du dévouement s'élève, à mesure que nous concevons plus clairement ces caractères opposés que la Parole sainte dévoile dans la personne du Rédempteur. Le bienfait du dévouement ressort de la comparaison de l'état de misère et de condamnation auquel il arrache la race humaine, et de l'état de réconciliation et d'espérance où il l'établit. Et l'amour, qui fut le principe du dévouement, nous apparaît dans la grandeur et l'abaissement de la victime, et dans les résultats de son œuvre, unis au désintéressement qui la fit accomplir. En s'offrant

en oblation pour le péché, en consentant à mourir, *lui juste, pour nous pécheurs,* Jésus-Christ nous a manifesté *le plus grand amour.* Il nous a révélé dans sa personne même cette vérité, dont son sacrifice devient la garantie éternelle, c'est que *Dieu est amour.* Un Dieu qui se dévoue pour un monde coupable, qui se dévoue pour le sauver, qui n'est conduit à ce dévouement que par l'amour; voilà ce que l'Évangile dévoile à l'homme, dans le traité de paix entre le ciel et la terre à l'accomplissement duquel il le fait assister. Voilà le *Dieu inconnu* révélé; ce Dieu, destiné à devenir pour tous les enfants d'Adam, *le vrai Dieu et la vie éternelle.*

SECTION QUATRIÈME.

Le dévouement de l'amour, manifesté dans le sacrifice du Fils de Dieu, voilà donc le grand objet au nom duquel le Christianisme réclame le cœur de l'homme. C'est le moyen préparé par l'éternelle sagesse pour amener, pour établir dans l'âme l'élément régénérateur. Celui qui arrive à la connaissance de cette révélation de l'éternel amour, annoncée

dans l'Évangile, qui la reçoit comme une vérité sacrée, sent au même moment l'amour divin naître dans son cœur. Il n'entend point son Dieu lui dire : *Je t'ai aimé d'un amour éternel ; et c'est pour cela que mes gratuités se sont répandues sur toi. Tu as été à mes yeux un cher enfant, un enfant que j'ai aimé ;* sans qu'un attendrissement involontaire ébranle son âme, et la rapproche de Dieu. Et lorsqu'il suit les témoignages dans lesquels cet amour se manifeste à ses yeux; lorsqu'il contemple le dévouement dans lequel cette compassion infinie se déclare, et le salut éternel qui en devient le résultat, nous ne concevons pas qu'une étincelle de foi à ces vérités divines puisse vivre dans son cœur, sans qu'une émotion sainte le pénètre, l'élève à son Sauveur; sans que *ses affections soient amenées captives sous l'obéissance de Jésus-Christ.* Aussi c'est là que les Écritures adressent essentiellement tous ceux qui veulent arriver à une régénération réelle, à cette *nouvelle naissance* exigée pour *entrer dans le royaume de Dieu.* C'est cette grande doctrine de la réconciliation, que le Seigneur propose à Nicodème, aussitôt qu'il lui a parlé de la nécessité de *naître de nou-*

veau. C'est pour cela que St. Paul déclare, qu'il *ne se propose de savoir qu'une chose au milieu* de ceux qu'il vient appeler à l'Évangile, *Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.* Il veut que le fidèle *ait constamment les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, qui a méprisé l'ignominie et souffert la croix.* C'est là *cette source de la délivrance* désignée par le prophète, *où tous doivent aller puiser avec joie s'ils veulent être désaltérés;* c'est le remède pour *ceux qui veulent être guéris.*

Lorsque nous étudions le moyen proposé, nous découvrons une admirable harmonie entre sa nature et notre faculté d'aimer; et nous le voyons réunir au degré le plus complet toutes les conditions qui doivent en assurer l'influence et le succès.

Il y a, ce nous semble, une grande intelligence du cœur, dans un appel qui le sollicite au nom d'un amour qui l'a prévenu. C'est comme le retour d'un amour immense et désintéressé, que Dieu réclame l'amour de sa créature; et c'est pour cela qu'il doit l'obtenir.

Les personnes qui ne voient un motif d'aimer Dieu, que dans le bienfait dont nous ont

enrichi ses miséricordes, s'arrêtent encore à la partie du grand traité de la réconciliation la moins propre à agir puissamment sur l'âme. Notre cœur est fait de manière que l'idée d'un bienfait le touche moins que le sentiment dont le bienfait n'est que l'expression. Le retour pour un bienfaiteur n'aboutit qu'à la reconnaissance; et quoique la reconnaissance puisse souvent conduire à l'amour, elle peut aussi s'en détacher. L'indigent que le riche soulage obtient sa reconnaissance; il peut ne point obtenir son affection; un service qui ne coûte rien à celui qui le rend, ne suffit point pour la mériter. « Vous aurez beau ouvrir vos coffres; si vous n'ouvrez pas votre cœur, celui des autres vous sera toujours fermé. » Cette parole d'un écrivain célèbre est frappante de vérité; notre expérience intérieure ne l'a jamais démentie. Mais placez l'homme en présence d'un témoignage d'affection; soudain il s'attendrit. Une simple parole qui sort du cœur, un regard, un serrement de main, peuvent plus sur lui pour captiver sa sensibilité, qu'un don de grand prix sèchement accordé. Que si l'affection se manifeste par un bienfait, le bienfait prend une valeur tout-à-fait indé-

pendante de sa valeur intrinsèque, et l'on sent que le cœur seul est capable de le reconnaître et d'y répondre. Mais si le bienfait né de l'affection, est accompagné d'un acte de dévouement; si ce dévouement est un sacrifice difficile et douloureux; si l'être qui nous aime s'immole lui-même; si c'est son repos, son bonheur, ses jours, que son affection n'hésite pas à nous abandonner; alors, à moins que toute puissance d'émotion ne soit devenue étrangère à notre cœur, il éprouve le besoin de se donner à celui que son amour nous dévoue; et nous sentons que ce don du cœur est le seul retour digne de lui être offert. L'ingratitude peut le refuser; mais elle rougirait d'offrir autre chose.

Telle est la conduite de Dieu envers l'homme. Il lui propose un bienfait immense; mais ce bienfait même, auquel toute notre reconnaissance ne pourrait jamais suffire, n'est point ce qui est destiné surtout à subjuguer l'âme. La Divinité aime l'homme, et se dévoue pour l'homme dans la personne d'un Sauveur: voilà la croyance qui doit attirer le cœur et le dévouer à Dieu. *Il m'a aimé et il s'est livré pour moi*: il y a plus dans cette seule parole

pour établir l'amour divin dans l'âme, que dans tout ce que nous pouvons espérer ou recevoir de cet amour.

Maintenant rapprochons la grandeur et la sainteté de l'Être qui aime, de la petitesse et de l'indignité de l'être aimé; mesurons l'immensité et le désintéressement de l'amour, sur l'étendue de la misère de la créature qui en est l'objet, et sur l'immensité du bienfait qui en est le résultat; pourrons-nous concevoir un moyen plus admirable et d'une énergie plus puissante pour agir sur l'âme humaine; et si l'homme peut être amené à faire du sentiment destiné à le régénérer, le grand intérêt de sa vie, ne doit-il pas l'être par cette étonnante révélation de l'amour de son Dieu? Aussi, suivons l'action de ce moyen sur le fidèle; nous verrons sa croyance s'emparer de toutes ses facultés, et les faire concourir ensemble à éveiller dans son cœur un retour sacré vers le Dieu qui l'aime.

Offerte sous des formes sensibles, l'œuvre de la réconciliation de l'homme se montre accessible à tous, et son aspect seul suffit pour faire naître dans l'âme des pensées et des émotions, qui l'amènent à l'amour de Dieu. Mais

lorsque la réflexion démêle ces impressions d'abord confuses, elle y découvre tous les éléments qui doivent agir sur l'intelligence, l'imagination, la sensibilité morale, de manière à les faire contribuer à fournir un aliment au sentiment régénérateur, et à le renouveler sans cesse. Nous ne parlons point ici de cette partie mystérieuse de l'œuvre inaccessible à l'esprit de l'homme, et qui siége dans les profondeurs des conseils éternels d'où sortit le sacrifice du Fils de Dieu. Nous n'envisageons maintenant l'œuvre divine que sous son côté pratique. Mais, envisagée sous ce point de vue, le seul qui nous intéresse directement, quel aliment cette vérité devra offrir à l'intelligence qui l'a sincèrement reçue, et qui s'y attache! Quelles vues élevées et nouvelles sur les perfections infinies du Dieu de sainteté, et sur l'étendue infinie de ses miséricordes envers la race humaine! Dans quel jour nouveau elle découvre l'énormité du péché et la dignité de la vertu, le malheur de l'éloignement de Dieu et le prix de la sainteté! Quelle idée elle nous donne de l'aversion de Dieu pour le mal, de l'indignation dont il poursuit la désobéissance, et de ce qu'il est

capable de faire pour rétablir l'homme dans l'obéissance! Comme l'homme et Dieu se présentent dans des rapports inconnus jusqu'à l'Évangile, et dont l'importance embrasse toutes les destinées de l'âme, tous les intérêts de l'éternité! Comme en présence de cette vérité, la morale s'agrandit, se renouvelle, se révèle avec solennité, se manifeste nécessaire? Elle rattache l'être moral à Dieu, l'assimile à Dieu, le rend capable du bonheur de Dieu.

A ces hautes pensées, que nous nous contentons d'indiquer rapidement, que d'images imposantes viennent s'associer! Quel exercice elles fournissent à l'imagination, cette faculté qui agit sur l'âme avec tant de puissance! Dieu et l'homme se réunissant dans le *Fils unique du Père;* la miséricorde et la justice éternelle se confondant dans le traité de réconciliation qu'il vient accomplir; l'appareil imposant et mystérieux dont s'enveloppe le sacrifice; le pardon et la vengeance sortant du grand acte d'expiation; l'œuvre sainte embrassant dans son immensité la terre et le ciel; le sort de la race humaine tout entière attaché à la croix; Jésus-Christ sur le Calvaire devenant le lien qui réunit au Dieu saint un

monde tombé dans le péché, et attire sur lui la clémence; le temps recevant du Fils de l'homme ses titres pour l'éternité, et l'éternité respectant son empire et subissant ses arrêts; Christ dans la gloire, communiquant sans cesse du sein de l'éternelle lumière avec les créatures qu'il a rachetées, se rendant sensible à leur âme par sa présence, et répondant à leurs prières en leur envoyant les dons de son Esprit; le Seigneur veillant sur les fidèles dans toute la suite des âges, jusqu'au jour où il reparaîtra sur les nuées du ciel, où il appellera tous les hommes du sein des tombeaux pour les faire comparaître, où il arrêtera toutes les destinées dans un jugement universel; les perspectives solennelles des félicités du monde à venir et des châtiments de l'éternité: voilà quelques-uns des traits qui partent du sein de l'œuvre de la Rédemption de la race humaine, pour venir frapper l'imagination du chrétien, l'ébranler jusque dans ses bases, réveiller toute son énergie, et réclamer toute sa puissance sur l'âme en faveur de l'intérêt que l'œuvre évangélique est destinée à y établir.

Mais si la méditation du grand mystère de

l'expiation s'empare avec tant de puissance de l'imagination et de la pensée de l'homme, quelle action ne doit-elle pas exercer sur sa sensibilité morale, sur cette partie la plus intime de nous-mêmes, à laquelle tiennent toutes nos affections? Quel est le sentiment auquel l'âme humaine soit accessible, qui ne s'éveille avec une nouvelle énergie en présence de l'œuvre du Fils de Dieu? C'est ici que le cœur ne saurait exagérer. S'il s'ouvre et s'abandonne souvent en toute liberté à sa puissance d'aimer, lorsqu'il est sollicité par des attachements qui tiennent à la terre, que devra-t-il faire en s'abandonnant aux affections dont Jésus-Christ sera la source ou l'objet? Ici la crainte et l'espérance aboutissent à l'enfer et au ciel; l'admiration, elle se fixe sur le dévouement d'un Dieu; l'horreur, sur les destinées d'une réprobation éternelle; la reconnaissance, elle s'adresse à Celui qui est mort pour arracher l'âme à la condamnation et lui apporter le salut; la haine, elle poursuit l'auteur de la misère de l'homme, celui qui fait périr l'âme et qui fit mourir le Fils de Dieu sur la croix, le péché; la confiance, elle repose sur Celui à qui *toute puissance a été donnée dans*

le ciel et sur la terre, et qui a voulu s'offrir lui-même en sacrifice pour expier le péché. Parcourons ainsi le champ de toutes les affections humaines; il n'en est aucune qui ne puise un aliment destiné à l'émouvoir avec puissance, dans le grand objet offert à la croyance du chrétien. Jésus sur la croix envahit tout le cœur, comme toute l'imagination et toute la pensée de l'homme.

Ainsi, la grande doctrine du Christianisme, loin de présenter une théorie spéculative et stérile, comme un préjugé injuste le suppose, s'empare de toutes les facultés de l'homme, et est destinée à agir sur elles avec une puissance qui les consacre, en quelque sorte, à servir les intérêts de l'âme et à l'avancer vers ses grandes destinées. Mais ce qui est à remarquer ici, c'est que toutes ces influences diverses convergent vers un même résultat; toutes ces impressions se résument en quelque sorte dans un sentiment unique; ces pensées, ces images, ces émotions du cœur, s'entendent et se réunissent pour établir dans l'homme et pour y entretenir l'amour divin. Au fond de tout ce que nos facultés nous donnent, nous retrouvons toujours le Fils de Dieu qui nous

a aimé et qui s'est dévoué pour nous ; et tout ce qui nous en rapproche, nous sollicite de transporter à l'objet divin toute notre faculté d'aimer ; d'en faire l'occupation chérie, et le grand intérêt de l'âme. En présence de ce monument d'une charité éternelle, l'homme redescendant dans son néant, envisageant sa misère et son indignité, se perd dans cette pensée : « Dieu m'a aimé ; il m'a aimé jusqu'à immoler pour moi son propre Fils », et au sein de l'attendrissement et de la joie que les compassions de son Dieu lui inspirent, il comprend que le don de tout son cœur et le dévouement de toute son âme, ne seraient encore qu'un bien misérable retour pour l'amour dont il a été aimé.

Ainsi, la grande vérité de l'amour de Dieu pour le monde, qui nous apparaît dans l'œuvre de la réconciliation, fournit à toutes les facultés un aliment qui crée et nourrit l'amour divin dans le cœur. Mais ce qui achève de donner au moyen proposé toute sa puissance, et ce qui en déclare la suffisance pour établir l'influence [souveraine de l'élément régénérateur], c'est que cet aliment est inépuisable. *Je suis le pain de vie*, a dit le Maître

en parlant de la vertu de son sacrifice; *je suis le pain de vie descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde. Celui qui vient à moi, n'aura plus de faim; et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif. Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai à boire, n'aura jamais soif. Vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux!* s'écrie Ésaïe. *Pourquoi employez-vous l'argent pour les choses qui ne nourrissent point? votre travail pour des choses qui ne rassasient point? Inclinez votre oreille et venez à moi: écoutez, et votre âme vivra; car je traiterai avec vous une alliance éternelle.*

Telles sont les déclarations solennelles et consolantes, dans lesquelles le Seigneur révèle à l'homme l'encourageante assurance, de la puissance infinie et toujours agissante du moyen qu'il a préparé pour l'amener entièrement à son amour. Son action n'admet point de limites; elle ne saurait être circonscrite dans son étendue ni dans sa durée; elle ne saurait pas plus admettre de bornes, que l'œuvre sainte elle-même et l'amour qui est venu

la consommer. L'accomplissement du grand mystère participe de l'immensité de l'Être dont il émane. L'œuvre atteint à la fois au ciel et à la terre ; elle aboutit à Dieu et à l'homme; elle comprend l'éternité; l'infini se retrouve dans l'expiation elle-même, dans l'Être qui l'accomplit, dans l'amour qui la fait accomplir, dans le but du sacrifice. Ici tout est divin. L'immensité et l'éternité enveloppent de toute part l'œuvre de la réconciliation de l'homme.

Il ne saurait donc en être de l'amour que cette vérité produit dans l'âme, comme des affections humaines qui épuisent bientôt leur objet, et qui trop souvent ne s'alimentent que de l'illusion qui les a créées. Ici tout est réel et infini ; il n'y a pas à craindre le retour de l'illusion; le cœur ne se reconnaîtra jamais trompé; loin d'arriver au mécompte, à mesure qu'il approfondira son objet, il y puisera un aliment plus substantiel; l'affection prendra plus de constance et de solidité, et s'animera d'une nouvelle vie. Les facultés diverses de l'homme s'étendant dans ce champ infini ouvert à leur exercice, ne parviendront pas plus à en atteindre les limites, qu'elles ne pour-

raient parvenir à pénétrer les profondeurs de la Divinité. Il y a là plus que l'être fini ne peut approfondir ou comprendre; plus qu'il ne peut imaginer ou sentir; en sorte que l'âme s'attachant à la grande doctrine qui résume tout l'Évangile, découvre toujours de nouvelles lumières, éprouve toujours dans ses sentiments une énergie plus puissante, dont l'effet est de créer et de nourrir un amour destiné à croître sans cesse, à s'emparer successivement de toute l'âme, dont le progrès indéfini ne saurait avoir de terme ici-bas, car il ne pourrait s'arrêter dans son développement que lorsqu'il serait parvenu à égaler l'amour éternel qui a consommé la délivrance de la race humaine. Jésus-Christ présent au cœur de l'homme, voilà donc le moyen assuré de l'amour. La mesure de l'amour se règle sur la fréquence ou la rareté de cette sainte présence; si elle devenait l'habitude inséparable de l'âme, l'amour divin serait accompli, et l'élément régénérateur agirait en nous avec toute son influence. L'établissement de cette sainte habitude doit être le but de toute la vie chrétienne. C'est sur son progrès que se mesure l'avancement spirituel. *Seigneur Jésus! tu connais*

toute chose; tu sais que je t'aime! voilà la parole du chrétien qui se régénère, et voilà le sentiment qui régénère le chrétien. Celui qui sentirait cette voix s'élever dans tous les instants de son cœur, aurait atteint le but. Il aurait réalisé dans son âme cette parole du Seigneur, dans laquelle sont renfermés à la fois le moyen et le précepte : *Je vous ai aimés comme le Père m'a aimé; demeurez dans mon amour.*

SECTION CINQUIÈME.

Lorsqu'on entend parler du sentiment de l'amour, on se le représente d'ordinaire comme un principe d'émotions vagues, nourries de contemplations rêveuses, dont l'influence détourne de l'exercice de l'activité bien plus qu'elle n'y ramène, amollit la volonté, énerve le sentiment ou la pratique du devoir. Cette idée de l'amour, transportée dans le domaine de la religion, a souvent armé des préventions contre cet aliment de la vie religieuse. On a vu des personnes pieuses se laisser abuser par cette interprétation erronée; et nous ne dissimulerons point, qu'une dévotion indiscrète ou

mal réglée, a plus d'une fois encouragé cette tendance vers une piété illusoire et excité sous ce rapport de justes défiances. Mais ce serait se méprendre étrangement, que de confondre avec un sentiment aveugle qui met les idées religieuses au service des dispositions romanesques du cœur, l'amour que les vérités divines réveillent dans l'âme, et dont nous venons de signaler le principe et l'aliment. A défaut d'autres réflexions, la définition que l'Évangile nous donne de l'amour divin, suffirait pour réfuter toutes ces interprétations déceptrices. *Celui qui garde mes commandements,* nous dit Jésus-Christ, *c'est celui-là qui m'aime. Aimer Dieu,* nous dit St. Jean, *c'est garder ses commandements.* L'amour divin est donc, d'après les Écritures, un sentiment éminemment agissant et d'une application pratique; il est destiné à devenir un mobile perpétuel; son existence dans l'âme est inséparable du devoir; c'est ce qui le constitue réellement *l'élément régénérateur,* et ce qui nous amène à découvrir comment son influence conduit au résultat désiré, c'est-à-dire à changer la tendance de la volonté dans l'homme.

Nous pourrions invoquer avec confiance l'expérience universelle des âmes qui ont éprouvé l'influence de l'élément régénérateur. C'est un fait d'une certitude incontestable, qu'il n'en est aucune, où l'amour divin, obtenu par le moyen que nous avons signalé, se soit fait sentir, qui n'ait éprouvé en même temps une révolution morale dans tout son être, pendant tout le temps où le sentiment régénérateur y a régné. Nous avons connu des personnes chez lesquelles ce changement extraordinaire avait été si sensible et si complet, qu'elles n'hésitaient pas à l'envisager comme une œuvre miraculeuse, et sans doute dans un sens ce changement pouvait prétendre à cette dénomination. On ne sent point dans la partie la plus intime de son être, un caractère impétueux et colère se pénétrer de bienveillance et de douceur, des passions ardentes et fougueuses faire place au calme et à l'égalité d'âme, le tumulte des sens s'apaiser, des dispositions misanthropiques ou vindicatives se changer tout à coup en une charité universelle, les inquiétudes de l'amour-propre ou de l'ambition tomber pour laisser dominer dans le cœur le détachement et l'hu-

milité, l'indocilité céder à la soumission, l'endurcissement à la répentance, les chagrins les plus violents s'adoucir dans une acceptation résignée et patiente, sans supposer quelque chose de divin au fond de ces métamorphoses étranges et subites. Or, ces changements qui nous surprennent, et tous les autres que nous pourrions démêler dans l'histoire du caractère et des dispositions morales, n'ont jamais manqué de signaler l'entrée de l'amour divin dans l'âme. L'œuvre régénératrice s'y est manifestée. L'homme s'est senti renaître. *Le vieil homme a été détruit*, et *la nouvelle créature formée dans la justice et la sainteté véritable*, est apparue; tant l'élément régénérateur agit avec puissance et avec promptitude partout où il réussit à pénétrer.

Nous ne doutons pas, que toutes les personnes qui se sont trouvées sous l'influence sainte, ne reconnaissent la vérité de ce que nous attestons ici; lors même qu'elles n'auraient pas tourné sur elles-mêmes un regard scrutateur, qui leur aurait fait démêler le principe des changements dont elles ont eu la conscience, elles le reconnaîtront aisément dès qu'il leur sera signalé, et elles n'auront

pas de peine à en suivre l'action, le progrès, et les résultats dans leurs âmes. En effet, il ne faut pas perdre de vue que ce dont nous cherchons laborieusement à présenter l'analyse, et ce qui se manifeste ici comme une théorie plus ou moins compliquée, est la chose du monde la plus simple pour celui qui l'éprouve. Le fidèle croit à l'amour de son Dieu manifesté dans la grande doctrine de la réconciliation, et l'œuvre régénératrice se déclare en lui sans qu'il ait pensé à se rendre compte du sentiment qui la produit et la consomme. Mais ceci, nous le sentons, ne saurait être une démonstrasion persuasive pour ceux qui n'ont pas éprouvé l'action sanctifiante de l'amour divin dans l'âme. Il nous faut donc entrer dans l'analyse de l'influence de ce principe sur la volonté, et montrer comment en en changeant toutes les tendances, il conduit l'homme à accomplir fidèlement les préceptes de l'Évangile; en d'autres termes, à mettre sa conduite en harmonie avec la volonté de Dieu.

Il est dans la nature de nos affections, de transporter l'âme à leur objet; c'est l'histoire de toutes les passions humaines, et nous avons vu que c'est l'effet inséparable de l'amour.

Lors donc que l'amour divin est devenu l'occupation de l'âme, un attrait intimément lié au sentiment qu'elle éprouve, la dirige vers Dieu, l'excite à chercher sa présence; elle veut vivre avec sa pensée, méditer sur ses perfections et ses bienfaits, s'occuper de lui enfin; et de même que toutes les facultés de notre être excitées et comme envahies par le grand objet que l'Évangile nous propose, concourent toutes, selon leur puissance, à créer et à entretenir l'amour divin dans l'âme, cet amour lorsqu'il est établi, par une réaction instinctive vers l'être qui l'attire, dirige vers lui ces mêmes facultés, et les fait toutes servir à resserrer et à maintenir une communication sainte, entre l'âme et le Dieu auquel elle aspire.

Mais il entre dans l'amour un autre élément, toujours associé à l'attrait dont nous parlons, et qui, cependant, s'en distingue tout-à-fait; c'est le dévouement. L'amour dévoue l'âme à son objet; il y a en lui une consécration véritable de notre être à l'être aimé; nous nous plaçons volontairement et avec joie sous son empire; nous voulons qu'il nous domine, et ses exigeances sont reçues de nous

comme des faveurs. Faire quelque chose pour un être qu'on aime, s'imposer pour lui quelque sacrifice et le lui voir accepter, fut toujours un charme pour le cœur. Il nous semble que nous occuper de lui, c'est l'occuper de nous, et qu'agir en vue de lui, c'est vivre avec lui. Ces sentiments sont inséparables d'une affection qui nous émeut et nous occupe. Lorsqu'ils ne s'y trouvent pas associés, nous n'admettons pas la réalité de l'affection; c'est sur ce caractère que nous en mesurons la sincérité et que nous en calculons la force. Un amour qui ne dévoue pas le cœur, ne nous paraît plus mériter le nom d'amour; lorqu'il existe, il est une puissance qui nous régit. L'amour divin entraîne donc nécessairement le dévouement de l'âme; le dévouement ne s'en sépare pas plus que de toutes les autres affections; il se révèle même dans cette association avec une énergie plus puissante; car il se proportionne à l'étendue d'un sentiment que le caractère de l'Être aimé et les motifs qui l'inspirent élève au-dessus de tous les autres amours. L'âme se consacre au Dieu qu'elle aime; Dieu règne sur elle, et elle accepte ce règne; elle s'engage avec joie sous cet empire

sacré; elle *ne vit plus pour elle-même;* elle se donne à celui qu'elle reconnaît comme le maître auquel elle veut appartenir; elle abdique volontairement sa propre indépendance pour se placer sous la dépendance sainte de Celui vers lequel l'attire son amour; elle se trouve heureuse de se reposer sur lui, de se remettre à sa conduite; elle lui dit avec tout l'abandon que l'amour inspire, comme le Fils éternel s'offrant pour le sacrifice : *Me voici, o Dieu! pour faire ta volonté.*

Maintenant, si cet attrait puissant, que le dévouement accompagne, conduisait l'âme à un objet inconnu, enveloppé pour elle de ténèbres mystérieuses; si le Dieu vers lequel l'amour nous attire, avait livré son être aux conceptions incertaines de notre esprit, et que le champ immense de l'invisible eut été ouvert en toute liberté aux rêveries d'une imagination capricieuse et fantastique, nous accorderions aisément que notre amour pour lui pût se repaître de chimères; égarât la volonté au lieu de la conduire; vînt paralyser l'activité ou lui imprimer une fausse direction; amollit l'âme en la dirigeant vers des contemplations rêveuses et stériles; et que son

influence déceptrice enchaînât l'âme dans les liens de la superstition, et faisant dédaigner l'exercice du devoir, se mît en opposition avec la vie morale. Mais, le Dieu dont le caractère s'est révélé dans les vérités saintes qui nous le font aimer, ne se dérobe point à nos yeux dans un vague qui prête aux écarts d'une dévotion illusoire; en même temps qu'Il proclame ses miséricordes, Il se manifeste à nous comme le Dieu de sainteté, et nous dit: *Soyez saints, car je suis saint.* Il s'annonce comme un maître souverain qui réclame l'obéissance de ceux qui s'engagent à son service, et Il déclare sa volonté dans des préceptes simples, clairs, précis, que les plus ignorants entendent et comprennent, et qui n'offrent aucune prise aux subterfuges de la négligence ou aux prétextes de l'indocilité; Il fait plus : Il se montre lui-même à nous comme modèle. Le Fils unique de Dieu, *la parole faite chair, image du Dieu invisible* sur la terre, agit sous nos yeux; et dans une vie que le péché ne souille point, et où il *accomplit toute justice,* il présente, dans une suite d'exemples marqués du caractère de la sainteté, tous les préceptes de la volonté divine

mis en action, l'exercice complet des commandements adressés aux hommes par la sagesse éternelle; en sorte que, la connaissance même de la nature de Dieu, les préceptes et les exemples, se réunissent pour nous fournir des lumières saintes destinées à éclairer l'entendement, à régler l'imagination et le cœur. Ici rien d'obscur ou de confus, rien d'indécis ou de vague, rien qui prête à l'illusion ou à l'incertitude. Tout est positif et fixe; la tâche imposée, se présente sous la forme à la fois la plus simple et la plus frappante. La volonté de Dieu, revêtue de toute l'autorité de l'Être dont elle émane, et établie sur les sanctions puissantes et inébranlables dont l'investissent les arrêts de l'éternité, est manifestée à l'homme sous des traits si sensibles, qu'il ne peut la méconnaître; et dès qu'il approche de son Dieu, il ne peut plus ignorer ce que son Dieu veut de lui.

Lors donc que l'amour attire une âme au Dieu de l'Évangile et la lui dévoue, cette âme découvre aussitôt quel doit être l'exercice de son dévouement, et ce que le Dieu qu'elle aime en réclame; elle n'est pas indécise un seul instant sur la manière de prou-

ver à Dieu le sentiment qui l'amène à lui; et comme cette preuve n'est que l'accomplissement des préceptes, ou l'application pratique à ce que la volonté divine ordonne, toute la force du dévouement est employée à exciter l'activité morale et à la diriger vers l'observation fidèle et soutenue du devoir. Ainsi l'amour divin en approchant l'âme de son objet, la place en présence de l'œuvre de la vie chrétienne; il lui rappelle les préceptes divers de piété, de charité, d'humilité, d'abnégation de soi-même, dont l'accomplissement doit l'avancer vers la perfection qui lui est proposée comme le but auquel elle doit aspirer sans cesse; il lui retrace dans les traits d'un Sauveur le modèle sur lequel elle doit se former, le Maître sur les pas duquel elle doit marcher pour *vivre comme il a vécu lui-même*, pour devenir semblable à lui. De plus, ce même amour qui éclaire ainsi le dévouement, entraîne l'âme à offrir volontairement le sacrifice de l'obéissance, et à mettre sa propre joie dans ce sacrifice : animé par un saint désir d'accomplir la volonté de l'Être qu'il aime, et de faire en cela ce qui est agréable à ses yeux, le fidèle déploie son

obéissance dans l'exécution de tous ses ordres, tous également sacrés pour lui, puisqu'il voit en eux le Dieu dont ils émanent. Quel que soit celui des préceptes qui se présente, il découvre dans son observation une occasion nouvelle de montrer à Dieu son amour, et son dévouement s'empresse de la saisir.

Il résulte de là, que plus l'amour divin est nourri dans l'âme par la méditation des vérités saintes de l'Évangile, plus aussi, le dévouement acquiert d'énergie et l'activité morale se déploie dans la pratique des vertus chrétiennes. Plus le fidèle aime, plus il multiplie les actes de l'obéissance. Aussi la mesure de l'obéissance est la mesure de l'amour; et la perfection de la fidélité annoncerait que l'œuvre de l'amour est consommée.

L'amour divin n'est donc point un sentiment oisif et stérile dans le cœur de l'homme; il est un principe de vie morale, un principe toujours agissant, dont l'influence s'étend à tout notre être, qui imprime une énergie toujours nouvelle à l'activité humaine, et en éveille constamment toute la puissance pour la consacrer à l'accomplissement des com-

mandements de Dieu. Foyer de chaleur et de lumière établi au centre de l'âme, il en éclaire, en échauffe, en vivifie toutes les parties; il ne permet pas qu'aucune d'elle demeure inactive, et les fait toutes concourir au grand but. Il ne cesse jamais d'agir tant qu'il règne, car ce mobile trouve toujours une influence à exercer. Comme le fidèle n'est jamais sans avoir une obligation sacrée à accomplir; comme les préceptes saints embrassent dans leurs injonctions les sentiments les plus intimes et les pensées de l'homme, aussi bien que les paroles ou les actions extérieures qui le manifestent aux yeux de ses semblables, il n'est pas un instant où son dévouement à Dieu ne puisse le conduire à un acte d'obéissance. Ainsi, sous l'influence du saint amour, son existence devient une succession de devoirs accomplis, qui sont autant de preuves de fidélité; chaque précepte observé, est une offrande à l'Éternel, une œuvre par laquelle l'homme le glorifie; et sa vie entière, est un culte perpétuel, dont l'amour est l'hymne, et l'obéissance le sacrifice.

Il est un grand privilége attaché a l'obéissance, c'est de servir à entretenir et à aug-

menter l'amour. Chaque action de l'homme devient un acte religieux; elle est accomplie en vue du Dieu qu'il aime et est offerte comme un témoignage de dévouement. Chaque acte d'obéissance approche ainsi l'âme de Dieu, entretient la communication sainte que l'amour a établie; c'est un retour offert, qui engage encore plus le cœur, et le lie par le dévouement après l'avoir lié par la reconnaissance. Le fidèle qui agit par le mobile de l'amour, aime toujours plus à mesure qu'il agit davantage; et par une réaction heureuse, il agit toujours davantage à mesure qu'il aime plus. Ainsi l'obéissance à Dieu devient une garantie pour elle-même; elle se consolide par son exercice; elle élève un appui à la persévérance, elle assure la fidélité. Ici le résultat obtenu ne fait que donner plus de puissance au moyen, et le chrétien en étudiant ses progrès dans l'obéissance, peut toujours décider qu'il en fera de nouveaux. Lors donc que l'amour divin engage l'activité morale à l'accomplissement des préceptes, nous pouvons nous assurer qu'il l'y engagera toujours plus; l'influence pratique devra toujours s'étendre; l'observation du devoir, devient sous l'in-

Cet amour, dirigeant vers Dieu les pensées et les affections de l'âme, s'est emparé de tous les mobiles qui servent à déterminer la volonté; il les a pour ainsi dire à son service, et les fait agir sur notre faculté active avec la même puissance qu'ils possédaient sous le règne de leur influence précédente. La volonté pourrait résister et user contre ces mobiles du privilége de son indépendance, comme elle pouvait en user pendant le gouvernement des passions; mais il lui faudrait un effort pour faire ce choix, et cet effort, auquel elle pouvait se condamner lorsqu'il lui était commandé par la conscience, elle n'y consent plus lorsque la conscience même le lui défend; elle cède donc librement à l'influence sainte, et déploie toute son énergie pour en seconder les inspirations, pour en exécuter les conseils. Or, comme cette influence incline l'être moral dans un sens diamétralement opposé à sa tendance précédente, il en résulte, que la volonté s'associant à la direction imprimée, emploie toute l'activité humaine dans le sens de cette nouvelle impulsion. Ainsi, la volonté mettait l'activité morale au service des passions; elle la met au service de l'amour divin.

Elle tournait toute l'activité morale vers le monde; elle la dirige vers Dieu. Elle employait l'activité morale à nourrir l'égoïsme humain et les intérêts de l'individu; elle l'emploie à arracher l'homme à lui-même, et à lui faire perdre de vue l'étroite et basse individualité de son intérêt propre, pour chercher les intérêts de ses semblables que son Maître a aimés, et ne plus vivre pour lui-même, mais pour Dieu. Elle absorbait l'activité morale dans le domaine du temps et des choses visibles; elle la consacre tout entière à chercher les trésors invisibles du ciel et les choses de l'éternité. La direction de la volonté est donc changée; elle se règle sur de nouveaux intérêts, elle est mue par de nouveaux mobiles, elle suit une tendance nouvelle; c'est un renouvellement total, et qui se manifeste d'une manière d'autant plus sensible, qu'il présente tous les caractères d'une opposition complète avec l'état qui a précédé. L'amour divin l'a donc réellement convertie; il lui a fait quitter la direction qu'elle suivait, pour lui imprimer la direction contraire. L'être moral n'a pas subi une modification, mais une transformation; il est devenu un autre être; il est *né de nouveau.*

Mais, ce changement extraordinaire est dû à l'action d'une influence extérieure ; il doit, ainsi que nous l'avons dit précédemment, s'ordonner sur l'objet qui l'a produit.* La volonté que le saint amour incline vers Dieu, se règle donc sur lui. La volonté divine devient dès lors son guide ; l'âme ne se meut plus que selon les indications du vouloir divin. Il en résulte ainsi, que la volonté de Dieu est devenue la règle morale. La volonté de l'homme s'associe à elle, se place d'elle-même sous sa dépendance ; elle est devenue en quelque manière la volonté de Dieu en lui. C'est-à-dire, en d'autres termes, que la volonté humaine a repris sa direction primitive ; que l'influence de l'amour qui l'a convertie, l'a rétablie par cette conversion même dans l'ordre que le Créateur lui avait primitivement assigné ; qu'elle tend sans cesse par son action nouvelle à retenir l'homme sous le gouvernement divin ; elle est redevenue ce qu'elle était lorsque la sagesse éternelle en doua la première créature humaine ; elle est régénérée ; et d'accord désormais avec la conscience

* Voyez chap. V, sect. 1, p. 80 et suivantes.

et la voix des préceptes divins auxquels elle était toujours opposée, elle dirige fidèlement l'homme vers le rétablissement complet de son être; elle l'amène à remonter au rang dont le péché l'a dégradé; elle le conduit, en l'inclinant constamment vers l'observation de la volonté de Dieu, à se former de nouveau sur sa ressemblance, a rétablir en lui l'image divine effacée. Elle le *renouvelle dans la sainteté,* en faisant de l'homme dans lequel le péché habite, un « Imitateur de Dieu ».

Voilà comment nous concevons l'œuvre régénératrice. L'amour divin agissant avec toute sa puissance sur l'âme, l'attire à Dieu, la lui dévoue, et changeant ainsi la volonté, la fait servir d'instrument à la réhabilitation de l'être moral, que sa direction déréglée tendait sans cesse à éloigner de Dieu et par-là même à dégrader dans la désobéissance. Le travail de l'homme doit donc être de chercher sans cesse la ressource sainte qui vient établir et faire vivre dans l'âme l'élément régénérateur, l'amour de Dieu. Il doit puiser sans cesse dans le grand objet du Christianisme, dans le salut offert par une miséricorde et un amour *dont nous ne saurions mesurer ni la hauteur ni*

l'étendue, l'aliment perpétuel et inépuisable du sentiment qui le rend à Dieu; il faut qu'il déploie toutes ses facultés pour saisir les vérités divines de l'Évangile; et s'il parvient à faire de l'amour qu'elles impriment à l'âme l'aliment habituel de cette activité qui réclame en nous impérieusement un intérêt qui l'exerce, alors il aura atteint le but. Dirigé par le mobile divin, il vivra avec Dieu, comme le premier homme, dans l'état d'innocence; ou plutôt, conforme à Celui qui vint nous offrir dans sa personne le modèle de l'homme réhabilité, *il vivra comme Christ a vécu lui-même; il marchera dans la lumière; il y aura communion entre lui et Dieu.*

SECTION SIXIÈME.

Nous ne terminerons point l'exposé de cette espèce de théorie de l'œuvre régénératrice, qui nous semble se déduire assez simplement de la substance des enseignements évangéliques, sans entrer encore dans quelques réflexions sur sa convenance avec le but à atteindre, et la nature de l'homme qu'elle doit y conduire.

Nous n'avons point l'intention de nous étendre sur ce que cette marche du Christianisme pour amener la génération de l'âme humaine, présente de grand et de digne de Dieu. Cet Être souverain, qui, voulant rappeler à lui des créatures égarées et les faire remonter à un état qui les rende dignes de Lui, commence par déposer ses attributs de majesté et de puissance pour se rapprocher de l'homme, fait taire les sévérités de sa justice, cesse de se montrer comme un maître qui commande à ses serviteurs, comme un juge menaçant qui fait comparaître devant lui des coupables, et ne se manifeste plus que sous des traits qui réfléchissent à la fois la sainteté et la miséricorde; qui, venant adresser un appel à des rebelles, s'annonce par un traité solennel d'amnistie, et réclame leur fidélité au nom d'un dévouement infini, enfanté par un amour infini; ce mystère de l'expiation qui réconcilie, dans lequel toutes les perfections divines se manifestent pour venir s'absorber dans un acte de compassion que la foi reconnaît, reçoit, adore, mais que son immensité même rend inaccessible à l'intelligence d'un être fini; tout dans cette œu-

vre céleste est extraordinaire et admirable; tout est fait pour saisir l'âme; tout est divin. C'est l'œuvre la plus grande dans laquelle le caractère de Dieu nous apparaisse avec toute sa beauté, dans laquelle ses perfections infinies aient été glorifiées. Aussi, à l'aurore de son accomplissement, la première parole des anges qui parurent dans les airs pour annoncer l'avénement du salut à la terre, fut consacrée à glorifier l'Éternel: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux!*

Mais ce qui nous intéresse plus directement, c'est l'harmonie que nous pouvons saisir entre l'élément régénérateur proposé par l'Évangile, et les éléments mêmes de notre être moral; harmonie qui nous semble ressortir de toute part lorsqu'on suit la marche de l'œuvre sainte dans l'âme humaine.

Le premier trait qui nous frappe, c'est l'intelligence de notre nature qui se déclare dans le moyen employé pour la changer. Le but est de régénérer l'âme en la formant sur la ressemblance divine; et l'élément mis en exercice est le seul dans le nombre de ceux qui constituent notre être moral, qui ait le pouvoir

de rapprocher réellement l'âme de Dieu et de l'identifier avec lui. Ce qui change réellement le cœur, c'est l'amour. Ce sentiment réussit seul à arracher l'homme à ce qui constitue le fond de son être, à le sortir de son moi, à le désintéresser de lui-même pour l'absorber dans un intérêt qui n'est pas lui. Il y a dans l'amour un élément indéfinissable, mais profondément éprouvé par celui qui aime, qui déracine l'égoïsme pour nous transporter hors de nous-mêmes; qui nous identifie avec l'objet aimé; qui nous empreint de son être; qui attaque ainsi le principe même de toute la vie morale, le renouvelle, et vient opérer une révolution réelle qui change tout l'homme, en lui donnant comme une nouvelle existence. Tout autre sentiment accessible à notre nature, peut modifier plus ou moins l'être humain, mais ne saurait le changer. Quel qu'en soit le pouvoir, il laisse toujours l'homme entre les mains de son égoïsme; il le recourbe vers son propre intérêt; il se réfléchit dans l'abjection du moi humain et enchaîne l'activité dans ce qui est de son domaine. Quels que soient les résultats de son action, il laisse le fond toujours le même. La puissance d'aimer

s'empare seule de ce qui fait la vie du cœur; et puisque cette vie était à changer, nous ne pouvions attendre ce grand résultat que de son action.

Or, l'amour inspiré par l'Évangile, agit avec toute la puissance qui appartient à la nature de ce sentiment, pour opérer entre l'âme et Dieu cette union intime, dont l'effet est ce changement dans la vie morale que nous venons de signaler. Il établit une communication sainte, qui maintient l'âme en présence de celui qu'elle aime et dont elle connaît l'amour, qui l'associe à lui; et elle contracte dans cette sainte correspondance, la ressemblance qui l'assimile à l'être qu'elle adore. Dieu lui-même vient se réfléchir en elle; ses traits divins s'y impriment; à mesure qu'ils s'y gravent, l'image sainte est rétablie, et la vie morale s'empreint de l'élément divin. La perfection de l'homme primitif était due à ce que ses affections se dirigeaient toutes vers Dieu; toutes ses facultés étaient absorbées en lui; la contemplation de la souveraine beauté et de l'éternel amour, enchaînaient l'âme dans une admiration continuelle, et dans un amour qui la dévouait tout en-

tière. L'exercice de l'amour divin qui rapproche sans cesse de Dieu le fidèle, devient pour lui cette occupation qui maintenait la sainteté de l'homme primitif, et à mesure qu'il s'y applique, la ressemblance de Dieu, caractère distinctif de l'homme primitif, ou la *nouvelle créature formée à l'image de Dieu*, reparaît et nous anime d'un nouvel être. L'amour qui absorbe l'âme en Dieu, la transforme en lui; il devient sa vie; elle se divinise par son union avec l'Être divin. Ainsi l'amour a changé l'âme, et la fait passer tout entière du monde à Dieu. Alors elle comprend, en en faisant l'expérience, et peut redire ces paroles de St. Paul, qui paraissent incompréhensibles à l'homme étranger à l'Évangile: « Christ est ma vie. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. Nous sommes morts et notre vie est cachée en Dieu par Jésus-Christ »: Jésus est pour elle *le pain de vie* qui la nourrit, *l'eau vive qui la désaltère*; elle agit en lui et par lui; et sa vie extérieure, imitation constante du saint modèle, n'est que le reflet de cette vie nouvelle que l'amour a établi en elle, et qui est la vie même de Jésus-Christ.

Telle est la vraie régénération; tel est le

changement qui mérite les noms de *nouvelle náissance*, de *résurrection en nouveauté de vie*. Aussi, nous voyons que dans tous les siècles chrétiens, le vrai caractère de la vie régénérée a toujours été l'obéissance par l'amour. C'est là ce qui a toujours distingué les chrétiens qui ont avancé dans la vie spirituelle, et ce que nous retrouvons au fond de tout ce qu'ils nous ont laissé sur leurs expériences et leurs progrès. Toute obéissance qui ne se rattache pas au principe de l'amour, ne saurait être un indice de la régénération dans une âme; l'élément régénérateur ne s'y trouve pas. L'apparence peut être la même, mais le fond n'est point changé. Cependant il arrive souvent que l'élément régénérateur se trouve dans une âme qui éprouve encore l'influence d'autres mobiles. Il n'agit pas toujous seul et dans toute sa pureté; il peut être long-temps mêlé à des éléments différents de lui, qui tendent aussi à soumettre l'âme à la volonté divine. Mais lorsqu'il a été établi dans l'âme par la croyance à l'expiation qui réconcilie, croyance qui le produit toujours, à mesure qu'il y fait de nouveaux progrès, il la dégage de la puissance de tous les autres mobiles; il substitue

son influence à leur influence, et étendant sans cesse son empire, il finit par purifier l'œuvre de tout alliage qui empêcherait le fidèle d'appartenir entièrement à Dieu, et d'*être transformé en sa parfaite ressemblance.*

Notre seconde observation roule sur l'harmonie du moyen évangélique avec l'élément de liberté que nous retrouvons toujours au fond de notre nature morale. L'amour est le sentiment le plus libre du cœur; le gêner, prétendre le contraindre, c'est le détruire; il s'accorde ou se refuse, sans qu'aucune force humaine puisse changer cette détermination. On peut l'inspirer; on ne peut pas le commander. L'amour divin, que l'Évangile fait naître dans l'âme, a ceci de plus libre que tout autre amour, qu'il est désintéressé. Il n'a rien à obtenir; c'est un amour obtenu, qui vient le solliciter du cœur de l'homme; il s'élève librement de l'âme, comme un retour offert à l'Être divin qui nous a aimés et qui nous aime; il est un hommage consenti avec joie, et non une obligation à laquelle on cède avec répugnance. C'est un dévouement volontaire, et non une obéissance pas-

sive; c'est une consécration de nous-mêmes; un don de notre être, et non l'exécution aride et servile d'une loi. Ainsi l'amour divin, change la direction de la volonté sans la contraindre; ce n'est pas exact de dire qu'elle cède à son impulsion et se soumet à son influence; elle veut y céder, elle consent à s'y soumettre, elle se range elle-même sous sa conduite, et ce qui le prouve, c'est qu'elle pourrait résister à l'appel et se soustraire à l'influence sainte. Agissant sous l'empire de la crainte, la volonté peut céder et obéir, mais sa liberté se trouve violée, et tout en obéissant elle murmure et proteste en secret contre ses actes; agissant sous l'empire de l'espérance, l'intérêt devient pour elle une sorte de contrainte morale; elle se trouve attaquée dans son indépendance. Agissant sous l'empire de l'amour divin, elle demeure elle-même; sa force lui appartient tout entière; elle peut déployer à son gré l'activité dont elle est douée; et lorsqu'elle la dirige dans le sens où l'amour incline l'âme, c'est qu'elle a choisi elle-même cette direction.

« La raison agit avec lenteur, et avec tant

de vues et de principes différents qu'elle doit avoir toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit, ou elle s'égare faute de les avoir tous à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment; il agit en un instant, et toujours est prêt à agir; il faut donc après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir, et de mettre notre foi dans un sentiment du cœur; autrement elle sera toujours incertaine et chancelante.» Cette réflexion de Pascal nous fournit une nouvelle observation sur l'harmonie de l'élément régénérateur avec notre nature.

Le Christianisme vient accomplir le vœu du philosophe chrétien. Il gouverne l'homme par un sentiment. Il annonce à l'homme des vérités que la raison doit reconnaître; mais ces vérités sont telles, qu'une fois admises, elles se réfléchissent nécessairement dans l'âme, pour y éveiller un sentiment, et le plus actif, le plus puissant des sentiments. Un mobile moral siége donc toujours au fond du cœur de l'homme que l'Évangile éclaire. Ce mobile ne l'abandonne jamais, tant que la vérité révélée lui est présente. Il devient comme le soutien et l'aliment de sa vie morale. Il agit continuellement, et imprimé par la vérité même, il dirige sûre-

ment, l'être qui s'abandonne avec confiance à son impulsion, et se dévoue à lui obéir. Ainsi, le moyen régénérateur, d'accord avec notre nature, lui fournit à la fois ce qui garantit la sûreté du travail et ce qui en garantit l'activité. S'il n'eût présenté qu'un des éléments, l'œuvre fut demeurée incomplète. La raison aurait été éclairée; mais le cœur demeurant immobile, l'activité aurait été enchaînée et le travail de la régénération paralysé. Le cœur aurait pu être ébranlé; mais la vérité ne dirigeant point l'impulsion, l'activité se serait égarée, et elle aurait manqué le but. L'élément divin pourvoit à tout; il y a lumière et sentiment dans l'amour.

Un trait qui nous frappe encore lorsque nous étudions l'œuvre régénératrice, c'est qu'elle s'associe à tout ce qui forme notre dignité morale. Dieu venant arracher l'homme à sa corruption pour l'élever à lui, le saisit par tout ce qu'il y a en lui de susceptible d'affections élevées et tendres; il s'adresse aux sentiments dont l'homme s'honore, et qui semblent lui révéler quelque chose de la grandeur réelle de son être. C'est par l'amour que Dieu

sollicite notre cœur, et qu'il le régénère. Or, l'amour tient à tout ce qui est encore demeuré de sensible et de noble au fond de notre nature déchue; à tous ces instincts de beauté, de vertu, de dévouement, d'enthousiasme, débris épars, qui nous font souvenir d'un état auquel nous étions destinés et qui n'est plus.

Tous les sentiments qui relèvent l'homme au-dessus des êtres qui peuplent la création visible, la reconnaissance, la confiance, l'espérance, l'admiration, toutes les émotions enfin qui ont leur racine dans la sensibilité, se rattachent à l'amour. Tel est l'attribut de notre être dont Dieu s'empare. C'est par ce qu'il y a de grand en nous, qu'il veut nous rétablir dans notre vraie dignité. Il réclame toute notre puissance d'affection, pour la remplir de sa divinité même. Il lui fournit ainsi un aliment qui fait grandir la vie morale, et lui fait atteindre le rang le plus élevé auquel l'être fini puisse parvenir. L'homme est bien grand alors, puisqu'il se divinise. Il est bien grand déjà, puisque Dieu même l'autorise à aspirer à cet état, et lui en offre l'infaillible moyen. Il est donc bien glorieux pour l'homme, cet appel fait à tout ce qu'il y a

d'élevé dans son être, tellement qu'il ne peut pas exister en lui un sentiment qui honore sa nature, sans qu'il plaide la cause de l'œuvre sainte, et soit d'intelligence avec l'élément destiné à l'accomplir. Dieu n'a point voulu conduire le fidèle par la crainte; il aurait alors été esclave, et *nous ne sommes plus dans l'esclavage pour être encore dans la crainte,* selon la parole de St. Paul. Il n'a pas voulu le conduire par l'espérance; l'homme aurait été alors semblable au serviteur qui attend son salaire, et *nous ne sommes plus appelés des serviteurs, mais des amis,* selon la parole de Jésus-Christ. Dieu veut nous traiter comme des enfants, et il nous conduit par l'affection. *Nous avons reçu l'esprit d'adoption qui nous permet d'appeler Dieu notre Père. A tous ceux qui ont reçu Jésus-Christ, il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu.* Ainsi, Dieu révèle déjà à l'âme sa grandeur réelle et ses hautes destinées, par le sentiment même qu'il provoque et qu'il réclame. Il traite l'homme en créature qu'il veut rendre digne de lui, et dans cette vue il lui dit: *Dieu est amour!*

Cependant, quelque grand que l'homme

nous apparaisse sous l'influence sainte, cette dignité de son être n'éveille nullement chez lui le mouvement de l'orgueil. Ce sentiment, qui rapetisse même les plus grandes choses en plaçant à côté d'elles la petitesse et la vanité de celui qui s'en enorgueillit, n'atteint pas l'œuvre chrétienne et ne vient pas en déparer la beauté. Placé en présence de Dieu, et aspirant à devenir semblable à lui, l'homme s'humilie. Il n'est rien dans l'amour qui l'élève à Dieu, qui ne le rappelle en même temps à sa faiblesse et à son indignité. L'objet même qui provoque le don de son cœur, est le monument le plus éclatant de sa misère et de son ignominie; il ne peut le contempler sans se souvenir de son péché. Aussi, loin de se glorifier en lui-même, il reconnaît que si des traits de grandeur honorent sa nature, c'est qu'il les a reçus. Lorsqu'il voudrait s'enorgueillir, ne trouvant à saisir en lui que des caractères d'infirmité et de bassesse, il voit dans tout ce qui le relève un don, et un don accordé par la compassion; mais cette compassion est une compassion divine, et c'est en elle qu'il trouve le titre légitime et glorieux dont il s'honore. Il se glorifie dans le

Dieu auquel il rapporte tout ce qui le purifie et le régénère. Il se glorifie en Celui qui l'a *aimé du plus grand amour* et dont l'amour désintéressé lui donne le salut, et crée en lui son image. Il n'a qu'un titre de gloire: *Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.* Mais quel titre, et quelle gloire! il n'en veut point d'autre; il est assez grand par celui-là. Il dit avec St. Paul : *A Dieu ne plaise que je mette ma gloire en quelque autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ!*

Enfin, une dernière observation que nous ne devons pas négliger ici, c'est que l'élément régénérateur, en amenant l'âme à la sainteté, vient en même temps au secours de son état de misère. En s'établissant dans le cœur, il satisfait également à ce qu'exigent les deux grands besoins qui siégent au fond de l'âme humaine, besoins inconciliables en apparence, et d'où dérivent tous les autres; le besoin d'activité et le besoin de repos. Quant au besoin d'activité, nous avons vu comment l'amour divin lui fournit un aliment qui ne saurait jamais s'épuiser. Mais ce qu'il y a d'admirable ici, c'est la manière dont il concilie l'exercice

de l'activité avec le besoin contraire. L'occupation du cœur par l'amour de Dieu, réfléchit dans le cœur la paix de Dieu. Placée devant l'objet qui révèle l'amour infini de Dieu pour l'homme, l'âme y puise un sentiment qui l'active, et en même temps une confiance qui la calme, en sorte que l'occupation d'un intérêt et le repos s'y confondent, et naissent de la contemplation même à laquelle elle s'arrête. Si l'œuvre de la régénération nous était proposée comme une condition pour un bienfait à obtenir, l'agitation, compagne habituelle de l'incertitude, en serait inséparable. Mais, c'est en nous faisant envisager un bienfait obtenu, une compassion accordée, un amour dont l'œuvre est accomplie, que Dieu vient établir et alimenter dans l'âme l'élément régénérateur. Dès que la lumière de l'Évangile luit en elle, l'âme découvre que Dieu l'a aimée puisqu'il est venu la sauver, et cet amour obtenu lui est un garant que Dieu l'aime encore, qu'il l'aimera toujours, et si l'on ose le dire, qu'il ne peut plus ne pas l'aimer. Elle est donc attirée par le premier sentiment que la vérité divine lui imprime, à *se reposer en Dieu,* tout en occupant son

cœur de Dieu. Plus cet intérêt devient puissant, plus sa paix augmente; plus l'amour s'accroît dans le fidèle, plus sa tranquillité s'affermit; plus il s'occupe de Dieu, plus il se sent paisible devant Dieu. Ce cœur de l'homme, toujours inquiet, *qui va dans des lieux arides,* c'est-à-dire vides d'aliment qui puisse le nourrir, *cherchant le repos et qui n'en trouve point,* « qui va partout, comme le dit St. Bernard, errant çà et là, cherchant un lieu où il puisse reposer, et ne trouvant rien qui lui suffise, jusqu'à ce qu'il vienne se rendre à Dieu. » « Ce cœur que Dieu a fait pour Lui-même, selon les expressions d'Augustin, et qui vit dans une agitation perpétuelle, jusqu'au moment où il vient se reposer en Celui pour qui il a été fait, » a trouvé le calme auquel il aspire sans cesse, dans un sentiment qui développe la puissance la plus active dont il soit doué. Il en a retrouvé l'usage primitif et légitime; il s'est donné à Dieu, et il participe à la paix et au bonheur de Dieu.

L'amour régénérateur résout ainsi le grand problème dont l'homme poursuit vainement la solution dans toute sa vie, se livrant sans

cesse à l'agitation dans l'espoir d'atteindre le repos, et lorsqu'il a atteint le repos, ne pouvant s'y fixer et rentrant dans l'agitation; passant constamment d'une situation dans l'autre situation, et ne réussissant jamais à se satisfaire dans l'une ni dans l'autre, bien loin de parvenir à les concilier. L'amour régénérateur a créé l'état appelé *l'intérêt dans le calme*, cet état, objet des vœux des enfants du monde, et dans lequel leur imagination place le bonheur. Aussi, l'Écriture en nous parlant de l'être qui entre dans la voie régénératrice, le représente dans une situation d'âme où règnent ensemble *la paix et la joie*, ces fruits inséparables de l'amour. Elle nous parle de cet état, comme renfermant les prémices de la félicité du ciel; comme étant le commencement de la vie éternelle dans l'âme. *Le royaume de Dieu*, nous dit-elle, *est paix et joie par le Saint-Esprit*; et c'est le Saint-Esprit *qui répand l'amour de Dieu dans nos cœurs*. *Celui qui croit au Fils de Dieu*, nous dit Jésus-Christ, *il a la vie éternelle, il a en lui le témoignage de Dieu.* Cette joie et cette paix nous sont indiquées par l'Évangile, comme des signes auxquels on peut reconnaître que

l'œuvre régénératrice a commencé dans une âme, ils peuvent servir à en désigner l'étendue et les progrès; car l'amour est absent d'un cœur où ces signes ne témoignent pas de sa présence, et lorsqu'il règne dans une âme, l'inquiétude ou la tristesse ne sauraient jamais s'y fixer.

Ils se forment donc une image bien fausse de l'œuvre régénératrice, ceux qui la représentent comme une vie de contrainte, comme un sacrifice douloureux; ceux qui ne découvrent dans la régénération de l'âme, dans le changement à opérer en nous, qu'une tâche faite pour alarmer notre faiblesse et décolorer l'existence. Cette œuvre qui paraît si couteuse à la corruption; ce *vieil homme à détruire*, cette *nouvelle créature à former*; cette transformation de notre être dont frémit notre mollesse, que les passions repoussent, à laquelle tout notre cœur résiste, n'est au fond que la création d'un intérêt puissant, actif, qui tend à occuper toute l'âme, et qui ne l'occupe jamais même dans le degré le plus faible, sans y apporter en même temps quelque élément du souverain bonheur. L'appel à cet intérêt régénérateur, n'est que l'appel à

aimer l'Être souverainement digne d'amour, et à céder aux émotions sublimes et saintes que réclame de nous l'amour immense qu'il a manifesté le premier pour nos âmes. Tout est à la fois grand, consolant et pur dans l'œuvre divine. Elle associe dans l'âme la sainteté et la félicité. Il y a dans l'œuvre régénératrice autant de bonheur que de vertu. Pascal observe que la religion chrétienne est la seule religion « qui ait fait à l'homme un devoir d'aimer Dieu. » Il y a autant de miséricorde que d'intelligence du cœur dans ce précepte. Le double caractère que nous démêlons dans le commandement de l'amour, est un des traits qui révèlent la divinité de la religion de Jésus-Christ. C'est par l'amour divin que le Christianisme opère dans l'âme humaine tous ses prodiges, et il les opère en nous proposant, dans ce saint amour, le sentiment le plus pur et le plus heureux du cœur.

CHAPITRE SIXIÈME.

(Suite du précédent.)

OBSTACLES A L'ÉLÉMENT RÉGÉNÉRATEUR, ET DE L'ACTION DU CHRISTIANISME POUR LES DÉTRUIRE.

Si la volonté humaine n'avait pas été détournée de sa tendance légitime, il suffirait de proposer l'élément régénérateur pour qu'elle consentît à l'accepter. L'âme en ferait son aliment le plus cher, et la conversion de l'homme serait facilement opérée. Mais il est loin d'en aller ainsi. Telle est l'étendue de notre misère spirituelle, que l'amour de Dieu, tel que l'Évangile l'inspire, est le sentiment le plus incompatible avec nos penchants habituels, en sorte que dès qu'il se présente, toutes nos inclinations naturelles s'élèvent comme pour former une opposition obstinée à son entrée dans l'âme. N'en soyons pas surpris;

l'amour divin est un ennemi qui vient les arracher à leur domaine, les exiler et les détruire. Il n'est pas surprenant alors, qu'à son tour, *l'affection de la chair soit inimitié contre Dieu,* et que tous les sentiments qui s'y rattachent, deviennent autant d'obstacles à l'influence divine dans le cœur.

On nous contestera sans doute cette répugnance naturelle de l'âme à aimer Dieu. Nous n'ignorons pas en effet, qu'il est un sentiment honoré du nom d'amour de la Divinité, qui, bien loin de combattre nos inclinations, s'y associe. C'est une émotion vague et douce, susceptible même de s'élever jusqu'à l'enthousiasme, qui passionne le cœur. Les imaginations ardentes ou les âmes tendres et mélancoliques, la puisent dans la contemplation des œuvres de la nature, dans l'admiration du beau moral, dans un sentiment rêveur qui nous élève à cet infini que révèle l'immensité dévoilée à la voûte du ciel, et au fond de notre être le besoin insatiable de bonheur et d'espérance. Le philosophe lui-même peut ne point y demeurer inaccessible; il la retrouve au fond de sa réflexion; il l'éprouve en méditant sur la sagesse, l'ensemble, la beauté

des lois qui régissent les êtres créés, ou sur ce que l'analyse de l'âme humaine et la contemplation de la loi morale, offrent à son admiration. Mais ce sentiment est une poésie de l'âme, une abstraction de la pensée qui remonte du visible à l'invisible; il flatte l'imagination et aboutit à n'être qu'une jouissance. C'est une distraction du cœur, qui éprouve le besoin de laisser quelques instants ses intérêts habituels; c'est une ressource contre le vide de la vie ou l'amertume de ses mécomptes; c'est comme un hors-d'œuvre, une sorte d'anomalie dans l'existence; on ne lui accorde pas une place plus étendue qu'au délassement le plus fugitif. Aussi, si ceux auxquels il arrive d'éprouver ce sentiment, l'étudient, ils trouveront que son influence est nulle dans la vie; que leur cœur n'en est pas moins tout entier à des intérêts qui ne sont point Dieu, à des inclinations où Dieu n'entre pour rien, qui sont même en opposition avec ce qu'il ordonne. Ce sentiment qui paraît à l'âme exaltée avoir tant d'énergie et de puissance, ne se réfléchit point dans la pratique; il n'agit point sur la volonté; il subsiste en nous à côté de tous les penchants déréglés, et l'on

a vu souvent les âmes les plus corrompues s'en trouver susceptibles ; le seul usage qu'en fait notre cœur, c'est de le classer parmi les émotions qu'il aime, c'est-à-dire de le ranger dans ses moyens de plaisir.

Lorsque nous parlons de la répugnance naturelle de l'homme pour l'amour de Dieu, nous parlons de l'amour qui régénère. C'est cet amour puisé dans l'Évangile, qui, loin de se présenter d'entrée à l'âme comme une jouissance ajoutée à toutes celles qu'elle poursuit, exige, dès qu'il s'annonce, les sacrifices les plus douloureux pour une créature aveuglée et corrompue, le sacrifice de ses inclinations, et le sacrifice de son orgueil. L'aspect de la croix, qui l'inspire, révèle avant tout à l'homme son indignité et le déréglement de son cœur. Cette affection purifiante doit être donc pour lui, dès l'abord, une occupation qui l'effraie et qu'il repousse ; il ne doit pas être facile de le réconcilier avec elle. Envisagé sous ce point de vue, on découvre combien l'amour régénérateur diffère du sentiment que l'on appelle souvent l'amour de Dieu. L'un flatte, l'autre humilie ; l'un propose une jouissance, l'autre réclame des sa-

crifices; placés dans cette opposition, ils sollicitent de l'âme des sentiments opposés. On ne devra donc pas s'étonner que celui dont nous avons à parler n'y provoque que de la répugnance, et soulève contre lui tous les penchants.

Nous l'avons vu précédemment; le cœur ne demeure jamais inactif; il lui faut un objet qui l'occupe et l'attache; il a besoin d'employer sa force sous peine de souffrir, et tout le domaine des choses visibles s'offre à lui pour y déployer son activité. Il a suivi la pente que lui désignaient ses inclinations; il s'est créé des intérêts divers qu'il a poursuivis avec plus ou moins de vivacité, dans lesquels il s'est étudié à absorber sa puissance d'aimer, et qui tous l'ont ramené au monde et à lui-même. Cette classe d'intérêts, s'est toujours trouvée en harmonie avec ses inclinations. Ces intérêts sont devenus l'habitude de son âme; ils l'occupent tout entière. Un intérêt nouveau se présente; loin de s'associer aux précédents, il les réprouve et leur déclare la guerre; il s'annonce comme n'admettant aucune rivalité dans le cœur, comme ne pouvant y subsister avec aucun autre intérêt qui

le domine ou le balance; il ordonne qu'on les lui soumette ou qu'on les exile. Il les marque tous du sceau flétrissant de la corruption, et se manifeste comme la seule occupation de l'âme pure et légitime; il proscrit tout ce qui n'est pas lui ou ne se rapporte pas à lui, et réclame comme une possession à laquelle il a droit, *tout le cœur, toute l'âme, toute la pensée.* A l'apparition de cet intérêt nouveau, le cœur consentira-t-il sur-le-champ à se déprendre de tout ce qui le captive? rompra-t-il au premier appel des habitudes auxquelles il tient, des chaînes qu'il aime? abandonnera-t-il tout le passé, pour une offre dont il n'a point encore éprouvé la réalité? répudiera-t-il sans efforts tous les intérêts qui l'occupent, comme une illusion qui l'a long-temps séduit, qui l'aveugle pour le conduire à sa ruine, et les passions qui l'ont toujours entretenue, qui s'arment toutes pour la défendre, abdiqueront-elles facilement leur règne pour venir se ranger docilement sous l'esclavage dans lequel l'intérêt nouveau prétend les enchaîner? L'*homme armé* dont parle l'Évangile, établi dans la forteresse où il est accoutumé à commander souverainement, se rendra-t-il à la

première sommation? Loin de céder a l'appel qui lui est adressé, l'homme ne le comprend pas même. L'intérêt nouveau qu'on lui propose est tellement étranger à tous ceux qui l'ont occupé jusqu'alors, et si contraire à ses inclinations, qu'il a peine à en saisir la nature ou à en concevoir la réalité. L'habitude de céder à ses penchants a enchaîné son intelligence dans le cercle des intérêts qu'ils poursuivent, et les choses spirituelles lui échappent. *L'homme naturel ne comprend pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu; elles lui paraissent une folie. La lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. La lumière est venue dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point reçue.* Le péché *a rempli l'entendement* de l'homme *de ténèbres, l'Évangile lui demeure voilé,* parce que *le Dieu de ce monde a aveuglé son intelligence.* Après de semblables déclarations, nous ne croyons pas devoir insister pour faire sentir quelle doit être ici la résistance du cœur.

Voilà donc un grand obstacle qui vient se placer entre l'âme et l'œuvre régénératrice;

c'est l'homme lui-même, avec toutes ses répugnances et tout son aveuglement. L'élément qui régénère existe; il est offert; il s'agit de le faire adopter. Il faut que l'homme en vienne à le désirer, à en éprouver le besoin, à comprendre la possibilité de l'atteindre; et il en est à le fuir, à le redouter. Il y a une grande résistance à vaincre, et tant qu'elle n'est pas vaincue, le moyen régénérateur existe, mais c'est pour l'homme comme s'il n'était pas. *La croix de Christ lui est inutile* et il *demeure dans ses péchés.* Comment faire consentir l'homme à substituer l'élément régénérateur, à tous les intérêts qui l'occupent et qui s'élèvent comme autant de forces pour le combattre? Voilà le premier problème à résoudre, et c'est au Christianisme que nous allons en demander la solution.*

Lorsqu'on étudie la volonté humaine, telle

* Nous étudions dans ce chapitre et dans le suivant, de quelle manière le Christianisme achemine l'homme au désir, à la recherche, à la possession de l'élément régénérateur dont nous avons exposé précédemment le principe et l'action. Cette marche nous obligera quelquefois de nous rapprocher d'idées que nous avons ex-

qu'elle se manifeste dans son exercice habituel, on découvre qu'elle agit toujours dans le sens du bonheur de l'individu, ou plutôt dans le sens que l'homme juge y conduire. L'instinct du bien-être inséparable de notre nature, devient ainsi le mobile ordinaire des déterminations de la volonté. Tout ce qui semble promettre à l'âme une jouissance, a prise sur cette faculté, et lors même qu'elle paraît obéir à une autre impulsion, en examinant attentivement ce qui la décide ou l'entraîne, on trouve encore au fond de son choix l'attente d'une situation qui promet un élément nouveau de bonheur. Le sacrifice du penchant au devoir, n'est pas lui-même étranger à ce motif; car il est une joie noble et puissante dans tout sacrifice fait à la vertu. Il peut arriver que l'homme paraisse immoler à la fois le bonheur et le devoir; alors encore il se réserve un état d'âme qu'il préfère à ceux qu'il dédaigne, celui de se sentir maître de lui-même et de jouir pleinement de la possession de sa liberté.

posées déjà dans cet écrit, mais qui se représentent nécessairement sous des points de vue divers dans la suite de ces recherches.

Le Christianisme se saisit dès l'abord de cette disposition intéressée qui domine l'être moral; il prend l'homme tel qu'il est, et s'empare de son premier mobile. Voulant l'amener à échanger les affections qui l'occupent contre le saint amour, il débute par intéresser son être à cet échange; il le soumet puissamment aux deux forces opposées de la crainte et de l'espérance, pour lui faire désirer cette régénération de son cœur, dont il lui révèlera plus tard le moyen.

Dans ce but, il déplace la perspective du bonheur; l'homme la voyait au terme où ses inclinations naturelles viennent aboutir; le Christianisme la lui dévoile au terme opposé, où ses penchants seront vaincus et toutes ses inclinations changées. L'homme l'arrêtait dans les limites de ce monde et dans le domaine des choses passagères; le Christianisme la place en dehors de ce monde et dans le domaine des choses qui ne doivent point passer. L'homme faisait consister son bonheur à rapporter tout à lui-même; le Christianisme le lui fait considérer comme consistant à se rapporter lui-même à Dieu. Ainsi dans la lumière de l'Évangile le point de vue de l'inté-

rêt humain est entièrement changé. L'homme toujours actif à la recherche du bonheur, découvre qu'il l'a toujours cherché où il n'était pas.

Le Christianisme ne se contente pas de déplacer la perspective; il enseigne encore à l'homme que les intérêts mêmes qu'il poursuit trompent son désir, et ne font que l'enfoncer toujours plus dans un état de misère. Il lui déclare que toutes ses agitations ne peuvent *enfanter que le tourment;* que viciés dans leur principe même, les penchants dont il fait ses guides, ne le conduisent et ne peuvent le conduire qu'à l'inquiétude de l'âme, à la tristesse du mécompte, à une véritable infortune. Il l'éclaire sur ce que l'expérience de son cœur n'a cessé de lui redire, sans qu'il ait jamais voulu l'entendre; il lui apprend, que ces amertumes secrètes, ces retours douloureux des passions, ce vide et ces regrets qu'elles laissent, ce malheur que les intérêts terrestres attachent à notre destinée, ne sont point un accident, mais une condition de notre être; que nous sommes dans l'épreuve, parce que nous sommes dans le péché; qu'il n'y a *plus de paix pour l'homme* séparé de

Dieu; que ces chagrins du cœur auxquels notre aveuglement nous empêche de croire, dans lesquels nous nous obstinons à ne vouloir reconnaître qu'une douleur de circonstance, dont les déceptions perpétuelles de l'espérance nous dérobent la réalité, sont l'effet d'une sentence prononcée sur toute la race humaine, sous laquelle l'homme se trouve invinciblement enchaîné; en sorte que tous ses mouvements pour s'en dégager, ne sont que les agitations d'un misérable qui se débat dans ses chaînes. Nos joies fausses, ne sont que la faculté de nous étourdir passagèrement sur notre esclavage et d'oublier nos fers. Mais, en même temps que l'Évangile consacre pour l'homme une vérité si triste, il lui enseigne la ressource de cette misère; et cette ressource, c'est l'intérêt nouveau qu'il propose à son cœur. Là il lui montre le repos que poursuit son âme, et la joie qui doit la remplir. Il lui annonce comme les fruits inséparables de l'amour divin, le calme des passions soumises, la paix d'une conscience tranquillisée, la confiance dans un secours puissant, consolation inamissible et souveraine dans toutes les peines; les charmes d'un commerce in-

time avec l'Être parfait et les délices pures d'une espérance assurée. C'est dans cet amour qui vient épurer et changer son être, que ses affections se dégagent de tout ce qu'elles ont d'égoïste, de passager, c'est-à-dire de tout ce qu'elles renferment d'éléments de malheur. Au contraire, ce qu'elles contiennent de légitime survit, se sanctifie, s'élève, s'empreint du caractère divin, participe à l'immortalité, et devient une douce sympathie, qui concourt encore à unir l'âme à Dieu.

Mais il est une action plus énergique et plus pénétrante du Christianisme sur l'homme : il lui a montré l'erreur et la misère de sa poursuite habituelle ; il lui en révèle le danger. Il transporte l'homme au terme final, au jour où toutes les destinées humaines seront arrêtées. Il le place devant cette perspective solennelle, et lui découvre une félicité parfaite, inénarrable, éternelle, la félicité de Dieu même, à laquelle il oppose le contrepoids formidable d'une immense, d'une éternelle misère. *Ceux-ci iront aux peines éternelles ; mais les justes iront à la vie éternelle.* Deux routes aboutissent à ces deux termes de l'extrême malheur ou de l'extrême bonheur ; la

première est celle où l'homme obéit aux penchants qui l'émeuvent, où tout occupé d'intérêts passagers, il poursuit le faux bonheur que le monde lui promet. La seconde est celle où l'homme ayant adopté l'amour divin pour guide, entre dans la carrière d'une régénération véritable. Le sort d'une destinée éternelle, tient donc au choix qu'il doit faire entre les intérêts opposés qui se disputent son cœur. C'est l'éternité même avec toutes ses infortunes et toutes ses félicités, que l'Évangile amène pour plaider auprès de l'homme la cause du saint amour.

Dès lors l'homme est averti que sa tendance habituelle le dirige mal, qu'il ne peut que s'égarer en obéissant à l'impulsion qu'elle lui imprime; que tous ses efforts pour saisir le bonheur ne font que l'en éloigner toujours davantage; qu'à mesure qu'il s'attache aux choses périssables, et les rapporte à lui-même, il s'enracine toujours plus dans le désordre de son être, il ne suit qu'une voie mauvaise et douloureuse, il trompe ainsi sa destination, compromet toujours plus son sort, et ne peut arriver qu'à une éternelle infortune. Il sait, d'un autre côté, que son bonheur dans le temps et dans

l'éternité, c'est de suivre une marche inverse; d'abandonner le monde pour Dieu; de renoncer à lui-même pour se consacrer à Dieu; de vivre rapproché de Lui, de vivre pour Lui; qu'il doit régler ses affections sur Dieu, l'aimer avant tout; que c'est dans ce seul amour enfin qu'il doit trouver le changement dont la félicité sera le prix. Ainsi l'élément intéressé qui siége dans l'être humain, puissamment et continuellement sollicité, détourne l'homme de ce qu'il poursuivait pour l'amener à ce que le Christianisme lui prescrit de poursuivre. Il s'y trouve engagé par toutes les sanctions les plus fortes qui puissent agir sur la volonté. Il ne refusera plus de déprendre son cœur de tout ce qu'il a découvert n'être que des déceptions, des douleurs, les éléments d'une effroyable misère. Il n'envisagera plus les intérêts dont il était épris que comme des ennemis redoutables et perfides, qu'il ne saurait trop tôt repousser ou fuir. Il ne refusera plus de se tourner vers l'intérêt qui lui aura été dévoilé comme sa félicité véritable. Il désirera de *puiser à ces sources vives qui désaltèrent à jamais, qui jaillissent dans la vie éternelle*. Ce désir pourra être combattu chez

lui par des forces qui s'opposeront à ce qu'il le réalise; ses inclinations précédentes pourront lui faire la guerre; il se reprendra à ses anciennes attaches, et le *vieil homme* en lui ne périra pas tout d'un coup. Mais sa volonté ne se révoltera plus contre la direction nouvelle que l'Évangile imprime à l'activité humaine. Le désir de son âme sera d'aller où il voit le bonheur; il cherchera à se dégager des liens qui l'arrêtent et tendra vers le but nouveau. Il aimait le monde et ce qui est du monde enfin; il désirera d'aimer Dieu.

Telle est la première puissance employée par le Christianisme pour dissoudre le lien qui attache l'homme à ses inclinations corrompues, et détruire ainsi l'obstacle qui le sépare de l'élément régénérateur. L'emploi de cet ordre de motifs a donné lieu à une méprise que nous devons signaler ici. On a souvent cru trouver dans les mobiles puissants de la crainte et de l'espérance, l'élément régénérateur lui-même. Ces forces combinées n'en sont que l'acheminement. Cette distinction est importante, et faute de l'avoir faite, beaucoup de personnes s'arrêtent à l'entrée de la voie, et n'arrivent point à concevoir sous son

vrai point de vue l'œuvre évangélique. Outre que la perspective des félicités ou des châtiments à venir, tout en ébranlant l'âme en la disposant à fuir la colère et à chercher la miséricorde, se présente dans un éloignement qui laisse trop de prise au vague et à l'indolence, pour exercer une influence active et toujours présente, les impressions qu'elle éveille, ne s'emparent que de la partie intéressée de l'être humain, c'est-à-dire de celle qui est le moins en possession d'y amener un véritable changement. Les craintes et les espérances peuvent parvenir à troubler l'âme, à l'agiter de mouvements opposés, mais elles ne la pénètrent point dans son essence, elles ne l'arrachent point à elle-même. Sous l'empire de l'espérance ou de la crainte, le *moi* ne se détruit point. Tant que l'élément intéressé agit, le fond demeure toujours le même; l'égoïsme y réside encore, et l'égoïsme est comme l'élément fondamental de cette créature déchue qu'il s'agit de renouveler pour la rendre à sa primitive destination. C'est un égoïsme d'un ordre plus relevé sans doute; mais c'est toujours de l'égoïsme. Aussi la Parole sainte ne regarde point comme entré dans la voie de la

régénération, celui qui est encore sous l'esclavage de la crainte, ou qui, semblable au mercenaire, n'agit que sous l'empire de l'espérance. Elle nous dit que *l'amour bannit la crainte;* que ceux qui ont *reçu l'Esprit d'adoption* servent Dieu comme un père qu'ils aiment, et non comme un maître qu'ils redoutent. L'être régénéré, selon l'Évangile, est celui qui, dirigé vers l'amour divin par la crainte et l'espoir, a dépassé ces mobiles, et a trouvé dans *l'amour de Dieu, répandu dans son cœur par l'Esprit saint,* le changement réel de son être.

Comprenons donc bien le vrai but du Christianisme, en allant éveiller dans notre âme en sa faveur, l'intérêt personnel ou le désir de félicité. Il ne s'en sert point pour attacher l'homme à lui-même, et pour établir sur un calcul, dont l'égoïsme serait la base, le plan de vie auquel il doit s'arrêter. Il s'en sert pour provoquer en lui le désir d'une régénération morale, dont l'élément même est un sentiment qui doit l'arracher à l'égoïsme et le désintéresser de lui-même. En effet, le principe de l'intérêt personnel est la source ordinaire de tous les vices; il établit dans le

cœur une préférence de soi-même à tout, et ouvre ainsi une carrière libre à tous les penchants déréglés de la satisfaction desquels l'homme attend une jouissance. On a cru le purifier en le transformant dans ce qu'on appelle le principe de l'intérêt personnel *bien entendu*; et l'on n'a fait en cela que sauver plus ou moins heureusement quelques conséquences désolantes du principe admis dans toute sa latitude; que masquer à des yeux superficiels, le vice dont le principe lui-même est atteint. Mais sous son empire, l'être moral demeure toujours invinciblement subordonné à l'amour de soi, et la destinée de l'homme calculée sur l'attachement à soi-même. Si le Christianisme bornait la réhabilitation morale à ce que peut produire l'influence du principe intéressé, il ne ferait dans le fond que consacrer l'égoïsme; et quelque relevé qu'on pût le supposer par son objet, il riverait inévitablement au fond de notre nature l'élément qui la corrompt, et enchaînerait l'homme dans sa dégradation, bien loin de l'en dégager. Aussi rien n'est plus éloigné de son esprit et de son influence; il ne se saisit du principe de l'intérêt, que comme d'un

moyen pour amener l'âme à une fin tout opposée. Ne pouvant se faire entendre de l'homme en lui parlant son divin langage, il s'abaisse et descend jusqu'à lui pour lui faire entendre une voix à laquelle il peut être accessible. Il le prend dans son état d'égoïsme, pour l'élever par degré à la hauteur de ses doctrines; il s'adresse à lui au nom de son bonheur, pour l'amener au sacrifice de lui-même. Tandis que par sa pente naturelle l'homme se ferait le centre de tout, ou en d'autres termes, ferait son Dieu de lui-même, le Christianisme lui promet la félicité, pour le conduire à rapporter son être à un autre que lui-même, c'est-à-dire à Dieu. L'instinct du bonheur, en harmonie avec une volonté déréglée, ne peut qu'égarer l'homme; le mobile de l'intérêt ne peut être ainsi qu'un faux mobile, ou qu'un mobile démoralisant, tant que, prenant son point d'appui dans l'homme lui-même, il ne découvre que ce monde et cette vie de quelques jours, à soumettre à ses calculs. Arrivant à asseoir ses calculs sur Dieu lui-même et sur les perspectives de l'éternité, bien que reposant toujours dans l'égoïsme, il se dégage déjà d'un des éléments

qui en font le vice. Il conduit déjà au sacrifice des biens passagers et corrupteurs; il fait concevoir à l'homme une destination plus grande, et relève sa nature en le dirigeant vers un travail destiné à *ce qui ne doit point périr*. Il l'échauffe de nobles et de saints désirs, ou l'émeut de craintes qui n'ont pas la bassesse et la pusillanimité attachées aux craintes d'ici-bas; car l'homme peut craindre, sans rougir, un malheur éternel, et il n'y a point de lâcheté à trembler devant Dieu. L'appel à la partie intéressée de notre cœur, devient de cette manière un premier pas vers la grande vocation que nous adresse le Christianisme; c'est une préparation à entrer dans la voie où toute l'œuvre sera de former en nous l'image de Celui qui nous invite à l'aimer. Ainsi le Christianisme nous révèle l'usage légitime de l'instinct de bonheur qui siége au fond de l'âme. Il le rétablit dans l'ordre dont il n'aurait jamais dû s'écarter, en le dirigeant vers Dieu. Il le fait concourir à l'œuvre qui doit avoir pour résultat d'engager l'homme à s'immoler lui-même; il épure en quelque sorte l'Épicurisme en le contraignant de servir la cause du sacrifice; et par un ren-

versement étrange, et qui n'appartient qu'à la mystérieuse influence de l'Évangile, le mobile de l'intérêt, qui fonde ici-bas l'égoïsme et ses habitudes avilissantes, tombant entre les mains du Christianisme, se trouve devenir un guide au dévouement et à l'esprit d'abnégation.

Après que le Christianisme a intéressé l'homme à la possession de cet état nouveau dont une félicité réelle est le partage, il lui révèle qu'il y est entièrement étranger, afin d'éveiller ainsi dans son âme le besoin de l'élément qui doit l'y amener. C'est sa seconde action sur le cœur, pour le déterminer en faveur du saint amour.

L'homme est dans un état d'aveuglement sur lui-même, qui ne lui permet pas de mesurer toute l'étendue qui le sépare de la situation où une vraie régénération peut seule le replacer. L'orgueil, inséparable de sa nature, ne consent pas à ce qu'il se résigne à un degré si bas dans l'échelle morale; il l'empêche de convenir avec lui-même de sa dégradation; il ne souffre pas qu'il l'avoue même devant Dieu. L'homme s'estime bon et se proclame bon, en vivant au sein de l'iniquité.

Rien ne le révolte comme ce qui attaque ce sentiment présomptueux qu'il a de lui-même. Ceux-mêmes que le monde regarde comme de grands coupables, ne s'offensent pas moins d'un doute sur la bonté qu'ils estiment former le fond de leur être. On s'envisage d'ordinaire par le côté qui flatte, et on laisse dans l'ombre les côtés qui humilient; on descend quelquefois dans son cœur, mais c'est pour écouter ses penchants, s'y complaire et les justifier. Si ce cœur révèle des faiblesses qu'on ne peut se dissimuler, et qui amènent dans la conduite des écarts dont on est forcé de rougir à ses propres yeux, alors le coupable, tout en convenant de ses torts, cherche des excuses à ce désordre de son être; il le pallie tout au moins; il l'enveloppe de sa propre indulgence; il le renvoie dans la catégorie commode des exceptions; il le noie dans l'ensemble satisfaisant de sa conduite, et se rassure sur l'exemple universel. Tout concourt à l'entretenir dans ce contentement, ou cette justification illusoire de lui-même. Ses semblables l'encouragent de leur approbation et de leurs maximes. Il est un code de moralité établi par la société, qui devient sa règle et en quelque

sorte sa religion. Là le cœur est laissé à lui-même, et tous les intérêts des passions sont respectés, jusqu'à la limite que l'intérêt social leur assigne. Mais la distance est large, depuis le désir du cœur jusqu'à cette limite, et le domaine est assez productif pour nourrir tous les penchants. La limite elle-même, d'ailleurs, n'est qu'une sauvegarde contre les intérêts de ces penchants eux-mêmes, car elle est placée par les conseils combinés de l'égoïsme et de l'orgueil. Du reste l'estime et l'approbation générales environnent celui qui la respecte. Sa conduite est honorable aux yeux des hommes, ses vertus attirent leurs louanges, et son orgueil jouit en paix de ces suffrages ou de ces triomphes, qu'il regarde comme mérités. Il s'approuvait déjà lui-même; comment douterait-il de la réalité de son mérite, lorsqu'il voit cette approbation sanctionnée par un suffrage universel? Il suit la route commode où son cœur le guide, et s'accoutume à l'idée de sa vertu. Cette vertu lui est facile, car elle le gêne peu; son intérêt et son amour-propre en font tous les frais; car, jusque dans les actes de bienveillance, ou dans les sacrifices au devoir, qui en sont les traits les

plus élevés, on retrouve encore la recherche d'une jouissance, l'ambition des applaudissements ou le désir orgueilleux de sa propre estime.

Aussi, lorsqu'on vient parler à des personnes de ce caractère, d'une règle de devoirs plus haute, plus pure, indépendante des opinions humaines et législatrice souveraine de l'homme; qu'on leur montre un Dieu décidant ce qui est bien et ce qui est mal, et jugeant les actions humaines; on les voit aussitôt transporter dans ce domaine, qui ne saurait leur appartenir, leurs règles étroites et leurs prétentions orgueilleuses. Au lieu de chercher à régler leurs opinions et leur vie sur ce que Dieu ordonne, ces hommes règlent ce que Dieu ordonne sur leur vie et leurs opinions. Ils se forment un Dieu selon leurs idées, c'est-à-dire selon leurs intérêts ou leurs habitudes; ils lui assignent pour règle morale, celle qu'ils ont établie eux-mêmes; ils placent en lui le système de peines et de récompenses reçu par la société, et supposent qu'il admettra les mêmes titres de faveur ou les mêmes motifs de réprobation. Ils investissent Dieu de cette indulgence facile, dont ils sont

remplis pour eux-mêmes, et qui marque chacune des pages du code adopté généralement dans le monde. Ils le représentent compatissant aux faiblesses de l'humanité, comme nous y compatissons nous-mêmes lorsque ce sont nos propres faiblesses. Ils estiment qu'il pardonne, comme nous nous pardonnons à nous-mêmes; qu'il admet nos excuses comme nous les admettons pour nous-mêmes, et certes alors rien ne doit être plus aisé et moins onéreux que son joug. Ils déclarent peut-être que la conscience doit être la règle souveraine du devoir; qu'elle doit l'emporter en morale sur toutes les opinions ou toutes les sanctions humaines. Mais ne nous en laissons pas imposer par l'illusion d'une terminologie. La conscience qu'on entend souvent nommer dans la société, n'est plus cette voix imposante, cette révélation de Dieu en nous, qui déclare dans l'âme sa volonté, et qui fut primitivement destinée à régler sur elle tout notre être. C'est une conscience qui, tout en ayant retenu quelque chose du caractère sacré dont elle ne saurait jamais être tout-à-fait dépouillée, se trouve obscurcie, modifiée, dégradée, par le contact perpétuel des passions humaines

qu'elle était destinée à condamner, de l'égoïsme et de l'orgueil qu'elle devait humilier et détruire. C'est une conscience qui s'est endormie au milieu des illusions dont on n'a cessé de la bercer, et qui n'a plus que de rares réveils; c'est un censeur dont l'énergie s'est énervée en se trouvant sans cesse aux prises avec une opposition obstinée, qui s'est laissé arracher des concessions, tout en protestant contre la violence qu'on lui faisait pour les obtenir, et en rougissant de sa propre infidélité; c'est un juge qui s'est laissé séduire, et qui, tout en conservant le souvenir de la loi, la modifie au gré des importunités, la fait fléchir selon les circonstances, en voile la sévérité, ou même la laisse dans l'oubli lorsqu'il en coûterait trop de la faire agir; en sorte que la conscience invoquée, dépouillée de son autorité suprême, obscurcie dans ses lumières, chancelante dans ses arrêts, n'est plus en réalité que ce que les hommes l'ont faite; elle ne se distingue plus de leur règlé morale, autorité factice, à laquelle ils se sont efforcés de l'assujettir. Si elle tentait de reprendre sa sévérité sainte et de se rétablir dans ses droits de juge divin dans l'âme,

la voix des passions et le pouvoir des habitudes s'uniraient avec le cri de l'opinion universelle, pour combattre ses prétentions et lui imposer silence. Déchue de son rang, elle est devenue esclave. La conscience à laquelle l'homme en appelle, n'est plus ainsi la voix de Dieu, mais sa propre voix qu'il honore encore de ce nom. C'est une fausse conscience, qu'il ordonne sur ses convenances, qu'il fléchit à son gré, qui ne le gêne guère qu'autant qu'il le veut bien, qui, loin de servir à le reprendre et à le condamner, sanctionne à ses yeux d'une autorité divine dont son aveuglement l'investit, la règle morale qu'il s'est tracée à lui-même, et dont il s'appuie pour s'affermir dans la persuasion paisible et confiante qu'il a de sa vertu.

Il appartient au Christianime d'arracher l'homme à son illusion, de le dévoiler lui-même à lui-même. Dans ce but, il vient révéler à la terre la vertu, non telle que l'ont faite les opinions humaines, mais telle que Dieu l'a faite; ou en d'autres termes, il déclare la loi morale dont l'obéissance est prescrite à toute créature intelligente, et montre ce que l'homme devrait être pour pouvoir

nourrir la confiance de posséder une vertu réelle qui lui méritât l'approbation de Dieu. Il oppose la règle divine à la règle des hommes, la législation du ciel au code rédigé par la société et ratifié par ses coutumes : il amène l'autorité de la Parole sainte, pour faire taire devant elle le langage présomptueux et relâché de l'indulgence humaine. Il expose dans une suite de préceptes simples et clairs, l'ensemble des devoirs que l'Être, dont nous dépendons souverainement, impose à sa créature, et dont l'accomplissement entier est une obligation inébranlable et sacrée. Il les résume sous une forme sensible dans un exemple divin, et le propose à l'homme pour modèle. L'Évangile déclare encore le devoir qui doit dominer tous ces devoirs, et le mobile unique qui doit les inspirer et présider à leur accomplissement; il nous commande de rapporter à Dieu tout notre être, *notre cœur, notre âme, nos pensées.* Il nous enseigne enfin la sanction solennelle dont Dieu a revêtu la loi qu'il a donnée à l'homme, et l'oppose dans un terrible contraste à cette indulgence facile que l'homme place dans la Divinité. La Parole sainte nous apprend que

toute violation de la loi imposée, est une rébellion qui allume la justice de Dieu; que sa sainteté ne souffre pas que *rien de souillé puisse entrer dans le royaume des cieux*; que sa sagesse souveraine, après avoir révélé ses lois aux hommes, les a scellées de cette déclaration immuable : *Maudit soit celui qui ne persévère pas dans toutes les paroles de cette loi.*

Placé en présence de cette règle solennelle, l'homme entre dans un douloureux parallèle, entre ce qu'elle exige et ce qu'il est. Il en compare les ordonnances nombreuses et inviolables, avec les devoirs habituels qu'il se félicitait d'accomplir, et découvre dans sa vie morale un immense vide. Il voit que la fidélité au code du monde, n'est encore qu'une infidélité perpétuelle au code divin; que la bienveillance n'est pas la charité; la modération ou la prudence, le renoncement à soi-même; la modestie, l'humilité; une dévotion extérieure et fugitive, une piété réelle et sincère; que les vertus humaines enfin, ne sont qu'un vain simulacre des vertus chrétiennes; que si ces apparences peuvent en imposer aux hommes, elles n'en imposent point à Dieu, et

qu'une vie qui les offre au plus haut degré, peut encore demeurer entièrement étrangère à l'obéissance véritable qu'il exige. Le parallèle ne s'arrête pas là; l'homme découvre encore, que toutes les vertus que la société encense, fussent-elles accomplies dans toute leur étendue et élevées pour ainsi dire à leur plus haute puissance, se trouvent entièrement détachées du mobile essentiel qui constitue les vertus devant Dieu. Dieu n'y entre pour rien: elles ne sont point accomplies en vue de l'obéissance qu'on lui doit et par le désir de lui plaire, pas même par la crainte de ses châtiments; elles sont toutes inspirées par des mobiles secrets ou avoués, qui tous rentrent dans l'ordre des sentiments que la règle divine repousse; loin d'approcher l'homme de Dieu, ces mobiles l'en séparent; devant sa loi, ils sont eux-mêmes encore une désobéissance. Ainsi, jusque dans ses vertus, l'homme se retrouve étranger à Dieu; son cœur se manifeste à lui vide de ce qui pourrait l'en rapprocher, dépouillé de tout ce qui l'amènerait à régler sa volonté sur la sienne; il découvre que son état moral n'est qu'une rébellion perpétuelle, et il comprend toute l'étendue de

cette parole d'Ésaïe : *Notre iniquité a fait séparation entre nous et Dieu.* Il voudrait se réfugier peut-être dans l'idée de l'indulgence divine; mais il ne le peut plus. Cette illusion lui échappe comme celle de sa vertu prétendue. Les déclarations attérantes, où se révèlent les exigeances de la sainteté et les rigueurs de la justice, s'élèvent comme une barrière inébranlable qui repousse toutes ses tentatives. Il se voit indigne et coupable, et ne trouve aucun refuge pour échapper à sa situation. Condamné par ses œuvres, condamné par son cœur, convaincu d'avoir enfreint l'obéissance sainte, sans ressource et sans appui, il est contraint de se ranger sous la *malédiction de la loi.* L'alternative que lui présentait la perspective de l'éternité, qui éveillait ses craintes et ses espérances, et sur laquelle planait encore l'incertitude, n'admet donc maintenant plus de doute. Elle est décidée pour lui; *il est renfermé sous la condamnation.* Il est de ceux dont *l'âme a péché,* et qui, dans les termes de la loi, *sont destinés à périr.* Son salaire ne peut être que *le salaire du péché; la mort.* Son péché l'a rendu *enfant de colère, réservé pour la perdition.*

Tel est l'état de réprobation, sous lequel *la loi captive l'homme*; et l'homme sincère ne peut pas le méconnaître en présence de cette loi. Placé en dehors des conditions qui peuvent attirer sur lui la faveur de Dieu, il se voit par-là même dans un état moral totalement opposé à cette œuvre régénératrice dont il a conçu le désir, bien loin de trouver en lui quelques traits qui soient en harmonie avec elle. Cependant, il faut que cette œuvre s'accomplisse, s'il veut échapper à la misère qui le menace, et recouvrer la félicité dont il est déchu. C'est seulement aux traits de son image gravés dans l'âme fidèle, que Dieu reconnaîtra les siens. Tant que le cœur demeure séparé de Dieu, il est dans un état de mort. Sans un principe qui le change, l'espoir de la délivrance est interdit. *Si quelqu'un ne naît de nouveau, il n'entrera point dans le royaume de Dieu.* Cette régénération exigée par l'Évangile, n'est plus dès lors dans l'homme un simple désir; elle devient un besoin. L'élément qui doit la produire, se manifeste comme une nécessité; c'est le vrai trésor qu'il doit poursuivre, c'est la *perle de grand prix, pour l'acquisition de laquelle il doit tout sacrifier.* Sa per-

spective assurée, s'il demeure ce qu'il est, c'est une infortune éternelle. Quel intérêt pourrait l'agiter avant celui de *changer et de se rendre propre à entrer dans le royaume de Dieu?*

Ainsi les terreurs de la loi, pressent l'homme de toute la puissance d'une menace éternelle, non pour le désespérer, mais pour l'amener au salut. Elles lui font sentir impérieusement le besoin d'arriver à l'amour de Dieu, en lui découvrant qu'il est entièrement étranger à l'œuvre dont ce saint amour est le seul moyen. Placé devant l'obligation irrémissible de la loi, devant son autorité inviolable et sa formidable sanction, convaincu par son expérience et par l'état même de son cœur, qu'il est transgresseur et réduit à une condition morale qui lui rend l'obéissance impossible, le cri de son âme doit être celui de St. Paul: *Misérable que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?* Dépouiller les intérêts corrupteurs qui occupent toute son âme et en préparent la ruine éternelle, arriver à la possession de l'intérêt nouveau qui l'occuperait tout entière et la ramènerait à l'obéissance dont elle est déchue, telle doit être sa grande sollicitude; c'est là son premier besoin.

Mais comment atteindre au principe d'où doit dériver la réhabilitation de notre être? L'éloignement où nous sommes placés du but, laisse-t-il l'espoir d'y parvenir? L'opposition que l'Évangile dévoile entre nos dispositions morales et celles qui peuvent y conduire, n'établit-elle pas une barrière insurmontable entre nous et l'œuvre régénératrice? Et si l'élément de cette œuvre est l'amour de Dieu, comment parvenir à aimer un Être menaçant, que l'homme voit au devant de lui armé de sa toute-puissance, lui présentant une loi inflexible, lui déclarant qu'il l'a violée, soutenant la sanction terrible de la malédiction qu'il y a attachée, et ne faisant entendre qu'une sentence qui réprouve le transgresseur?

Tel est l'obstacle qui se présente d'entrée à l'homme convaincu de péché et soumis à la condamnation. Obstacle qui l'arrête, qu'il ne peut franchir, et qui, tant qu'il subsiste, rend son retour à Dieu, et par-là même tout moyen de régénération, impossible. En effet, tant que l'homme demeure dans cet état de *séparation établi par nos désobéissances entre nous et Dieu,* quel autre sentiment pourrait aborder son âme, que celui du découragement et du

désespoir? Tant qu'il découvre une antipathie déclarée entre le Dieu saint et juste, et les penchants qui règnent dans son cœur et gouvernent toute sa vie morale, comment envisagerait-il le but proposé, de se former sur la ressemblance divine et d'en réaliser en lui l'image, autrement que comme un rêve séduisant, ou une ambitieuse chimère? Pourquoi, tandis qu'il voit la condamnation planer sur sa tête, travaillerait-il pour un avenir qui ne s'annonce à lui que par ses terreurs, dont la loi divine lui fait une épouvantable menace, où elle ne lui permet d'entrevoir que des châtiments, où elle lui dévoile un Dieu vengeur et une éternelle infortune? L'incertitude seule aurait suffi pour l'enchaîner; que produira donc dans son âme consternée une certitude désespérante? Consentira-t-il à condamner sa vie à un combat perpétuel contre lui-même, à une résistance obstinée à ses penchants naturels, à de continuels sacrifices pour observer les ordres de Dieu, sans l'espoir d'adoucir ou de faire révoquer la sentence? Tourmentera-t-il vainement par des renoncements douloureux une existence éphémère, qui ira bientôt se perdre dans cet avenir qui le remplit

d'alarmes, et aboutir au tribunal où siége une Divinité inflexible. Ne cherchera-t-il pas au contraire à trouver quelque soulagement à son inquiétude dans l'étourdissement de lui-même et dans l'oubli d'une perspective qui l'effraie? Ne se livrera-t-il pas avec plus d'abandon encore aux passions qui l'émeuvent, pour goûter du moins leurs joies de quelques jours, et se dissimuler, en s'enveloppant de leurs illusions, les destinées funestes vers lesquelles il se précipite? Puisque la sentence est prononcée, qu'elle est irrévocable, que servirait-il de tenter de la conjurer? Ainsi la certitude de la condamnation fixe l'homme dans ses péchés. Quel que soit le besoin qu'il éprouve d'une régénération qui le rétablisse dans la faveur divine, tant que l'obstacle s'élève entre Dieu et lui, l'œuvre est impossible, et il persévère dans la désobéisssance que ses dispositions déréglées s'accordent à lui conseiller; dans laquelle son désespoir même l'affermit.

Le Christianisme aplanit encore cet obstacle; il annonce à l'homme un Dieu réconcilié, un Dieu qu'il peut aimer; il a montré au coupable les terreurs d'une loi inflexible et

la sévérité du juge; il lui annonce maintenant un Dieu plein de compassions et de long support. La sentence de la justice est remplacée par les invitations de la clémence. Dieu ne parle plus de condamnation; il veut que les pécheurs approchent de lui, il leur offre leur grâce, il fait entendre la nouvelle de sa paix *à ceux qui sont loin et à ceux qui sont près*, en sorte que le plus grand pécheur peut s'affranchir de la sentence qui le condamne, et recouvrer ses droits à la félicité du ciel.

Comment a été renversé l'obstacle? comment la sentence émanée de l'éternelle vérité et immuable comme elle, a-t-elle été révoquée? Cette œuvre était impossible à l'homme. Mais ce que l'homme ne pouvait pas faire, un autre l'a fait pour lui. Un Rédempteur s'est présenté, et il a offert pour le pécheur *l'amende qui lui apporte la paix*. Un Sauveur s'est rencontré, qui a expié les péchés du monde. Son œuvre, incompréhensible par son immensité même, a acquitté la dette que l'homme avait contractée envers la justice éternelle; il a rendu à la loi toute sa dignité en l'accomplissant; *il l'a magnifiée et l'a rendue honorable*. Tous les attributs divins de

justice, de vérité, de sainteté, auquels Dieu semble renoncer pour les absorber dans la miséricorde, le Réparateur les a souverainement exaltés par le sacrifice dans lequel il a satisfait à tout ce qu'ils exigent. En sorte que dans le grand traité de l'alliance, qui rend un Dieu réconcilié, riche en pardons et en bienveillance à des créatures coupables et condamnées, les perfections divines, qui semblaient se placer invinciblement entre l'homme et la clémence, ont été glorifiées aux yeux du monde et au regard des anges avec un éclat dont elles n'avaient jamais été revêtues, par le prix exigé pour la rançon des âmes, et la grandeur de la victime qui seule a pu l'acquitter.

Ainsi la voie que la condamnation avait fermée, est ouverte à l'homme. *Le mur de séparation a été abattu.* Une main toute-puissante a aplani la route entre le pécheur et Dieu. Le coupable peut aller à son Sauveur, et ce Sauveur lui-même a déclaré qu'*il ne mettrait point dehors celui qui irait à lui.* Il n'y a plus d'opposition du côté de Dieu; elle ne peut plus être que dans le cœur de l'homme. Mais comme nous avons vu l'éveil de

ses intérêts éternels, faire naître chez l'homme le désir d'arriver à l'état qui doit l'amener à une félicité réelle; la sentence de la loi divine, l'effrayer sur sa destinée et lui révéler l'état nouveau auquel il aspire, comme le premier besoin de son être; nous devrons le voir de même, accueillir l'annonce du pardon qui l'affranchit de tout obstacle pour atteindre le but comme une nouvelle de délivrance, et rassembler toute sa puissance d'activité pour la déployer *dans la carrière qui lui est ouverte. La liberté a été publiée aux esclaves, et aux captifs l'ouverture de leur prison.* Les chaînes qui les retenaient sont tombées. *Les chemins raboteux ont été égalisés, les coteaux ont été aplanis* et *toute chair peut voir le salut de Dieu.* Tous ceux qui étaient *travaillés et chargés* par le sentiment de leur misère, qui gémissaient sous *l'esclavage de la crainte,* qui, se voyant frappés par une condamnation inévitable, se trouvaient les *plus misérables créatures, étant étrangères à l'alliance et aux promesses, sans Dieu et sans espérance au monde,* ont entendu cette parole de paix, qui fut annoncée comme devant *être le sujet d'une grande joie;* ils sont *régé-*

nérés en espérance vive; ils *peuvent approcher avec confiance du trône de la grâce, assurés d'obtenir grâce et d'être secourus dans leurs besoins. Celui qui est le chemin de la vérité et de la vie* les appelle. Ils ne *pouvaient aller au Père que par lui :* il s'offre lui-même à les conduire. *Il est le bon berger.* Il reconnaît pour ses *brebis* ceux *qui entendent sa voix et qui le suivent.* Il offre *de les mener à son bercail,* et *nul ne peut les ravir de sa main.* C'est donc avec le sentiment d'une entière confiance, que l'homme peut s'approcher de Dieu et former la sainte entreprise de se former sur sa ressemblance. Rien ne peut s'y opposer que lui-même. Dieu qui le repoussait, l'invite. Dieu qui le menaçait, ne lui fait plus entendre qu'une voix de miséricorde. La réconciliation, dont l'impression sur son âme lorsqu'il en méditera le moyen doit amener en lui l'amour qui régénère, dès que la simple nouvelle lui en est apportée, le dégage des entraves qui l'arrêtaient loin de Dieu. Le chemin est libre, et plus le sentiment de la condamnation pesait sur son cœur, plus l'annonce du pardon vient y réveiller avec puissance le zèle pour saisir l'ou-

verture de paix qui lui est faite, l'activité pour *avancer vers les choses qui sont devant lui*, et pour *travailler de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur.* Il n'est pas sous le ciel une seule créature intelligente à qui le pardon de l'Évangile ait été annoncé, qui ne puisse aller à Dieu sans crainte, et à qui l'accès à son amour ne soit permis. *Christ, élevé sur la croix, appelle à lui tous les hommes.* Tous ceux qui viennent à lui peuvent être guéris, tous ceux qui *croient en lui ont passé de la mort à la vie.* Pour demeurer séparé de lui, il faut ignorer ou refuser les offres de sa miséricorde; et au dernier jour, ceux qui seront condamnés, seront les esprits rebelles qui auront imité la résistance et l'obstination de ces pécheurs auxquels Jésus disait: *Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie.*

Ainsi le Christianisme, dessillant les yeux de l'homme et lui montrant clairement où est son vrai bonheur; dissipant l'aveuglement qui lui dérobe son état, et lui en dévoilant, dans toute son étendue, la misère et le péril; abolissant la condamnation qui l'excluait invinciblement de la félicité, et lui rendant un Dieu propice, prêt à l'accueillir et à lui par-

donner, renverse et détruit tous les obstacles qui le séparaient nécessairement de l'œuvre régénératrice. Il a aplani sa route vers le but. Il l'a mis en état de former la sainte entreprise. Nous allons voir les ressources qu'il lui fournit pour l'accomplir.

CHAPITRE SEPTIÈME.

(Continuation du même sujet.)

RESSOURCES CHRÉTIENNES. MOYENS D'ÉTABLIR DANS L'AME L'ÉLÉMENT RÉGÉNÉRATEUR.

SECTION PREMIÈRE.

Lorsque l'Évangile, en proclamant l'amnistie accordée aux coupables, annonce que Dieu s'est rapproché de l'homme et que la route est libre pour aller à lui, il révèle en même temps le moyen régénérateur; car, ainsi que nous avons cherché précédemment à l'établir, c'est dans la connaissance de la grande expiation qui a fléchi la justice éternelle et l'a changée en clémence; c'est dans l'adhésion de l'esprit et du cœur à l'œuvre du médiateur qui *s'est interposé entre nous et Dieu;* c'est dans l'étude, du dévouement qui nous apporte la paix, de l'Être qui l'a

accompli, et de l'amour infini qui l'a fait accomplir, que l'homme doit puiser l'amour, qui en le liant à Dieu, devient l'élément régénérateur de son être.

Mais, quoique l'homme soit affranchi de tout obstacle du côté de Dieu, qu'il puisse en approcher avec confiance et trouver en lui un père réconcilié, placé en présence du but il se trouve toujours à la même distance. Il redescend en lui-même, et n'y découvre encore aucun trait de l'image divine. Le saint amour n'y est point, et l'œuvre chrétienne est tout entière à accomplir. Le moyen qui peut le régénérer lui est proposé; mais réussira-t-il à le faire agir assez puissamment dans son âme, pour que cette révolution complète s'opère dans son être moral? Parviendra-t-il à subjuguer tous les penchants qui luttent contre la tendance nouvelle qu'il doit suivre? Déracinera-t-il cette longue habitude d'intérêts et de pensées, qui s'élèvent dans une perpétuelle opposition à l'intérêt nouveau qui doit leur être substitué? ou plutôt, trouvera-t-il en lui-même une force suffisante pour dissoudre et détruire l'élément dégénéré qui forme le fond de son être, pour s'immoler lui-même,

agir contre sa propre nature, et y amener ce changement radical qui peut seul la remettre en harmonie avec une destination céleste? Supposons même, que par ses seuls efforts, l'homme pût parvenir à comprendre l'amour divin et à lui ouvrir l'entrée de son âme; réussirait-il à l'y fixer? Réussirait-il à en faire cet intérêt dominateur qui doit se soumettre toutes les autres affections et détruire en elles tout ce qui ne peut pas se concilier avec lui? obtiendrait-il de lui-même que cet amour devînt l'occupation de *tout son cœur* et de *toute sa pensée?* ne se reprendrait-t-il pas perpétuellement à ses premières affections, dont le pouvoir exile celle qui devrait les dominer; et l'œuvre toujours entravée, interrompue, pourrait-elle avancer, et ne serait-elle pas enfin abandonnée? L'entreprise ne succomberait-elle pas toujours sous le découragement de l'insuccès?

Tel est le résultat que l'étude de notre nature nous conduit à prévoir, et ce que l'expérience humaine confirme. Ils ne cessent de se représenter à l'observateur, les exemples de ceux qui, aspirant à perfectionner leur être moral et ne s'appuyant dans cette entreprise

que sur eux-mêmes, succombent sous le fardeau qu'ils se sont imposé. En effet, dès que l'homme désire ce changement régénérateur, une lutte s'établit en lui-même, et le combat ne cesse plus. Le *vieil homme*, pour emprunter le langage de l'Écriture, c'est-à-dire l'homme dégénéré, arrive avec toutes ses habitudes, et oppose à l'œuvre des obstacles qui renaissent sans cesse. La corruption combat pied à pied pour ainsi dire, et ramène avec une invincible obstination dans toutes les facultés de notre être, des pensées, des images, des affections, directement opposées à celles auxquelles nous désirons de les vouer pour faire vivre en nous l'élément qui régénère. Le péché défend le terrain qu'il a toujours occupé et dont le saint amour vient le déposséder. Il renouvelle sans relâche ses tentatives d'envahissement, et dans la lutte il finit toujours par remporter la victoire. Ainsi, dès l'entrée de la carrière, l'incertitude du succès jette dans l'homme une douloureuse défiance. Cette défiance, après une courte expérience, devient du découragement. Son désir de régénération lui paraît une prétention illusoire. Le moyen lui est proposé; mais l'emploi du moyen of-

fre des difficultés qui dépassent tout son pouvoir.

Lorsque l'homme interroge l'Évangile, loin de l'entendre dissiper ses inquiétudes sur lui-même, il les trouve confirmées et en quelque sorte sanctionnées d'une autorité divine. Il découvre à la lumière de la Parole sainte, que *l'affection de la chair est inimitié contre Dieu*, qu'*elle ne se soumet point à la loi de Dieu*, et même qu'*elle ne peut pas s'y soumettre*. Qu'*en nous il n'habite aucun bien*. Que *lorsque nous voulons faire le bien, le mal est attaché à nous*. Que *quant à nous*, le changement moral auquel nous aspirons, est *une chose impossible*. En sorte que cette tâche, qui se montrait à la créature fragile comme hérissée de difficultés décourageantes, à la voix de Dieu se dévoile marquée du caractère désespérant de l'impossibilité.

Mais l'Évangile, qui ne découvre jamais la plaie sans en enseigner le remède, n'amène l'homme à désespérer de lui-même, que pour élever plus sûrement l'espoir qu'il va lui rendre, jusqu'au degré d'une confiance inébranlable et complète. En lui déclarant son impuissance il lui ravit toute chance de réussite;

mais c'est pour lui en offrir l'infaillible garantie. Il engage comme garant du succès de l'entreprise, la toute-puissance même de Dieu. En révélant à l'homme qu'il n'a point de ressources en lui-même pour cette œuvre, il lui déclare que *tout est possible à celui qui croit;* en le convainquant de son impuissance, il lui apprend qu'*il peut toutes choses en Christ qui le fortifie*. L'Évangile fait plus; il place en Dieu seul l'accomplissement entier de l'œuvre; il lui réserve tout le succès. *Il doit faire en nous plus que nous n'imaginons et ne sentons. Sa grâce nous suffit. Celui qui est en nous est plus puissant que le monde.* Enfin l'Évangile nous donne l'assurance que Dieu veut accomplir cette œuvre dans l'homme. Il propose le bienfait de la réconciliation, comme le gage de la sanctification que la régénération doit produire. Il nous assure que le grand obstacle qui nous séparait de Dieu étant abattu, celui qui l'a renversé, renversera tous les autres qui nous séparent encore de sa ressemblance. *Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous, ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui?*

Ainsi, dès l'entrée de la carrière, l'homme est tranquillisé pleinement sur la légitimité de son désir et sur la réalité de l'entreprise. Il est assuré de parvenir à la possession de l'amour régénérateur et de rétablir par lui dans son âme l'image divine. La défiance et le découragement qui auraient retardé, arrêté, paralysé l'œuvre, ont disparu. Dieu lui-même et sa sainte promesse, sont devenus le repos de son cœur.

L'œuvre régénératrice nous est annoncée dans les Écritures, comme devant être l'œuvre du Saint-Esprit dans l'homme. Le principe de l'œuvre, sa naissance, son progrès, sa consommation, appartiennent entièrement à l'agent divin. Le Saint-Esprit, puissance invisible et mystérieuse, sous l'influence de laquelle le Christianisme place le fidèle, providence de l'âme qui agit continuellement dans l'ordre spirituel, qui se manifesta dès l'aurore du Christianisme par les dons extraordinaires, signes de sa présence dans ceux qui le reçurent, est annoncé comme une divinité bienfaisante, destinée à résider toujours au milieu des hommes, et à leur fournir tous les secours qui doivent amener la guérison des

âmes, en d'autres termes, produire la *sanctification, sans laquelle personne ne verra le Seigneur.* Envoyé du ciel, par Celui qui après nous avoir aimé jusqu'à mourir pour nous règne maintenant dans la gloire éternelle, pour être à jamais la ressource et le consolateur de l'âme dans son état de dégradation et d'exil, l'Esprit saint l'environne, si l'on ose parler ainsi, d'une sollicitude divine; il vient au-devant de tous ses besoins et de toutes ses misères; et ne la livrant jamais à l'abandon d'elle-même, il est attentif à diriger toute la vie vers le but, et à fournir tous les moyens de l'atteindre. Aussi l'œuvre qui lui est plus spécialement attribuée, c'est de créer dans l'âme le saint amour. *L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit,* et c'est à son action par conséquent que sont dues, et les influences saintes qui l'établissent, et les résultats régénérateurs que sa présence produit.

C'est l'Esprit saint qui *donne* à l'homme *l'amour de la vérité pour être sauvé;* c'est lui qui *éclaire son intelligence,* l'*amène à la connaissance de Jésus-Christ,* et lui fait *comprendre les choses qui appartiennent à sa paix.* Il produit dans l'homme *la foi, don*

de Dieu, et lie son âme aux vérités saintes destinées à le régénérer. C'est lui qui préside à l'action des lumières divines sur l'âme, qui en détermine la puissance et l'efficace, qui en assure la persévérance. De même, c'est l'Esprit saint qui produit en nous les effets de l'œuvre. Il *crée en nous un esprit nouveau et un cœur nouveau*. Il *renouvelle l'homme intérieur*; il opère la *nouvelle naissance*, il faut être *né de l'Esprit pour entrer dans le royaume de Dieu*. Il crée l'homme *dans une justice et une sainteté véritable*. *Les fruits de l'Esprit*, sont les vertus chrétiennes et la sainteté, aussi bien que la joie et la paix. Ainsi dans la régénération de notre être, tout vient de lui, et tout se rapporte à lui. Il n'est rien dans ce qui intéresse le salut de l'âme qui ne descende de cette influence souveraine qui la régit; le désir même d'arriver à changer son être est déjà un don de cette providence spirituelle; elle *produit en nous la volonté* comme *l'exécution*. Voilà l'étendue que l'Évangile assigne à l'œuvre du Saint-Esprit; en sorte que son influence, d'après les Écritures, est destinée à envahir tout l'être moral, et à le soumettre à une complète dépendance.

Ces mêmes Écritures promettent à tous ce divin secours. Elles déclarent, que *notre Père céleste donne son Saint-Esprit à tous ceux qui le demandent.* Que *le Seigneur ne donne point son Esprit par mesure,* et que *nous pouvons recevoir de sa plénitude grâce sur grâce.* Que *toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en haut et descendent du Père des lumières;* qu'*il donne sa sagesse à tous libéralement.* Elles déclarent enfin, comme pour offrir une garantie extrême à la confiance de l'homme, que le Saint-Esprit ne laisse jamais, dans une âme, son œuvre imparfaite; en sorte qu'un don reçu, est le gage de dons nouveaux, et le signe que la régénération sera consommée. *Sa vertu doit s'accomplir dans notre infirmité. Celui qui a commencé en nous la bonne œuvre, viendra l'achever.*

Appuyé sur ces déclarations et ces garanties, l'homme aspirant à la régénération de son être, se place dès le début de l'entreprise, sous le gouvernement de l'Esprit de Dieu. Il entre dans la carrière avec une confiance entière, car il est certain d'arriver. En s'attachant à poursuivre le succès, il a déjà même

un gage de l'obtenir, puisque le mobile auquel il obéit est lui-même un don du pouvoir divin qui doit le conduire au but.

Le premier désir qui s'est élevé dans l'âme et qui l'a rapprochée de Dieu, est dû à l'action de la providence spirituelle qui l'environne. En effet, la naissance de ce vœu de changement que conçoit le cœur de l'homme, le sentiment du besoin qui lui succède, l'espoir d'en découvrir la ressource, tous ses éléments que nous avons précédemment signalés comme destinés à amener à la recherche du sentiment régénérateur, puisent également leur origine dans l'impression d'une vérité religieuse sur l'âme. Ce sont les perspectives de l'avenir, la connaissance de notre désobéissance et de la condamnation qu'elle entraîne, l'annonce de l'expiation qui nous a rendu un Dieu réconcilié, qui éveillent ces mouvements heureux, dont l'effet est de nous conduire à soupirer après la réhabilitation de notre être. Or, la révélation de ces vérités ne peut arriver à l'homme que par l'Évangile, qui, lui-même est l'œuvre de l'Esprit saint. L'Évangile seul *a mis en pleine lumière la vie et l'immortalité;* a montré, revêtues d'une sanction di-

vine, à la fois la condamnation et la délivrance. *Les saints hommes qui ont parlé*, qui nous ont transmis dans les Écrits sacrés ces grandes vérités, dont l'annonce émeut en nous de pieuses sollicitudes, ont écrit tous l'influence de l'inspiration divine, en quelque sorte sous sa dictée. Ils ont été constamment dirigés par l'Esprit de Dieu. Ainsi, sans son action sur l'homme, nous serions demeurés toujours dans les ténèbres, asservis au péché, et le désir de la régénération n'aurait pas même pu naître dans l'âme. C'est donc avec justice que toute l'œuvre doit lui être attribuée; qu'il est considéré comme le seul auteur réel de la régénération de l'âme, et de tout ce qui vient y aboutir.

Les mouvements heureux qui déterminent la volonté de l'homme à la recherche de l'élément régénérateur, deviennent ainsi des avertissements de l'Esprit saint, et se manifestent comme le commencement de son œuvre. Celui qui les éprouve, peut donc se considérer comme ayant reçu l'invitation de renouveler son être, comme étant déjà sous la direction de la puissance souveraine qui doit agir en lui, comme se trouvant placé sous l'influence du grand réparateur qui, lorsqu'il

a commencé son œuvre, ne la laisse jamais inachevée; en sorte qu'en s'abandonnant à ce guide, il possède, dès l'entrée de la carrière, une confiance élevée à un degré auquel aucune puissance humaine ou divine ne pourrait rien ajouter; il trouve en lui-même, dans le simple désir qu'il éprouve, la garantie infaillible d'un entier succès. Cette confiance ne tarde pas à être justifiée. L'âme qui s'est abandonnée à la direction de l'Esprit saint, éprouve bientôt que son œuvre en elle concourt tout entière à la conduire à la possession de l'amour régénérateur. Les désirs de salut dont il l'a émue, l'amour de la vérité qu'il lui inspire, les lumières qu'il lui révèle, la persévérance dont il l'anime, la constance et la vie qu'il attache à ces impressions saintes, se réunissent pour amener l'âme en présence de ce dévouement, monument éternel d'un amour immense, qui doit se réfléchir dans le cœur, pour y produire le saint amour. Cette action toujours renouvelée, après avoir fait naître dans l'âme l'élément régénérateur, en étend l'influence, l'y établit, et exile, à mesure que ces progrès avancent, toutes les affections opposées. Insensiblement l'*affection de la*

chair disparaît pour faire place à l'*affection de l'Esprit*, et l'homme abandonne les passions, enfants du péché, pour revêtir les sentiments qui sont *selon la piété*, et les vertus chrétiennes. *Ayant les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus*, il *devient semblable à son Maître*, les traits d'une ressemblance céleste reparaissent, et l'image divine se rétablit.

Ainsi, le saint amour devient le point central où tout vient aboutir, et d'où tout dérive. L'œuvre divine le crée dans l'âme et accomplit tout par lui. C'est là que viennent se rendre, selon l'image qu'emprunte le Sauveur, *les sources vives qui descendent de la vie éternelle*; et c'est de là qu'elles se répandent ensuite dans le champ de l'existence humaine, pour y faire germer les semences salutaires, y entretenir une végétation abondante et douce; pour l'embellir et le fertiliser. Mais, placé sous l'influence sainte, voyant l'œuvre régénératrice naître dans son âme et y faire des progrès, l'homme n'a rien à s'attribuer dans le résultat. Les effets, comme les moyens qui les amènent, appartiennent à l'Esprit divin qui le conduit. Il n'a rien à récla-

mer pour lui-même. Tout *est don*, nous dit un apôtre. [illegible] *que l'homme ne se glorifie.* Il attend tout de Dieu et lui rapporte tout. Établi dans sa confiance, il est déchargé de la responsabilité de l'entreprise, mais en même temps il se sent dans une complète dépendance. Il peut tout par l'agent divin : il ne peut rien sans lui. Cette situation, qui dans le succès, prévient tout retour sur lui-même et qui l'humilie, efface le plus grand ennemi du changement désiré, l'orgueil du cœur. *Il a tout reçu, de quoi se glorifierait-il?* Il marche à la fois sans défiance et sans présomption. Le seul sentiment que le progrès lui permette, c'est un retour de reconnaissance vers [illegible] *qui fait tout en lui,* dont il ne peut attribuer les dons qu'à une pitié dont il se reconnaît indigne ; et ce retour, qui l'élève à la [illegible] nelle de sa confiance, loin de l'enorgueillir contribue encore à réveiller et à [illegible] plus profondément en lui le [illegible] l'humilité. Ainsi, l'homme [illegible] *prit* avance à la fois [illegible] le sentiment le plus [illegible] vers la possession d[illegible] puisse honorer [illegible]

l'amour qui doit changer son être et le mettre en harmonie avec Dieu.

Nous pressentons l'objection qu'on va nous adresser. Cette doctrine ne va-t-elle pas à enchaîner toute l'activité de l'homme? ne doit-elle pas le conduire à un état d'attente passive, dans lequel on verra insensiblement toutes ses facultés morales s'engourdir et se paralyser? Si Dieu fait tout dans l'âme qui se régénère, qu'avons-nous à faire que de demeurer en repos jusqu'au moment où il plaira à l'Esprit saint d'agir en nous? Pourquoi nous agiterions-nous pour le chercher, pour l'attirer, pour nous remettre à sa conduite? Nous ne pouvons pas résister à l'influence sainte, car elle est toute-puissante; nous ne pouvons pas en provoquer l'action, car elle est indépendante de notre volonté. C'est son œuvre que de nous régénérer; la nôtre est de l'attendre paisiblement sans soins et sans inquiétude.

Nous reviendrons plus tard sur cette question. Maintenant nous nous contentons de répondre par le fait. Quelque légitime qu'elle paraisse, le Christianisme n'adopte nullement cette conséquence. Loin d'enchaîner l'activité

de l'homme, l'Évangile la réclame tout entière. Il lui imprime une nouvelle énergie; il lui impose une grande tâche. La même parole qui place en Dieu seul le salut de l'homme et la régénération de son être, déclare aussi partout que l'homme doit entrer dans l'œuvre, qu'il y coopère ou l'arrête selon les dispositions qui l'animent; elle ordonne que toutes les ressources de la volonté humaine soient employées à chercher, à poursuivre, à obtenir le résultat. Les Écritures annoncent que *le salut n'est pas de nous*, que *c'est un don de Dieu*. Que *nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu*; et ces mêmes Écritures ordonnent à l'homme, de *s'employer à son salut*; de *travailler de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur, sachant que notre travail ne sera point vain devant le Seigneur*; de *travailler à rendre notre conscience pure* et de *nous conduire d'une manière digne de l'Évangile de Christ*. Les Écritures annoncent que *celui qui croit au Fils a la vie éternelle*, qu'*il est passé de la mort à la vie*, qu'*il ne peut plus périr*, que *rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu*, que *personne ne le ravira de sa main*; et ces mêmes Écritures dé-

clarent : que l'on peut *retomber de nouveau*, qu'il faut *mortifier son corps et le réduire en servitude de peur de n'être pas trouvé recevable*, que *sans la sanctification personne ne verra le Seigneur*; que *par notre endurcissement*, c'est-à-dire par la résistance obstinée de notre volonté, *nous nous amassons des trésors de colère*. Les Écritures annoncent que *le Saint-Esprit agit avec efficace*, qu'il *scelle la rédemption dans nos cœurs*, que *rien ne peut résister à sa volonté*; et ces mêmes Écritures nous disent que nous pouvons *résister au Saint-Esprit*, le *contrister dans nos cœurs*, l'*éteindre* ou en *rallumer le don*. Nous épuiserions les expressions de la Parole sainte, si nous voulions rapporter toutes celles où cette opposition apparente se déclare. L'œuvre de Dieu dans l'homme et le concours de l'homme dans cette œuvre, nous y sont également révélés. Ainsi que l'a dit un Père de l'ancienne Église, *Dieu qui nous a créés sans nous, n'a pas voulu nous sauver sans nous*. La même autorité qui impose à la créature l'obligation de croire que sa régénération dérive tout entière de Dieu, lui impose également l'obligation d'agir et de consacrer toutes les forces

de sa volonté à cette œuvre; et sans nous arrêter plus long-temps à une vérité qui nous semble si clairement dévoilée dans toute la suite des révélations de Dieu, nous abordons l'examen des devoirs plus spécialement enseignés, dans l'exercice desquels cette activité doit être déployée, pour être dirigée sûrement vers le but.

Ce but, c'est de captiver le cœur sous l'empire de l'amour divin; et pour y réussir, il s'agit d'entretenir nos facultés diverses de l'objet destiné à produire cet amour, objet que nous savons en possession de leur fournir un aliment inépuisable. Or, il est en nous une force, dont nous faisons constamment l'expérience, qui nous permet de disposer de nos facultés, de solliciter l'activité dont elles sont douées, et d'imprimer à leur exercice une direction particulière. Par cette force, nous avons le pouvoir d'arrêter certaines pensées dans notre esprit, ou de les abandonner pour les remplacer par d'autres; de retenir certaines images et de les fixer plus ou moins long-temps, ou bien de nous en détacher et de les laisser disparaître; de nous complaire enfin dans certaines impressions faites sur notre

sensibilité morale, ou de [redacted]
Ici l'homme se retrouve [redacted]

Mais, il est peu de per[illegible]
éprouvé, que lorsque l'at[illegible]
images, ou la résolution [illegible]
certaines pensées, ont ren[illegible]
actes qui nous y ramènent [illegible]
en résulte, devient une pui[illegible]
l'âme avec une énergie et [illegible]
quelles il devient presque [illegible]
soustraire; auxquelles du m[illegible]
che point sans un violent [illegible]
sance des pensées et des im[illegible]
devient plus sensible encore [illegible]
trouvent avoir avec nous des [illegible]
les, quelle qu'en soit du reste la [illegible]
elles s'emparent insensiblement [illegible]
nomme vulgairement le cœur [illegible]
cette partie sensible de notre [illegible]
dent toutes les impressions de [illegible]
bonheur. Elles nous passionnent, [illegible]
nent le mobile de toutes nos actions [illegible]
notre vie morale. Souvent même, [illegible]
n'a pas besoin d'une longue répétition [illegible]
pour être amené. La partie morale de [illegible]
être est si sensible, qu'un accident suff[illegible]

quefois pour l'émouvoir et s'en emparer. Un exemple de vertu même ordinaire ou obscur, un trait de sensibilité, une scène de la nature, une image gracieuse, c'en est assez pour mettre en jeu toutes les fibres de notre cœur, pour y éveiller les élans de l'amour ou de la jôie; et l'on conçoit qu'il suffirait de ces impressions continuées avec la même vivacité, pour que la vie entière se trouvât modifiée par elles. Elles sont fugitives d'ordinaire, parce que l'homme ne trouve pas un intérêt assez puissant à les retenir. Mais s'il en jugeait autrement, ou si quelque impression d'une importance assez grande pour être conservée se faisait jour dans son âme; s'il croyait devoir maintenir son être sous son empire et lui en confier le gouvernement, alors on sent qu'il pourrait appeler à son aide toutes ses facultés, et en en déterminant l'aliment et l'activité d'une certaine manière, en obtenir une réaction sur son cœur, qui y nourrirait et y conserverait l'impression à laquelle il voudrait s'attacher.

Toute l'histoire des passions humaines, n'est que cela. Si l'on étudiait les personnes qui se disent subjuguées par elles, qui, en les sui-

vant, prétendent ne faire que céder à un entraînement invincible, on découvrirait que cet entraînement dominateur, n'est que le résultat d'une habitude dont la volonté a été la mère, et qu'elle entretient encore en dépit même de quelques désirs passagers de s'en affranchir.

Quel est donc l'emploi de l'activité humaine, dans l'œuvre régénératrice? c'est de consacrer cette force dont nous sommes doués, à captiver nos facultés diverses sous l'empire de l'objet destiné à former en nous l'élément régénérateur; d'en faire leur aliment continuel, en sorte qu'elles concourent ensemble à produire et à maintenir dans l'âme le saint amour qui la purifie. Or, cette action de la volonté humaine, est exprimée dans les Écritures, sous une dénomination qui la constitue un devoir, et ce devoir c'est la vigilance. *Ce que je vous dis, je le dis à tous, veillez,* a dit le Maître. *Veillez, de peur que vous ne tombiez dans la tentation.*

La vigilance chrétienne consiste essentiellement à *amener toutes nos pensées captives sous l'obéissance de Christ.* Elle rassemble toutes nos ressources pour nous tenir en pré-

sence des vérités du salut; elle nous conduit, pour nous servir d'une image qui ne nous écarte pas du langage sacré, à exposer constamment notre âme aux *clartés du soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons*, et dont l'influence est destinée à la guérir. C'est le devoir de la vigilance, qui nous impose le soin d'étudier habituellement nos saintes Écritures, pour apprendre à connaître le salut qui nous y est proposé, pour en retracer sans cesse à notre esprit la pensée, pour nous en pénétrer profondément, pour nourrir constamment les impressions que notre cœur reçoit de cette vérité régénératrice; elle nous fait saisir toutes les occasions qui peuvent concourir à nous éclairer sur ce grand intérêt, à en fortifier en nous le sentiment, à le ranimer s'il s'émousse, à le rappeler s'il s'éloigne. Elle nous invite à nourrir notre âme de méditations pieuses qui nous y ramènent, à contracter de saintes habitudes qui ne permettent pas que les vérités divines nous demeurent long-temps étrangères; elle les mêle à notre vie, elle nous inspire des œuvres qui en réveillent en nous le souvenir et la puissance. Elle nous engage à disposer notre

temps, notre conduite extérieure, comme le régime intérieur de notre être, de manière à arriver insensiblement à nous approcher de l'accomplissement du précepte de l'apôtre : *Ayez constamment les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi.* Ici le détail serait infini. La pratique de la vigilance chrétienne, tout en ramenant toujours au même objet, varie dans ses formes, selon les conditions, les circonstances, l'âge, l'éducation, et il n'est pas dans le but de cet écrit d'explorer les modifications nombreuses dans lesquelles elle se diversifie.

Une seule réflexion relative à l'exercice de la vigilance arrêtera ici notre attention. On distingue ordinairement dans ce devoir, un côté positif et un côté négatif. Le premier c'est celui que nous venons de signaler. C'est l'action qui maintient l'âme en présence des vérités divines, et qui tend à la soumettre sans cesse à leur influence. Le second, c'est l'emploi de l'activité humaine, pour écarter tout ce qui vient soustraire l'âme à cette sainte influence, et envahir le pouvoir qu'elle y doit exercer. C'est cette action de l'homme, destinée à combattre *les passions qui font la guerre à l'âme;*

à résister aux tentations, à fuir les occasions qui pourraient l'exposer, le détourner, le séduire; à s'environner de précautions contre sa propre fragilité; à s'arracher enfin au monde et à lui-même, ces deux éternels ennemis de son salut, dont l'un l'environne sans cesse, lui revient de toute part, dont l'autre *habite en lui, est attaché à lui* pour l'arrêter *lorsqu'il veut le bien,* et constitue *ce corps de mort,* dont il voudrait *être délivré.*

Or, cette seconde partie de l'exercice de la vigilance chrétienne, est la plus usitée; celle à laquelle on s'attache presque exclusivement; et cependant c'est la moins essentielle. Nous sommes loin de prétendre qu'elle doive être abandonnée; il nous est dit, de *résister au démon* et qu'*il s'enfuira loin de nous,* de *combattre contre la chair et le sang,* de *garder notre cœur de tout ce dont il faut le garder.* Mais nous croyons que cette partie de l'exercice de la vigilance chrétienne, demeure incomplète, insuffisante, et même entièrement inutile, lorsqu'on l'isole de celle qui doit lui donner sa force et sa sanction.

On entend souvent des personnes actives pour leur perfectionnement moral, se plain-

dre de l'insuffisance du moyen que nous ir
diquons ici. Elles nous assurent avoir rassem
blé toutes les ressources de la volonté contr
les ennemis qu'elles ont à combattre, et n'a
voir abouti qu'à un insuccès complet au term
de leurs efforts. Après avoir persévéré que
que temps dans cette tâche ingrate et infru
tueuse, elles ont cédé au découragement
l'ont abandonnée. On trouverait peut-être
secret de tous leurs mécomptes, dans le vi
dont la vigilance est souvent atteinte, et q
nous signalons ici. Tant que l'homme
borne à réunir ses efforts contre les obst
cles qui s'opposent à son avancement spir
tuel, il ne fait que se reposer sur lui se
pour le succès; il ne cherche ses ressourc
que dans son impuissance; il en est réduit
ce fond de misère, d'inconstance, de fragilit
qui est sa nature. Il se met aux prises av
l'ennemi; mais il est dépouillé de l'armu
qui pourrait seule le préserver et le fa
vaincre. L'élément régénérateur est nul
lui. Comment parviendrait-il à triomph
De plus, cet exercice incomplet de la vigilan
ramène toujours l'homme à lui-même,
centre toute son attention sur son *moi*, n

permet jamais de sortir de ce cercle, et le laisse ainsi invinciblement tel qu'il est. En supposant même qu'il parvînt à quelque succès passager sur ses ennemis habituels; qu'il réussît même à se mettre à l'abri des tentations extérieures, à subjuguer certains penchants ou certaines habitudes, il n'y aurait rien de réellement changé dans son être. L'ennemi serait comprimé, mais non détruit. On serait parvenu à l'enchaîner; mais il serait toujours prêt à briser ses chaînes. On aurait réussi à l'enfermer; mais sa prison serait plutôt une retraite. Et quelle retraite! notre âme elle-même. C'est là qu'il vivrait toujours prêt à reparaître et à ressaisir son empire, avec sa liberté. Hélas! tel est l'état de notre cœur, que la force qui comprimerait les ennemis dont nous croirions avoir triomphé, serait elle-même un des adversaires que nous avons à détruire, et peut-être le plus puissant et par conséquent le plus dangereux. Ne nous étonnons donc pas si une vigilance incomplète trompe le but, puisqu'elle n'aboutit qu'à nous remettre entre les mains du pouvoir qu'il s'agit de déraciner.

Étudions maintenant la partie la plus né-

gligée de la vigilance chrétienne; celle qui nous conduit directement à la ressource; qui tend à nous ramener sans cesse sous l'influence des principes chrétiens. Nous ne tarderons pas à voir, que, c'est cette partie à laquelle l'homme doit s'attacher essentiellement dans la pratique, s'il veut parvenir réellement au succès. Il nous semble superflu d'observer d'abord, que l'exercice de la vigilance, dirigé dans ce sens, peut seul concourir à établir dans l'âme l'élément régénérateur; car une vigilance qui se concentre dans nos propres précautions et nos seuls efforts, y demeure toujours étrangère. Lorsque l'homme, isolant son œuvre, s'attache exclusivement à éviter ou à combattre les ennemis qui s'opposent à ses vues d'amélioration et de progrès, il se sépare du Dieu de l'Évangile, et son cœur alors demeure nécessairement dépouillé de son amour. Or, comment pourra-t-il entrer dans la lutte avec une chance de succès, s'il ne commence pas par puiser la force à la source qui peut seule la fournir? N'est-ce pas dans le retour vers les vérités divines et dans leur influence sur l'âme, qu'il trouvera des lumières pures à opposer aux fausses lueurs qui

le déçoivent; des sentiments et des affections, qui combattent les sentiments et les affections contraires; des mobiles puissants qui détruisent les autres mobiles; une règle fixe, qui confonde des maximes séduisantes et de complaisants prétextes; une force enfin qui ruine la force sous laquelle il est asservi, et dont il veut s'émanciper? Ne doit-il pas se *revêtir* avant tout *des armes de Dieu*, lorsqu'il se propose de *repousser les traits de l'ennemi?* Ira-t-il s'exposer à ses attaques, avant d'avoir saisi le *bouclier* qui doit le protéger, et le *glaive* qui doit le faire vaincre? Mais il y a plus ici; en s'attachant exclusivement à repousser ou à fuir les périls qui le menacent, l'homme en demeure toujours occupé. Il les étudie pour démêler ou prévenir les piéges auxquels ils l'exposent, et son attention vigilante ne les perd pas de vue. Il ne cesse d'être en contact avec eux; il est aux prises avec les efforts de ses ennemis, et tout en les combattant, il est constamment menacé de succomber à leurs tentatives. L'exercice de la vigilance qui nous amène directement aux ressources saintes, nous dégage de cette situation hasardeuse. Elle nous conduit comme dans un

refuge, où nous perdons de vue nos ennemis, et où leurs atteintes ne sauraient parvenir; elle nous enveloppe d'une atmosphère pure, que les influences pestilentielles ne sauraient pénétrer, et qui est délétère pour elles; en sorte que, cette direction dans la pratique, atteint d'une manière immédiate et sûre, le but que se propose dans l'autre direction, la fuite ou le combat. Les ennemis sont évités ou vaincus, sans qu'on ait été appelé à se mettre aux prises avec leurs attaques ou leur résistance. Aussi, dans cette espèce de guerre spirituelle, nous croyons que cette voie est celle que l'on doit éminemment choisir pour triompher, tandis que l'autre doit être réservée plutôt pour les surprises et les aggressions de détail. La première, fidèlement suivie, rendrait l'autre superflue, car alors entourant l'âme de toute part d'une protection soutenue et invincible, l'approche en serait interdite au péril; il n'y aurait plus de combat, puisqu'il ne se présenterait plus d'ennemis; il n'y aurait plus de fuite, puisqu'on ne quitterait pas le refuge. Enfin, cet exercice particulier de la vigilance chrétienne, tend constamment à désoccuper l'homme de lui-même. Il le dirige

sans cesse vers un objet qui n'est pas lui, dont il tend à le rapprocher dans tous les instants, dans lequel il lui dévoile le principe de tout ce qui l'éclaire, le change, le sanctifie. Tandis qu'en suivant la première méthode, l'homme était ramené toujours à la considération de soi-même et de sa propre activité, ici tout l'en détache, l'en sort, détourne ses regards du moi humain, pour les porter sur l'auteur de sa confiance : sa vigilance le place dans un contact habituel avec la ressource éternelle de l'âme. Il se perd de vue dans l'œuvre, pour ne voir que l'Être puissant et miséricordieux qui vient à son aide. Il ne vit plus seulement avec lui-même. *Il vit de sa foi. Il marche avec Dieu.*

L'erreur qui fait de la vigilance une œuvre dont le mobile siége uniquement dans l'activité humaine, est donc essentielle. Elle atteint la racine même de l'influence que l'on doit en attendre; elle paralyse tout le travail en en exilant l'Évangile. Il est donc important dans la pratique du devoir, comme dans les jugements que l'on porte de son efficace, d'être attentif à la distinction que nous venons de signaler, et de se défier d'une pente

naturelle qui tient à une recherche secrète de nous-mêmes, et qui nous porte comme involontairement, et à notre insçu, à arrêter notre vigilance à l'emploi des ressources que nous puisons dans les résolutions et les précautions dont nous nous imposons le devoir. Ce serait prétendre à recueillir la moisson, sans avoir jeté la semence dans le champ, et sans l'avoir exposée aux influences salutaires qui doivent la faire croître et mûrir. L'œuvre essentielle, c'est d'établir dans l'âme le germe saint, et de l'exposer sans cesse aux rayons sacrés destinés à le faire lever, à lui faire porter des fruits. C'est en se développant dans un accroissement successif, qu'il s'étend, et par sa seule énergie, déracine et détruit les plantes vénéneuses qui le gênent, qui cherchent à lui nuire, qui menacent de l'étouffer. Ce germe, c'est le saint amour. Son principe et son aliment, ce sont les vérités divines de l'Évangile. L'attribution particulière de la vigilance chrétienne, et en quelque sorte sa grande mission, doit donc être de nous replacer constamment en présence de ces vérités saintes, de ne jamais permettre que leur influence sanctifiante demeure étrangère à

l'âme; et le combat ou les précautions doivent être réservés pour conjurer les obstacles qui viendraient entraver cette action continuelle de la foi sur notre cœur.

Le devoir de la vigilance n'est pas le seul dans l'exercice duquel l'Évangile réclame l'activité humaine. Un autre devoir lui est associé; et bien que la volonté de l'homme y participe, il entre dans sa pratique de nous rappeler sans cesse au sentiment de notre dépendance, dont un emploi trop exclusif de la vigilance risquerait de nous écarter, peut-être de nous affranchir. Ce devoir, qu'il est à peine nécessaire de nommer, puisqu'il nous est annoncé comme devant être l'âme de toute la piété chrétienne, c'est la prière. Nous aurions pu le faire rentrer dans une des dépendances de la vigilance, puisqu'il nous est recommandé de *veiller à la prière*. Mais comme tout en le rattachant au même objet et au même but, ces deux actes de dévotion se distinguent par des différences sensibles dans leur exercice; comme le Seigneur lui-même les a distingués en disant : *Veillez et priez*, et qu'en général la Parole sainte, tout en les associant, ne paraît pas les confondre, nous

avons jugé devoir les signaler séparément.

On s'étonnera peut-être de nous voir ranger la prière dans les devoirs qui sollicitent l'activité de l'homme. La prière conduit l'âme à un état d'attente du secours de Dieu, qui semble la réduire à une situation passive et entièrement dépendante. Il n'en est pas moins vrai que la volonté intervient dans l'acte, et qu'il faut un consentement de sa part pour prier. Les dispositions de l'âme les plus passives elles-mêmes, l'abandon à Dieu, la remise de notre volonté, de notre propre liberté entre ses mains, ne sont point exemptes de cet élément actif; on le découvre à leur racine; l'intention volontaire de cette situation la précède toujours; pour le contester, il faut récuser l'expérience intérieure qui nous le révèle. A plus forte raison, cet élément actif se retrouve au fond d'un acte dont l'essence est d'adresser à Dieu une demande.

La prière, est le second moyen enseigné à l'homme et imposé à son obéissance, pour appeler et faire vivre dans son âme l'élément régénérateur. Nous ne nous arrêterons pas au détail des manières diverses de s'appliquer à l'exercice de ce devoir, des dispositions à y

apporter, de la persévérance que nous devons mettre à l'accomplir. Nous ne croyons pas même devoir enseigner cette prière continuelle qui nous est recommandée dans ces paroles d'un apôtre : *Priez sans cesse.* Ce point mériterait peut-être d'être éclairci. Mais une âme fidèle à la prière, apprend bientôt de sa propre expérience, qu'il s'agit ici de ce sentiment habituel du besoin des secours de Dieu, de ces désirs de l'âme, de ce culte du cœur, que l'on peut porter au milieu de la vie ordinaire et au sein de toutes les occupations où nous entraînent les devoirs sociaux ; et non, d'une dévotion mal réglée qui nous isole, ou d'un état de contemplation qui nous paralyse. Nous nous bornerons, dans un si vaste sujet, à ce qui est directement relatif à notre but, c'est-à-dire à spécifier la prière qui nous est recommandée comme un moyen pour la régénération de notre être.

Cette prière, n'est pas celle dans laquelle on s'adresse à Dieu d'une manière générale, pour implorer sur nous sa bénédiction et son secours : c'est celle dans laquelle on s'adresse à Lui, comme à l'*auteur du salut éternel,* comme à Celui *qui nous a aimés d'un amour éternel ;*

celle qui nous lie à lui en Jésus-Christ, et dont la réponse nous est garantie par cette promesse solennelle : *Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera.* C'est la prière inspirée par une foi sincère aux miséricordes annoncées dans l'Évangile, et qui se rapporte tout entière aux besoins que notre corruption dévoile, et aux ressources saintes qui nous sont proposées pour nous en affranchir. C'est la prière, enfin, qui implore les secours de l'Esprit saint, non d'une manière vague, indécise, mais dans le dessein qu'ils fassent pénétrer, qu'ils réveillent, qu'ils entretiennent sans cesse dans l'âme, l'impression des vérités divines qui nous révèlent l'amour de Dieu manifesté dans le sacrifice d'expiation ; et qu'ils produisent et accroissent sans cesse en nous le règne du saint amour, destiné à exiler, à détruire tous les éléments qui constituent la corruption de notre être.

Nous ne voulons point dire que l'homme doive se borner uniquement à cet ordre de prière, et qu'il n'ait pas d'autres supplications à faire monter vers le ciel. Si nous affirmions cela, les déclarations et les exemples des Écritures seraient là pour nous contredire. Mais

nous prétendons, que dans le point de vue particulier sous lequel nous envisageons ce devoir évangélique, c'est là l'élément qui doit constituer essentiellement la prière chrétienne. Ainsi que nous l'avons montré dans nos observations sur la vigilance, si le but de la prière est de nourrir en nous l'élément régénérateur, il faut nécessairement qu'elle se rattache aux vérités destinées à le produire. Or, ces vérités nous amènent toutes à Jésus-Christ et à Jésus-Christ crucifié, c'est-à-dire au grand témoignage de l'amour éternel pour l'homme. C'est là le fond de toute l'œuvre régénératrice, et par conséquent le but auquel toute prière, employée comme moyen régénérateur, doit aboutir. Le Maître nous l'enseigne dans la prière qu'il nous propose pour modèle. Telle que nous la comprenons, elle se rattache tout entière à l'élément évangélique; elle nous ramène toujours à la confiance dans un salut apporté à la terre. Le début même le déclare. Nous ne pouvons appeler Dieu *notre Père,* que par Celui qui *nous a rachetés,* qui *nous a faits enfants de Dieu.*

Telle est la prière, qui, s'associant à la vigilance, compléte l'ensemble des devoirs par

lesquels l'activité de l'homme entre dans l'œuvre régénératrice. Devoirs inséparables, qui ne doivent jamais agir isolément, qui s'appuient mutuellement dans leur heureuse association, et en quelque sorte se garantissent réciproquement. L'homme travaille, en accompagnant son travail du secours qui rend le travail efficace. Il cherche à s'approcher de Dieu, en appelant Dieu constamment à s'approcher de lui. S'il se bornait à la prière, il demeurerait ensuite dans un état d'attente qui paralyserait son activité; s'il s'arrêtait à la vigilance, son activité demeurerait infructueuse. La réunion des deux moyens le sauve également des deux écueils, et la fidélité dans leur emploi assure sa marche vers le succès.

Ces devoirs sont simples à remplir; ils se proportionnent à toutes les situations, à toutes les capacités. Il n'est personne qui ne puisse s'imposer l'obligation de veiller à ce que les vérités divines du salut ne demeurent pas étrangères à son âme, et qui ne puisse demander à Dieu d'en établir en elle l'influence, d'en réveiller sans cesse l'impression. L'ignorant, le simple, l'enfant même, entrent aisément dans l'exercice de ces obligations sain-

tes, et ce ne sont pas ceux qui d'ordinaire y demeurent les moins fidèles. Cependant l'exercice de ces simples devoirs conduit au plus élevé des résultats. Ce n'est pas une des choses les moins merveilleuses du Christianisme, que la simplicité des moyens qu'il propose; nul n'est exclus de la carrière; tous peuvent arriver. On ne peut point se retrancher sur l'insuffisance des ressources. Le succès des moyens est garanti par la promesse de la toute-puissance. Dieu même en assure l'efficace; il agit en eux, et par eux. Il a déclaré que l'exercice simultané de la vigilance et de la prière, assurerait l'influence des vérités évangéliques sur l'âme; qu'il servirait constamment à la réveiller, à la fortifier, à l'étendre; que l'action de ces moyens, loin de s'affaiblir par l'habitude comme toutes les choses humaines, imprimerait une nouvelle vie aux sentiments que les vérités divines inspirent, leur ferait faire des progrès continuels dans le cœur; tous peuvent donc parvenir à la possession de l'amour régénérateur. C'est à l'homme de déployer son activité dans l'exercice des devoirs qui la réclament, et de demeurer fidèle à l'obéissance. Dieu sera

fidèle aussi dans ses promesses. Son amour naîtra dans le cœur, s'y développera sous le régime de la vigilance et de la prière; et quoique tout soit don dans l'œuvre, l'homme aura été *ouvrier avec Dieu*.

SECTION SECONDE.

Si nous avions eu la prétention de construire une théorie, dont nous aurions extrait les matériaux de la Parole sainte; et de la présenter sous la forme d'un système bien lié, qui offrirait dans son ensemble les vérités divines enchaînées rigoureusement et se déduisant harmoniquement d'un principe unique, déjà plus d'une fois nous aurions été arrêté dans notre marche par des questions difficiles à éclaircir; mais ici nous nous trouverions entièrement découragé. Où trouver la solution du problème dont les deux termes offrent l'opposition que nous avons signalée? Comment concilier la dépendance absolue de l'homme sous le rapport de l'œuvre régénératrice, et la nécessité de son activité volontaire, pour que l'œuvre s'accomplisse? Si la régénération de l'âme dérive de Dieu seul,

pourquoi sommes-nous appelés à y concourir ? Si notre premier désir du salut est déjà lui-même un don de la Providence spirituelle qui nous enveloppe de sa vigilance, de quoi peut servir tout notre travail ? et si notre travail est pour quelque chose dans l'œuvre, comment arrive-t-il que Dieu opère tout en nous ? Comment nous est-il commandé de veiller sur nous-mêmes, puisque nous ne pouvons exercer la vigilance sans que le secours divin nous l'inspire et la soutienne, et en quoi sommes-nous responsables de la négligence de ce devoir ? ou bien, si l'exécution dépend de nous-mêmes, pourquoi devons-nous l'attribuer au secours de Dieu ? Si l'Esprit saint seul peut établir l'amour de Dieu dans notre cœur, pourquoi est-il nécessaire de le prier pour qu'il accomplisse en nous sa grande mission ? Ne connaît-il pas nos besoins ? Ne veut-il pas, ou ne peut-il pas venir à notre aide ? Que dis-je ? N'est-ce pas déjà un don de lui, que de le prier ? Il faut avoir déjà reçu le Saint-Esprit, pour pouvoir demander le Saint-Esprit.

Telle est la difficulté qui siége au fond de la doctrine que nous venons d'exposer, et qui

semble grandir à mesure qu'on la considère plus attentivement. L'opposition, ou si l'on veut emprunter le langage de la logique humaine, le cercle vicieux, se représente obstinément, et toujours avec une plus désespérante évidence. Il y semble placé comme pour défier et rebuter l'intelligence de l'homme; comme pour humilier sa prétention de vouloir tout soumettre aux règles qu'il a prescrites au raisonnement.

Nous ne tenterons nullement d'affaiblir ou de dissimuler la difficulté. Elle existe pour nous dans toute sa force. Il nous semble que l'exposer, c'est rendre raison des controverses animées et nombreuses dont la doctrine qui la renferme a été l'occasion. Les théologiens de tous les partis s'en sont emparés. Ils ont multiplié leurs tentatives pour concilier l'opposition et la résoudre dans une unité satisfaisante. Ils ont bientôt senti la nécessité de rattacher le problème à la solution de questions plus hautes et dans lesquelles l'opposition ne se manifeste pas avec moins d'évidence. De là sont dérivés ces débats célèbres et interminables, que tous les siècles de l'Église ont vu ressusciter, dont le fond

est toujours la prétention d'accorder la prédestination de Dieu avec le libre arbitre de l'homme. On a imaginé des théories, estimables par l'art logique avec lequel elles sont construites, mais dans lesquelles on a mutilé la Parole sainte, en lui faisant violence pour la placer tout entière sous un des termes de l'opposition; comme si c'était échapper aux conséquences ou effacer les faits, que de les éluder avec habileté. D'autres systèmes ont prétendu assigner la limite où l'action de Dieu sur la créature s'arrête, et où celle de la liberté commence. D'autres ont cru tout concilier par des distinctions et des définitions, dont la subtilité éblouit l'esprit, mais ne l'éclaire pas, et qui, plaçant leurs théories entre les deux extrêmes, prêtent le flanc aux attaques combinées que provoquent des systèmes mieux arrêtés et plus exclusifs. Cependant, tant de tentatives et de disputes, n'ont abouti jusqu'à ce jour qu'à laisser le problème sans solution. Aujourd'hui, la difficulté n'est pas mieux éclaircie, que lorsqu'elle apparut pour la première fois à un théologien philosophe. Au milieu de toutes les théories enfantées par la même prétention, on n'en a pas

encore découvert une seule réellement satisfaisante, et même celles qui semblent au premier regard les plus judicieuses et qui plaisent à une raison superficielle, sont précisément celles qui peuvent le moins se soutenir en présence de la logique humaine, et en présence des Écritures. Il ne reste jusqu'ici qu'une seule chose reconnue et constatée, et qui ressort encore mieux du sein de tant de divergences : c'est la réalité de l'opposition.

Pour nous, qui venons après tous ces travaux stériles et ces efforts infructueux, il est superflu de dire que nous sommes loin d'avoir l'intention d'ajouter une tentative nouvelle à tant d'insuccès. Instruit à mieux voir l'écueil, nous ne réussirions qu'à nous montrer plus présomptueux et plus téméraire. Nous avouerons même, que nous regardons la difficulté comme insoluble par le raisonnement; et le fait prouve, que la Parole sainte ne l'a pas résolue. L'inexplicable réside pour nous au fond du problème, et nous croyons que ceux qui, après tant de malheureux essais, tenteront de démêler le nœud, n'aboutiront jamais qu'à des systèmes partiels et par conséquent erronés, comme tous ceux dans

lesquels l'esprit de l'homme prétend renfermer la vérité de Dieu. L'opposition nous est déclarée dans les Écritures; et, nous sommes appelés à en recevoir les deux termes contradictoires, sans chercher à les concilier, sous peine d'arriver de conséquence en conséquence, à l'un des deux abîmes, du fatalisme ou de l'impiété.

Si nous nous sommes arrêté quelques moments sur cet épineux sujet, c'est pour en tirer deux réflexions :

D'abord, nous découvrons ici l'origine des préventions malheureuses dont se montre souvent entourée à beaucoup d'esprits, une des doctrines les plus consolantes et les plus nécessaires de l'Évangile : celle de l'action du Saint-Esprit sur l'homme. En la voyant à travers les siècles, hérissée de tant de débats, enveloppée de tant de nuages, épuisant pour sa cause toutes les subtilités des esprits les plus pénétrants, et ne se débarrassant jamais des difficultés dont la discussion l'entoure, on a de la peine à reconnaître cette doctrine qui nous apparaît, comme nous le verrons, si belle, si simple, si applicable, lorsqu'on l'étudie dans son côté pratique, telle que la Parole

sainte la propose. On s'obstine à ne la considérer que défigurée au milieu des contestations humaines; on l'envisage dans les abus par lesquels l'ont compromise des hommes qu'égarèrent des interprétations erronées; et on la relègue dans l'ordre des abstractions stériles ou des rêveries des imaginations superstitieuses, sans prendre le soin d'examiner les Écritures, et de recevoir cette doctrine, dégagée de l'alliage humain, telle que Dieu nous l'annonce, pour nous y faire trouver la ressource éternelle de notre fragilité et l'inépuisable consolation de notre misère. Nous en conviendrons; ce n'est pas un des moindres torts de la théologie, que d'avoir souvent donné prise à d'injustes préventions contre une vérité aussi essentielle; mais ces préventions seront promptement dissipées chez celui qui prendra le soin de distinguer ici, ce qui est de l'homme, et ce qui est de Dieu. Or, la distinction est facile pour quiconque veut faire sa règle unique de la Parole de Dieu.

Notre seconde réflexion, c'est que Dieu n'a pas livré ses révélations à nos vaines théories. Il ne nous les a pas proposées comme un thème pour les spéculations de notre esprit;

comme un champ ouvert à notre investigation, où la pensée de l'homme va poursuivre une unité systématique, sous laquelle elle s'étudie à rassembler les vérités éparses que la miséricorde éternelle y a si abondamment semées. L'abstraction n'est ni dans le but, ni dans le domaine de la foi. Les vérités révélées de Dieu vont toutes à la pratique; elles s'adressent directement à l'être moral; leur influence tend tout entière à s'emparer du cœur et de la volonté de l'homme; et sans doute, si pour atteindre à ce résultat il avait été nécessaire qu'elles eussent été rassemblées aux yeux humains sous une unité systématique, dès long-temps cette unité aurait été trouvée, ou plutôt, Dieu lui-même nous aurait proposé ses révélations sous cette forme. La Parole sainte rend témoignage elle-même à son but, lorsqu'elle nous déclare, qu'elle *est destinée à instruire, à corriger, à rendre l'homme parfait pour toute bonne œuvre;* et lorsqu'en nous appliquant à son étude, au lieu d'y chercher des lumières qui nous dirigent, ou des impressions qui nous sanctifient, nous n'en considérons les vérités, que pour les résumer dans des théories plus ou moins ingé-

nieusement conçues, nous en trompons la destination; nous amenons les doctrines saintes sur le terrain de la philosophie; nous les dénaturons par le contact de nos conceptions incomplètes et débiles; nous perdons dans des spéculations vaines et souvent dangereuses, une étude qui nous est ordonnée, non pour exercer notre faculté d'abstraire, mais pour nous apprendre à aimer et à obéir.

On peut conclure de ces réflexions, que nous n'aurions jamais entrepris de résoudre systématiquement la difficulté que nous n'avons pas craint d'exposer. Mais, lors même que nous nous tromperions ici; lorsque la marche que nous combattons serait la marche à suivre, le but de cet écrit aurait suffi pour nous interdire de la tenter. Nous n'avons pas eu d'autre intention (nous croyons devoir le rappeler), que d'envisager les vérités du Christianisme, et en particulier ses doctrines les plus élevées, sous leur côté pratique; de saisir leur harmonie avec l'être moral, et de montrer comment elles servent à le conduire à sa grande destination. Nous avons pris ces vérités telles qu'elles se sont présentées à nous dans les Évangiles, et nous avons étudié leurs

rapports avec notre perfectionnement. Si ces vérités s'étaient ordonnées sous une forme systématique, ce serait la Parole sainte elle-même qui nous aurait donné le système, et non notre raison qui l'aurait conçu. Tel n'a pas été le résultat; et selon nous il ne pouvait pas être. Mais nous serons fidèle à notre plan, en nous arrêtant à l'opposition signalée, en la prenant comme un fait, et en l'envisageant dans ses rapports pratiques. Si nous abandonnons la poursuite d'une conciliation qui nous échappe, en plaçant la contradiction apparente que la Parole sainte nous propose en présence du but, nous y découvrirons de grandes vues morales, et une relation avec le résultat poursuivi, qui, sans nous expliquer l'énigme, pourront nous en faire comprendre du moins en partie l'intention; qui devront nous réconcilier avec une doctrine dont les difficultés dépassent si évidemment l'esprit de l'homme; qui pourront servir enfin à dissiper les scrupules qu'une raison exigeante oppose à son admission.

S'il est un trait distinctif, que l'esprit d'observation puisse démêler aisément dans toute la suite des révélations, il nous semble que

c'est l'opposition même dont nous nous occupons. Partout, la dépendance absolue de l'homme nous est déclarée; et partout l'activité de l'homme, comme agent volontaire, est réclamée. Dieu se soumet l'esprit, le cœur, tout ce qu'il y a de plus intime, de plus personnel, de plus libre en apparence en nous. Il *crée en nous un cœur nouveau,* il *met en nous sa loi,* il *renouvelle en nous un esprit bien disposé,* il *nous convertit,* il *nous donne le vouloir et l'exécution.* Et malgré cela, le commandement nous est adressé, comme à des êtres qui peuvent s'y conformer ou s'y soustraire. Il nous est ordonné de *disposer notre cœur,* de *nous instruire de la loi de Dieu,* d'*éclairer notre entendement,* de *nous repentir* et de *nous convertir,* de *vouloir faire la volonté de Dieu,* d'*aller à la lumière,* de *croire à la Parole* et de *la mettre en pratique.*

Nous n'échappons jamais à ces deux ordres de déclarations : tout est don dans le salut; et l'homme doit agir pour son salut. L'opposition reparaît jusque dans les deux moyens dans lesquels l'activité humaine doit se déployer : *veillez et priez.* L'exercice de l'activité lui-même est encore un don.

Or, lorsqu'une doctrine s'annonce comme destinée tout entière à amener des résultats pratiques, et des résultats si importants, qu'il ne vont pas à moins qu'à la régénération morale de l'homme et à son admission dans un éternel bonheur; et lorsque cette doctrine, se refuse en même temps aux exigeances de l'esprit de système pour lequel elle n'est point faite, et lui dérobe invinciblement l'unité dans laquelle elle se résume et se concilie, il nous semble, qu'avant de la déclarer inadmissible, parce que le raisonnement échoue dans ses tentatives pour s'en rendre compte d'une manière satisfaisante; et, pour la juger sainement, il faut prendre une marche inverse. Au lieu de chercher à s'élever à son origine, il faut la suivre dans ses conséquences; étudier ses opérations et son influence; considérer comment elle réalise ses promesses; la juger enfin d'après les faits, et en la plaçant vis-à-vis du résultat qu'elle déclare poursuivre, chercher si elle ne justifie pas de sa réalité, par le succès. Car on conviendra sans doute, qu'il serait plus qu'étrange qu'une erreur vînt y aboutir.

Nous ne craindrions pas de généraliser cette méthode, et d'en invoquer l'application pour

toutes les doctrines morales. Il ne s'agit pas tant de savoir si elles présentent une théorie bien liée, que de savoir si elles vont à leur but. Lorsqu'elles l'atteignent, leur mission est remplie, et leur réalité constatée. C'est en particulier la contrépreuve que réclament les doctrines chrétiennes dont les profondeurs se dérobent à la pénétration de l'intelligence humaine. C'est dans l'expérience individuelle qu'en fait celui qui les reçoit, qu'elles se rendent témoignage. On ne les *croit* dans toute la valeur de l'expression, que lorsqu'on les a *éprouvées*; mais alors aussi on ne peut plus s'y refuser. La doctrine que nous avons exposée ici, se soumet avec confiance à cet ordre de critère de vérité, et nous osons revendiquer pour elle ce genre de solution.

Lorsqu'on envisage l'opposition renfermée dans les moyens qui doivent conduire à la possession de l'élément régénérateur, en ayant en vue l'être sur lequel ils sont destinés à agir, on découvre dans cette marche une grande harmonie avec notre état moral, et cette opposition elle-même nous apparaît comme la voie la plus favorable qui puisse être conçue pour nous conduire sûrement au résultat.

L'homme qui se soumet docilement à l'influence combinée des deux principes opposés, est revêtu de tous les secours qui peuvent le faire entrer avec fermeté dans l'entreprise sainte, le faire persévérer avec courage; y trouve ainsi réunies, les conditions qui assurent le succès. L'un des principes, lui inspire une confiance entière dans le résultat; l'autre principe, excite son activité et l'anime toujours d'un nouveau zèle. Les deux principes réagissent l'un sur l'autre, réveillent sans cesse leur influence réciproque, et préviennent les arrêts que l'œuvre pourrait subir. Il est dans notre nature d'avoir besoin d'une certaine foi au succès pour agir, et ici les éléments qui la produisent, se rencontrent au degré le plus élevé. Sous la direction d'un seul des deux principes, l'œuvre serait paralysée, ou demeurerait stérile. Si l'homme prétendait choisir entre eux, et s'arrêtait à celui qui remet l'œuvre entre les mains de Dieu et en fait un don pur de sa gratuité, son activité demeurerait enchaînée. L'indolence le saisirait bientôt, et l'endormirait dans l'apathie d'une attente insouciante; car il est dans notre nature de céder à la paresse, lorsque nous

croyons pouvoir nous en remettre sur un autre d'une tâche qui contrarie nos penchants. Il s'ensuivrait alors, que bien loin de marcher vers le succès, notre activité qui ne peut pas demeurer oisive, s'exercerait tout entière dans un sens opposé au but, et que son emploi nous éloignerait toujours plus du don, que nous attendrions au sein de la tiédeur d'une fausse confiance. Si le choix se dirigeait au contraire sur celui des principes qui conduit l'homme à déployer son activité dans l'œuvre, et s'il s'arrêtait à ne voir que dans son travail le moyen du succès, il se sentirait bientôt effrayé de la responsabilité qu'il aurait été forcé d'assumer, il se trouverait perpétuellement pris dans les piéges de sa propre fragilité, il serait toujours prêt à reculer devant les obstacles qui se multiplieraient sur sa route, et bientôt découragé par de nombreuses chutes, mécontent de ses vaines tentatives de progrès, lassé de ses efforts infructueux, il retomberait avec tristesse sur le sentiment de son insuffisance, et abandonnerait une entreprise pour laquelle il ne tarderait pas à reconnaître toute son incapacité. Réduit à lui seul pour accomplir la grande

tâche, dépendant de sa propre volonté, et obligé toujours en dernière analyse de revenir à lui-même, il se serait condamné à aller implorer de l'ennemi même qu'il a à combattre, les armes destinées à le détruire; il découvrirait alors, avec un profond découragement, son impuissance, et la stérilité nécessaire de ses tentatives. Son activité, dépouillée de confiance, ne tarderait pas à s'arrêter. Mais la combinaison heureuse des deux principes, prévient à la fois, et l'apathie stérile de la fausse confiance, et le découragement infructueux de la fausse activité. Ici, la confiance et l'activité, qui, séparées, ne peuvent qu'éloigner du but, se réunissent, se contrepèsent, et agissent simultanément pour imprimer à l'âme une direction puissante et continuelle vers le résultat poursuivi. L'homme attend tout de Dieu, ne s'attribue rien dans l'œuvre, envisage tout succès comme un don dont il glorifie Dieu qui en est le seul auteur; mais il sait en même temps qu'il doit agir, qu'il est appelé à travailler à l'œuvre, et que sans son travail il ne saurait avancer. Il sait que le succès est garanti, et il se décharge sur Dieu de la responsabilité du résultat; mais

il sait aussi qu'il n'y a point de succès sans sa fidélité à la tâche imposée. En sorte que, sa confiance entière dans l'action divine, bien loin de l'endormir dans une sécurité apathique, éveille son activité, lui imprime une énergie toute particulière, et le soutient dans l'exercice de la vigilance, de la prière, avec ce zèle persévérant qu'excite une persuasion inébranlable du succès. D'un autre côté, l'exercice de l'activité concourt à réveiller sans cesse en lui le sentiment de la confiance. Il sait que cet exercice lui-même, sa fidélité aux obligations imposées, sont aussi des dons de Dieu; que c'est l'Esprit saint qui dispose son âme à les remplir, qui incline sa volonté, préside sa vigilance, dicte sa prière, en sorte qu'il puise dans les actes mêmes dont il s'acquitte, un témoignage de l'accomplissement des promesses divines, une garantie pour l'avenir, un gage des intentions de la miséricorde de Dieu sur son âme; et il s'encourage toujours plus dans la fidélité, par l'assurance qu'il éprouve, des progrès de l'œuvre de Dieu dans son cœur. Ainsi, à mesure qu'il travaille, sa confiance augmente; et à mesure que sa confiance augmente, son activité se déploie

dans de nouveaux développements de zèle; et cette réaction, qui tend sans cesse à gagner en puissance, concourt sans relâche à amener le succès. Les principes pris séparément amenaient la sollicitude dans l'activité, l'indolence dans la confiance. Réunis, ils amènent le résultat opposé. Ils établissent la confiance dans l'activité. Et ce serait l'inactivité seule ou l'indolence, qui pourrait produire la sollicitude. Or, l'opposition, une fois admise, la sollicitude a disparu, puisque la confiance exclut l'inactivité.

Un autre résultat de l'influence combinée des deux principes opposés, c'est de faire poursuivre à l'homme le succès le plus élevé auquel l'être humain puisse prétendre, et en même temps de le dépouiller de tout orgueil. Quel sentiment de sa propre suffisance pourrait aborder l'homme, lorsqu'il se place en présence d'une vérité qui lui révèle toute son indigence; qui le ramène constamment à la pensée qu'il ne peut rien par lui-même; que les mouvements mêmes de son cœur sont des grâces reçues; qu'il n'est pour rien dans tous ses progrès; qu'il doit à son Dieu tout ce qui l'approche de Lui? Son activité le ramène

constamment au sentiment de sa dépendance; et plus il est fidèle, plus il trouve d'occasions de reconnaissance pour Celui de qui dépend sa fidélité; son œuvre elle-même contribue continuellement à réveiller en lui le sentiment de sa faiblesse, à maintenir, à nourrir en lui l'humilité. Cependant, jamais il n'éprouve avec autant de puissance le sentiment de la dignité de son être. Dans cette situation qui le dépouille de l'orgueil, il se sent lié à Dieu, soutenu de Lui. Il aspire à Lui devenir semblable; il compte fermement d'y réussir; il sent qu'il avance vers ce but, et l'activité qu'il déploie pour l'atteindre, lui révèle qu'il avance dans l'œuvre, que Dieu doit accomplir. Sous l'un des principes adoptés exclusivement, il serait conduit à perdre tout sentiment de sa personnalité, et son dépouillement de lui-même aboutirait à la dégradation de son être. Sous l'autre, il s'attribuerait le succès dans l'œuvre, il la ferait reposer tout entière sur lui seul, et conduit à se glorifier, l'orgueil, loin d'être déraciné, serait nourri dans son âme: la régénération reculerait en dépit des progrès apparents; l'élément entretenu la rendrait impossible. L'accord des deux principes

fait marcher l'homme avec humilité, vers le degré le plus élevé auquel la créature puisse prétendre; vers l'état qui doit l'assimiler à Dieu. Il sent qu'il ne peut rien, et aspire à tout. C'est ce qui explique cette parole de Pascal : « Avec combien peu d'orgueil le chrétien se croit uni à Dieu. Avec combien peu d'abjection il s'égale au ver de terre. » Ainsi, l'action seule des deux influences, conserve dans l'homme le sentiment de l'activité personnelle inhérent à son être, et dissout déjà le plus grand obstacle qui puisse arrêter en lui l'œuvre régénératrice, cet orgueil, dont il faut déposséder le cœur, si l'on veut qu'il puisse devenir la possession du saint amour.

Une dernière observation qui nous frappe encore, c'est que l'influence combinée des deux principes, établit un lien perpétuel entre l'homme et Dieu. Elle amène la Divinité dans toute notre vie pratique; comme d'autre part notre vie pratique nous ramène constamment à la Divinité. L'homme agissant, est dans une attente continuelle de Dieu en qui il place toute l'œuvre à faire; et l'homme, plaçant son attente en Dieu, est toujours sollicité par cette attente même à agir. Tandis

qu'en s'asservissant exclusivement au principe de dépendance, l'homme s'isolerait de Dieu au sein d'une inactivité qui en bannirait la pensée, et vivrait ainsi réellement séparé de Lui, puisque aucun mouvement de l'âme ne l'appellerait à le chercher; tandis qu'en s'asservissant exclusivement au principe d'activité, il s'isolerait de même de Dieu, en étant constamment ramené à la pensée de lui-même, et substituerait ainsi son propre être à Dieu dans son cœur; l'admission simultanée, établit une communion sainte entre nous et Dieu, et ne permet jamais, tant que l'influence agit, que le rapport cesse, que le lien se brise. Sous cette direction, l'homme *marche avec Dieu,* comme parle l'Écriture. Sa vie se trouve constamment unie, et comme mêlée à l'élément divin; elle est imprégnée de divinité, si l'on ose parler ainsi; elle est inséparable de Celui auquel elle aspire, l'activité la rattachant toujours à Dieu, et Dieu la ramenant toujours à l'activité. Toujours en présence du secours, et toujours occupée à le chercher, l'âme n'est jamais sans un aliment nouveau qui la soutienne et la purifie; elle avance de progrès en progrès, jusqu'au terme

où l'union sainte commencée doit s'accomplir; où le Dieu avec lequel elle vit ici-bas *sera en nous*, et *nous en Lui*, selon la promesse qui nous est faite.

On pourrait signaler encore d'autres traits desquels on déduirait la même conséquence. Mais ceux auxquels nous nous sommes arrêté, nous semblent suffire pour faire comprendre la convenance relative au but à atteindre, qui se trouve dans l'influence combinée des croyances opposées, auxquelles le Christisnisme soumet celui qui cherche dans ses doctrines sa régénération morale. Ces traits nous découvrent, ou du moins nous conduisent à entrevoir, les vues de Dieu en plaçant l'homme en présence d'une contradiction apparente; et décèlent une intelligence des secrets de notre être, qui laisse bien loin derrière elle toutes les spéculations de la philosophie. Ce sujet, nous le sentons, mériterait d'être approfondi; mais on doit comprendre que dans cet écrit nous devons nous borner à l'indiquer. Au reste, nous aurions pu nous contenter d'une route plus directe. Il nous aurait suffi d'en appeler à l'expérience individuelle, et la réponse n'aurait pas offert d'incertitude ou d'équivo-

que. Tous ceux que l'on a vu avancer réellement dans la régénération de leur être, ont marché dans cette voie. C'est l'union de la fidélité dans leur confiance, et de l'activité dans l'obéissance, qui les a conduits au résultat. Dirigés par ces deux mobiles et soumis à leur empire, ils n'ont jamais manqué le but. L'élément régénérateur ne s'est jamais refusé à leur espoir; l'amour de Dieu est né dans leur âme, et des progrès successifs ont toujours signalé leur persévérance. Au contraire, les personnes découragées, qui, après s'être appliquées sincèrement à l'œuvre, l'ont abandonnée, et que leurs mécomptes conduisent à contester la possibilité de faire vivre habituellement dans l'âme les principes chrétiens qui y produisent l'amour régénérateur, se rencontrent toujours dans le nombre de celles, qui ne se sont placées sous l'influence sainte, que d'une manière incomplète, et par-là même illusoire. Si elles interrogent sincèrement leur propre expérience, elles trouveront qu'elles n'ont accepté qu'un seul des principes directeurs. Ordinairement c'est dans l'activité prescrite à l'homme, qu'elles ont cherché leur ressource; et se tourmentant dans leur im-

puissance, elles se sont fatiguées de leurs stériles efforts. Qu'elles consentent à reprendre l'entreprise sainte, en cessant de séparer ce que Dieu unit dans les déclarations de sa Parole; qu'elles joignent à cette activité vers le but, l'humilité d'une pieuse confiance; qu'elles cessent de morceler le Christianisme pour l'arranger selon leurs vues bornées; qu'elles l'acceptent, tel que des conseils de sagesse et de miséricorde l'ont fait et nous l'ont donné; et nous ne craindrons pas alors que leur insuccès l'accuse, ou qu'elles nous reprochent de les avoir engagées dans d'infructueux travaux. Les promesses sont garanties; mais pour qu'elles se réalisent, il faut se soumettre aux moyens tels qu'ils sont ordonnés. Tout est nécessaire pour le but; tout se lie pour concourir à le faire atteindre; et le Christianisme ne s'engage pas à réaliser les espérances auxquelles il nous appelle, lorsqu'on refuse de l'écouter tel qu'il s'annonce, qu'on s'arroge le droit de distinguer entre ses invitations, et de choisir celles auxquelles on doit accorder ou refuser son obéissance. Il exige une soumission complète, sous peine de refuser ce qu'il promet.

Nous nous hâtons beaucoup de déclarer une doctrine absurde, lorsque nous ne réussissons pas à l'accorder avec les règles de petite portée, dans lesquelles l'esprit de l'homme prétend enfermer la vérité. La vérité, la vérité divine surtout, est trop vaste pour pouvoir être garrottée dans ces courtes chaînes. Elle les dépasse, ou, lorsqu'on veut l'y assujettir, elle les brise. C'est bien le moins, que nous accordions à la vérité révélée, d'en faire l'épreuve avant de la contester. C'est dans l'expérience, qu'elle se justifie hautement elle-même. C'est là, qu'on la voit, par l'évidence et la grandeur des résultats, *convaincre de folie toute la sagesse de l'homme* qui s'élève contre elle. La doctrine que nous avons exposée ici, se signale peut-être au-dessus de toutes les autres par ce trait. Celui qui la reçoit et qui y demeure fidèle, en découvre, dans des faits sensibles, la réalité. C'est là *cette sagesse* que *l'homme appelle folie*, et qui est *justifiée par ses enfants*. Sous son empire, les promesses divines s'accomplissent dans l'âme. En *voulant faire la volonté de Dieu*, l'homme *connaît que la doctrine est de Dieu*. Cette doctrine l'amène à *pouvoir toutes choses en Christ qui le fortifie*. Elle le rend

victorieux du monde, *plus que vainqueur par Celui qui nous a aimés.* L'amenant à la vérité, et par la vérité à l'amour, *elle le fait croître en toutes choses dans Celui qui est notre chef, savoir Jésus-Christ. Elle* lui *apprend à se dépouiller du vieil homme qui se corrompt par les convoitises qui séduisent;* à *être renouvelé dans son esprit et dans son cœur,* et à *revêtir le nouvel homme, créé à l'image de Dieu dans une justice et une sainteté véritables.* Elle le conduit enfin, au grand but du Christianisme; à ce résultat, que toutes ses doctrines, qui se résument toutes dans la doctrine de la réconciliation, concourent à produire: la réhabilitation de l'homme; le rétablissement dans la ressemblance divine; en d'autres termes, la régénération de l'être moral.

Avant de quitter ce sujet, nous croyons devoir prévenir deux reproches que quelques personnes pourraient être tentées de nous adresser. On nous accusera peut-être, de restreindre arbitrairement l'action du Saint-Esprit sur l'âme. En dernière analyse, nous avons borné ses opérations, à l'impression produite par les vérités évangéliques. Depuis le premier

mouvement du cœur, qui tend à le rapprocher de Dieu, jusqu'au moment où l'amour divin s'en empare et le domine, tout aboutit dans l'œuvre de l'Esprit saint aux doctrines du salut. C'est à leur influence qu'il conduit; c'est par leur influence qu'il se manifeste. Or, n'agit-il que de cette manière, et ses opérations ne peuvent-elles pas se détacher de cet élément, auquel nous les avons toujours associées, et s'exercer par des inspirations qui en demeurent tout-à-fait indépendantes? Cette doctrine est trop profonde et l'action divine trop mystérieuse, pour que nous hasardions de nier qu'elle dépasse les limites dans lesquelles nous avons paru la circonscrire. On nous aurait bien mal compris, si l'on croyait pouvoir conclure de nos observations précédentes, que nous sommes assez téméraires pour prétendre borner la puissance dé l'Esprit saint et lui prescrire ses voies. Mais, nous nous sommes renfermés dans la désignation de ce moyen simple et puissant par lequel il procède à la régénération de l'être humain, parce que c'est le seul que nous présente l'Évangile, et que notre intention ici n'est point de spéculer sur des possibilités, ni

même sur des réalités, qu'il ne nous dévoile pas. Nous n'entendons pas mieux dépasser les lumières qu'il nous donne sur un sujet si élevé, que généraliser ou exclure d'après ce qu'il nous révèle. De plus, si cette voie n'est pas la seule, elle est sans doute la plus ordinaire, comme l'atteste l'expérience générale des fidèles; elle nous est proposée comme étant la seule convenable au but, et elle présente tous les caractères qui en déclarent la complète suffisance. Une âme, amenée à la connaissance de la grande réconciliation opérée par le sacrifice de la croix; dont l'amour que réclame le dévouement dévoilé dans l'expiation serait devenu l'intérêt dominateur, nous semblerait avoir atteint la perfection de la régénération prescrite. Dieu réserve-t-il dans ses secrets trésors d'autres secours pour les intérêts spirituels de l'homme, c'est ce que nous ignorons. Mais celui-ci nous est déclaré, nous est promis, et sans doute il est nécessaire, puisqu'il est le seul qui nous rapproche constamment de l'auteur unique d'un salut éternel. Enfin, cette détermination du moyen par lequel l'Esprit saint agit sur l'âme, telle que nous la trouvons dans l'Évangile, simplifie à

nos yeux, et régularise, si nous osons nous exprimer ainsi, une doctrine contre laquelle les opinions égarées de ceux qui l'ont mal entendue ont armé beaucoup de préventions. Ici, la porte est fermée aux écarts de l'imagination, et au faux enthousiasme. Le vague que l'on a laissé souvent planer autour de cette action invisible, puisssante, mystérieuse, et qui peut aisément fournir une pâture aux conceptions bizarres de l'esprit humain, est écarté. La doctrine est dégagée du nuage, domaine où le fanatisme se réfugie comme dans une forteresse imprenable. Une règle claire et sûre, sert à discerner les mouvements de l'Esprit saint, des rêveries vaines qu'on prétendrait ranger dans l'ordre des inspirations. L'accord ou la désharmonie avec l'Évangile, en décident sans appel. Les abus dangereux et souvent signalés, deviennent impossibles.

Le second reproche que nous redoutons, nous sera adressé plus généralement; il se rattache au précédent, bien qu'il en diffère par son étendue, comme par l'espèce de personnes qui pourraient le faire entendre. Aussi il nous semble plus important à signaler. Nous craignons qu'on ne nous accuse de ré-

trécir le champ de la religion; de renfermer dans un petit nombre de vérités, les principes de la régénération morale; d'en avoir négligé beaucoup d'autres, également dignes de notre attention, et de borner ainsi l'intelligence et la sensibilité de l'homme dans un domaine circonscrit, qu'elles sont appelées à dépasser. Les vues étroites en religion, sont un des traits qui, de nos jours, provoque le plus généralement la censure; et, quoiqu'on laisse le plus souvent ce blâme dans un vague qui devrait en diminuer la valeur, nous voyons qu'on l'exprime avec une grande facilité, qu'on l'accueille avec complaisance, et nous ne doutons pas qu'il ne menace cet écrit. Nous croyons donc devoir examiner jusqu'à quel point nous méritons d'en être atteint.

Nous n'hésitons pas à le reconnaître; la réconciliation de l'homme par Jésus-Christ, tel est le centre auquel nous avons tout fait aboutir; c'est la doctrine à laquelle se rattachent toutes les vérités du Christianisme, et d'où procède l'élément régénérateur, source de la sanctification. Mais avant de décider que c'est rétrécir le Christianisme, que de le présenter sous ce point de vue simple et d'une applica-

tion facile, il faut établir, que, restreint à ce petit nombre de vérités, il ne remplit pas son but. S'il l'atteint, cette simplicité même ne pourra plus être en lui qu'une beauté nouvelle, et un moyen plus puissant d'utilité. Il est important de distinguer une religion rétrécie, d'une religion spéciale. Cette dernière, est ce qu'elle doit être, lorsqu'elle accomplit sa mission. Or, si le but du Christianisme est ce que nous l'avons fait, la réhabilitation de l'homme, ce but est assez grand, assez vaste, pour qu'on ne puisse plus, sans un étrange abus de langage, appeler étroite, une religion qui y conduit. Nous croyons avoir montré que le succès lui appartient, et comment elle y marche. Cela seul nous semblerait devoir confondre le reproche. Les personnes qui se complaisent à parler de largeur de vues, et d'étendue d'idées en religion, nous semblent souvent chercher moins un ensemble de vérités, qui les amènent au but par leur influence active sur l'âme et dans la vie, qu'un domaine indéterminé, dans lequel elles peuvent errer à leur aise et s'égarer en toute liberté; dans lequel elles vont perdre de vue ce qui est le résultat essentiel de toute croyance, son ac-

tion pratique. Mieux valent sans doute, des doctrines plus circonscrites, mais agissantes; dont la puissance sur le cœur ne se dément jamais; et si l'on veut encore appeler une croyance pareille, une croyance étroite, nous accepterons volontiers le reproche avec l'apôtre St. Paul, qui *ne se proposait de savoir qu'une chose,* au milieu de ceux auxquels il allait annoncer la religion de l'Évangile : *Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.*

Mais, quelque limitées qu'elles nous apparaissent dans leur nombre, et par le point où elles se rassemblent et se résument, nous ne saurions accorder encore qu'une religion qui se concentre dans l'admission de ces doctrines, puisse être légitimement accusée de rétrécissement. Le caractère même de ces vérités les sauve du reproche. Comment appeler étroites, des doctrines qui participent à l'infini dont elles émanent, et dont les conséquences se développent dans l'éternité? Est-ce donc offrir un champ borné à l'homme, que de l'appeler à étendre ses pensées dans l'immensité insondable des miséricordes divines, et dans les perspectives incommensurables d'un immortel avenir? de lui montrer son

existence environnée des conseils de l'amour éternel, protégée et délivrée par les plus grands prodiges, liée à Dieu par d'indissolubles chaînes, et destinée à participer à la durée comme aux félicités de l'Être infini? N'en est-ce pas assez, même dans cette esquisse incomplète, pour les exigences de l'esprit humain? Est-il donc si vaste, qu'il ne puisse être satisfait, s'il ne dépasse encore ce qu'il n'est pas capable d'absorber? Il semble que ces grandes doctrines devraient plutôt effrayer l'intelligence par leur immensité, que de l'offenser par les bornes qu'elles imposent à ses investigations; et c'est sans doute un des traits admirables du Christianisme, que la manière dont il concentre, dans un fait, des vérités si élevées, pour les mettre en harmonie avec des facultés, dont la portée eût été trop courte pour pouvoir les saisir à la hauteur où elles résidaient, avant que la sagesse éternelle les eut dévoilées.

Nous irons plus loin; nous prétendons que l'on ne saurait concevoir une religion plus large et plus complète que celle dont la doctrine de la réconciliation de l'homme forme comme le fond ou la base; car nous ne con-

naissons pas d'idée ou de sentiment, en possession de rapprocher l'âme de Dieu, qui ne vienne s'y rattacher, et qui ne puisse devenir ainsi un des éléments de la vie religieuse. C'est une des grandes beautés du Christianisme, que de n'admettre aucune limite dans les développements dont il est susceptible; et tandis qu'il se proportionne aux intelligences les plus simples dans les doctrines essentielles au salut, de s'élever et de s'étendre à mesure que l'intelligence humaine s'étend et s'élève, de se placer vis-à-vis d'elle, toujours dans une admirable harmonie. Il n'est pas une des perfections que nous pouvons saisir dans la Divinité, qui ne se révèle dans l'œuvre où l'homme contemple l'expiation qui le justifie; et par-là même, il n'est aucune des impressions qui en dérivent, qui ne puisse y être associée. L'éternité et l'immutabilité divines, s'y trouvent unies à la science infinie et à la toute-puissance; la sainteté, la sagesse et la justice, s'y rencontrent avec la bonté et la miséricorde; et l'amour, la *charité de Dieu*, ce lien de toutes les perfections qui habitent dans l'essence divine, nous y apparaît comme le trait qui ressort et domine encore tous les

autres. Le Dieu créateur et conservateur, se manifeste pour qui sait embrasser l'ensemble des vérités divines, autant que le Dieu Rédempteur, dans le traité d'amnistie, qui rapproche de Dieu, comme d'un père, toute la race humaine: un cœur chrétien ne les sépare pas; et pour nous, nous ne connaissons rien, après l'étude de la Parole, (où se révèlent à la fois les deux grandes œuvres de la puissance et de l'amour), qui nous ramène plus puissamment au Dieu de l'Évangile et au sentiment de toutes ses miséricordes, que l'aspect d'une scène imposante de la nature, le spectacle du beau moral, tous les traits enfin du domaine de ce monde où se dévoile quelque chose de divin. Il n'y a donc rien de circonscrit dans le champ du Christianisme; ses doctrines s'étendent à tout, s'associent à tout ce qui présente un caractère de divinité; et, l'âme qui l'adopte pour sa religion, ne peut être arrêtée dans ses méditations ou dans ses émotions religieuses, que par les limites mêmes des éléments destinés à réveiller le sentiment religieux. Aussi, les personnes qui accusent de rétrécissement la religion de l'Évangile, ou bien s'en forment

une fausse idée, ou bien nous semblent fonder leur accusation moins sur un raisonnement que sur un prétexte. C'est le plus souvent un subterfuge pour s'affranchir des doctrines de la foi. Elles les excluent de la vie religieuse. Elles se renferment d'ordinaire dans un cercle de principes dont les vérités essentielles de l'Évangile sont retranchées, qu'elles n'y associent point; en sorte que, nous pourrions leur repousser le reproche qu'elles adressent au Christianisme; car leur religion est rétrécie, dans ce sens, qu'elles en exilent un vaste ensemble de vérités divines, qui tout au moins devraient y trouver place. Heureux encore, quand l'accusation n'indique pas la prétention de se dégager de toute croyance positive, de renfermer la religion dans le domaine arbitraire, indécis, et toujours si restreint de l'intelligence humaine; voie, qui ne peut manquer d'aboutir aux idées les plus bornées en religion, et à l'absence de toute vie religieuse dans le cœur.

Mais après tout, lorsqu'on pourrait supposer un ordre de vérités religieuses indépendantes de l'Évangile, et qui ne pourraient pas lui être associées; que le Christianisme négli-

gerait par-là même, comme n'entrant pas dans son domaine; ces vérités, demeureraient nécessairement en dehors de celles qui intéressent le salut; car l'Évangile se réserve exclusivement et essentiellement toutes les vérités auxquelles se rattache la délivrance des âmes, et qui peuvent influer sur leur sort dans l'éternité. Cela seul déciderait de l'importance relative des vérités qui en seraient séparées, et les placerait fort au-dessous des doctrines qui servent de base à nos intérêts éternels. Sans prétendre les exclure du champ des méditations de l'homme, et les soustraire à sa vénération, le Christianisme réclamerait avant tout, son attention et son culte. Il devrait être toujours le centre de toute la religion, *la seule chose nécessaire* dans la vie religieuse de l'intelligence et du cœur, *le tout de l'homme* dans la pratique. Dans tous les cas nous n'aurions pas eu à nous occuper de cet ordre de vérités. Étrangères au Christianisme, elles n'auraient pu entrer dans le champ de nos réflexions et dans le but de cet écrit. Notre plan, qui se renferme dans le domaine évangélique, ne saurait admettre ce qui n'est pas l'Évangile.

CHAPITRE HUITIÈME.

DE L'AUTORITÉ DU CHRISTIANISME SUR L'ÊTRE MORAL.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé le Christianisme que comme une grande théorie morale. Dans ce point de vue, il a pu nous suffire, d'exposer les ressources qu'il propose à l'homme, pour le conduire du point de départ où il le place, au point avancé qu'il lui désigne comme sa vraie destination.

Mais, notre tâche d'exposition demeurerait très-incomplète, si nous négligions d'arrêter notre attention sur un caractère qu'il renferme essentiellement, et qui domine tous les préceptes évangéliques : le caractère de l'obligation morale.

Ce caractère sort des moyens directs de l'œuvre régénératrice ; il est comme la base qui les supporte et les consolide. Mais, il in-

tervient dans l'œuvre, en exerçant une puissante influence sur la volonté.

Ce caractère ressort de partout dans le Christianisme; il en est un des traits distinctifs; l'Évangile l'affecte dans tout ce qu'il prescrit; car *il parle avec autorité*. Il lui appartient éminemment, en tant qu'on l'envisage comme une révélation divine. Sans entrer ici dans la discussion de ce dernier titre, nous exposons comme un fait, l'élément intimement associé à sa doctrine morale.

Le Christianisme dévoile à l'homme le but de son être; il lui fournit les ressources nécessaires pour l'atteindre. Il ne s'arrête pas là; il impose encore à l'homme l'obligation de le poursuivre. Ce n'est point seulement une lumière qu'il lui révèle; c'est une vocation qu'il lui adresse. Il ne conseille pas, il commande, et il s'annonce comme ayant le droit de commander. C'est Dieu lui-même, qu'il place à la tête de toutes les idées morales; c'est de la sagesse éternelle, qu'il fait émaner la destination prescrite à l'homme; c'est à la volonté souveraine, qu'il rattache tous ses préceptes; en sorte que, s'appuyant des droits imprescriptibles de Dieu, sur les êtres créés de

ses mains, toutes ses invitations se montrent revêtues du caractère le plus imposant, le plus irrécusable; et la soumission à la vocation imposée, devient elle-même un devoir.

Nous avons déjà signalé quelques-unes des différences qui séparent le Christianisme de la philosophie. Ici une des plus importantes se déclare. Les philosophes sont entrés dans de longues contestations sur les fondements de l'obligation morale, et ces contestations sont bien loin d'être terminées. Il n'est point de notre but de rappeler ici les différentes bases qu'ils lui assignent, ni d'en discuter la solidité. Nous ne nous arrêterons pas même à faire ressortir combien leurs nombreuses divergences doivent compromettre l'autorité de leurs préceptes. Nous nous bornerons seulement à remarquer que quelles que soient ces bases, le caractère de l'obligation doit nécessairement leur manquer.

Quelle obligation réelle peut résider pour l'homme, dans ce qui lui vient de l'homme? Nous concevons qu'une convention mutuelle confie à la force, la charge de protéger des intérêts communs. Alors la contrainte établie, impose des limites à la liberté des actions hu-

maines, pour mieux assurer les droits de tous. Mais ce principe d'obligation, purement conventionnel, admis par un consentement unanime, et pouvant être repoussé de même, n'étend son action que dans la sphère circonscrite des intérêts de la sociabilité, ne peut s'appliquer qu'à la manifestation tout extérieure de l'homme, et expire en quelque sorte aux pieds de l'individu; le forum de la conscience lui demeure inaccessible. Dès que nous rentrons dans le domaine moral, dès qu'il s'agit des sentiments intimes de l'âme, du gouvernement de la volonté, l'homme se retrouve en pleine possession de lui-même; il se constitue juge souverain, et ne consent point à aliéner, en faveur de son semblable, une liberté à laquelle son semblable n'a plus de droits. Il peut l'écouter comme conseil, mais non comme maître; il abdiquerait toute sa dignité par son obéissance. Ainsi, toute théorie, destinée à établir l'obligation morale, demeure enchaînée invinciblement dans son caractère d'individualité, et dépourvue d'une autorité qui la consacre. Elle retombe toujours sous le domaine de la volonté qu'elle devrait commander. L'homme aurait toujours

le droit d'en contester la réalité et d'en récuser les conséquences. Maître de lui-même, en présence de tous les philosophes, il pourrait toujours, sans injustice, refuser de recevoir leurs doctrines, et leur désobéir sans remords. Dans le fond il ne repousserait que les conceptions de l'homme, auxquelles les deux caractères, qui fondent seuls l'obligation, manqueront toujours; l'universalité et la nécessité.

Dira-t-on que les principes de l'obligation, étant saisis dans les éléments mêmes de l'être moral, ne pourront plus être rangés dans l'ordre des spéculations arbitraires; qu'envisagés comme des lois de notre être, ils porteront en eux-mêmes leur autorité souveraine sur la volonté. Mais nous demanderons quels sont ces principes; car nous ne voyons pas que les philosophes eux-mêmes s'accordent dans ceux qu'ils proposent, et cette divergence même n'est pas une petite atteinte à l'autorité dont on voudrait les investir. Nous demanderons ensuite, quel législateur souverain les a érigés en lois de notre nature, et si ce caractère leur appartient réellement, ou ne peut pas être contesté. Tant qu'on ne trouvera pas à

l'obligation morale un point d'appui en dehors de l'être humain, n'en reviendra-t-on pas toujours, en dernière analyse, à laisser entre les mains de l'homme la décision des règles qui doivent le régir, et l'évaluation arbitraire de la force du lien qui l'y attache; et loin d'être gouvernée, ne sera-ce pas encore la volonté qui gouvernera l'obligation morale?

On croira peut-être découvrir cette force impérative dans les avertissements de l'instinct moral, ou, de ce que l'on nomme plus ordinairement le pouvoir de la conscience. Certes, personne n'est plus éloigné que nous de contester la réalité de cette loi morale de notre être, et si nous descendions sur le terrain de la philosophie, nous nous ferions gloire d'en être le plus constant et le plus ardent défenseur. Mais ici, où nous n'avons à l'examiner que comme une puissance pour établir l'obligation morale, nous ne pouvons consentir à lui attribuer cette grande mission. Nous remarquerons d'abord, que cette puissance n'est pas tellement évidente par elle-même que tous les hommes en acceptent l'autorité, puisque nous voyons un grand nombre d'entre eux en

nier jusqu'à l'existence. On trouverait autant de philosophes qui ont récusé, comme un être imaginaire, ce moniteur intérieur, qu'on en pourrait désigner qui l'ont reconnu. Si de nos jours la réalité de l'instinct moral est plus généralement admise, on peut l'attribuer, non au résultat des investigations de l'esprit humain ou à son progrès moral, mais aux lumières répandues par une religion divine, dont une des missions fut de dégager l'instinct moral des ténèbres où les passions humaines l'avaient enfoui, de l'éclairer, de le rétablir dans sa dignité primitive. Or, il nous semblerait étrange, de fonder l'obligation morale sur un principe, qui, jusqu'à l'Évangile, et même depuis l'Évangile, ne nous présente dans le domaine de la philosophie que le sujet d'un grand procès. De plus, en supposant la réalité de l'instinct moral reconnue, si l'on ne voit en lui qu'un des éléments de notre être, et qu'on ne le rattache à rien qui en dépasse la sphère, nous ne concevons pas comment il revêtirait pour l'homme un caractère obligatoire. Un seul caractère pourrait l'investir d'une certaine autorité sur la volonté; ce serait que l'être humain démêlât dans l'instinct moral une loi de sa nature.

Mais, outre que ce serait à l'homme lui-même à décider de la réalité de cette loi, et à en déterminer la force et l'étendue; qu'ainsi, il l'aurait toujours en sa possession et en quelque sorte à sa disposition, du moins sous ce rapport; il suffirait, qu'un autre élément de l'être humain se mît en opposition avec l'instinct moral, pour qu'on eût le même droit de l'ériger à son tour en loi de notre nature; et, ce conflit de jurisdiction, remettant la décision au choix de la volonté, l'obligation se trouvant partagée, serait par-là même détruite. Or, cet élément ne tarderait pas long-temps à se découvrir; car, si l'instinct moral prescrit la vertu, les penchants naturels prescrivent précisément le contraire. Une lutte perpétuelle est établie entre eux; et, lorsque le conflit est laissé au libre arbitre de l'homme, il n'est pas difficile de prévoir de quel côté penchera la victoire. La conscience, envisagée uniquement comme instinct moral, n'a pas plus d'autorité que tout autre élément clairement saisi dans notre être; et on ne saurait contester, qu'il en est, qui sont revêtus d'une bien plus grande force pour commander à la volonté. « Ce n'est pas la raison pratique, c'est-à-

dire la conscience », dit un écrivain profond, « qui peut nous rendre bons. Elle n'est que le bras indicateur qui nous montre le chemin de la vertu; mais elle ne peut nous y porter, encore moins nous y contraindre. La conscience est une puissance législative, mais non exécutive. »*

La conscience, ne peut être considérée comme un principe d'obligation morale, que lorsqu'on la dégage de son caractère d'individualité, et qu'on voit en elle un avertissement supérieur et indépendant de l'homme, une sorte de révélation, la voix de Dieu en lui. Alors, elle rentre dans le domaine religieux, et se montre investie d'une autorité imprescriptible. Mais il n'appartenait pas à l'esprit de l'homme de démêler en elle, ou d'établir, ce grand rapport. La racine de l'instinct moral lui demeurait voilée, le lien qui l'unissait à la Divinité lui échappait, et avec lui, tout ce qui pouvait en proclamer l'autorité. On pouvait arriver à constater la loi morale comme un fait, mais comme un fait inexplicable. On pouvait saisir dans les profondeurs du moi humain, et

* *Pensées de J. P. Richter.*

par une opération de la réflexion qui n'était ni facile ni familière, une voix qui réclamait contre l'abandon à ses penchants naturels, comme contre un désordre ; qui accusait le vice, et révélait confusément l'autorité sainte de la vertu. Mais cette voix ne pouvait s'exprimer que d'une manière vague, indécise ; et avant que l'Évangile l'eût sanctionnée en en dévoilant la sainteté, elle ne produisait aucun titre suffisant pour être écoutée en souveraine. Elle ne parvenait jamais à se dépouiller assez du caractère de personnalité qu'elle contractait dans l'être humain, pour attester, avec une clarté suffisante, son origine supérieure et sa relation intime avec Dieu. Aussi, son autorité était bientôt méconnue, et elle n'opposait aux penchants de l'homme qu'une digue illusoire. La fragile barrière était bientôt brisée, car, comme le dit St. Paul, *quoique la conscience rendît témoignage, les hommes n'avaient point connu Dieu.* L'alliance entre la vertu et la Divinité demeurait inconnue, ou ne pouvait tout au plus offrir à l'homme qu'une théorie élevée. Ainsi la morale de la philosophie se trouvait atteinte dans sa base. Quelque beau que fût l'édifice, il ne pouvait

être que ruineux. La main de l'homme, habile peut-être à le construire, était trop débile pour le fonder et le soutenir. Il y fallait une autre main. Il fallait une autre puissance pour imposer à la volonté rebelle de l'homme, et rétablir la conscience dans ses droits. Il fallait une autre lumière, pour que l'homme fût contraint de s'accuser de sa résistance ; et une autre force, pour qu'il consentît à la fléchir.

Telle est l'autorité dont le Christianisme se montre investi, lorsqu'il pose la volonté divine comme base de tous ses préceptes, et sanctionne de toute la puissance des droits de Dieu sur sa créature, la vocation morale qu'il nous adresse. Il dégage la morale de l'état de dépendance qu'elle contractait dans les limites du moi humain, et là transporte dans un domaine au-dessus des atteintes de l'homme, où elle se montre munie de la force, et brillante de la vérité, du Dieu dont elle émane. Là, la volonté n'a plus de prise sur elle. Elle en demeure indépendante dans toute sa pureté, et avec toute son autorité. Elle se montre à l'homme d'un point situé en dehors de lui-même; elle descend à lui, et se manifeste

comme l'expression des ordres du Maître souverain qui la révèle. Il ne peut la reconnaître, sans reconnaître en même temps l'obligation qui y est attachée. L'individualité, qui paralyse l'autorité de la morale humaine, a disparu; car cette morale émane de l'Être qui embrasse tout de son immensité, et qui la proclame du ciel à tous les hommes. L'incertitude ne saurait l'atteindre, puisqu'elle est la manifestation de la sagesse infinie du Dieu de vérité. Le caractère de la nécessité s'y trouve invinciblement attaché; car elle se montre tout entière comme le commandement de la toute-puissance; c'est la loi de l'Être souverain; il a le droit suprême de l'imposer, et le devoir est d'obéir. Ici l'homme ne peut rien contester sans délire, rien refuser sans rebellion. Sa volonté peut sans doute résister à ces obligations; mais il ne peut le faire sans sentir qu'il tombe dans le désordre, et sans se condamner au malaise que met en lui le reproche. Il se sent gêné dans sa résistance et n'échappe plus au remords. La loi enfreinte, le poursuit du sentiment de son autorité bravée. Il ne lui est plus permis de se soustraire à la punition qu'entraîne l'infraction du devoir, le mécon-

tentement de soi-même et l'inquiétude de la conscience. *Quel est celui qui a résisté à Dieu et qui s'en est bien trouvé ? Il n'est plus de paix pour le méchant, a dit mon Dieu.*

L'obligation, se retrouve donc invariablement et dans toute sa vigueur, au fond de la morale du Christianisme. Elle est nécessairement inhérente à tous les préceptes, imposés comme autant d'actes d'obéissance à Dieu. Il fallait la volonté divine déclarée, pour fonder l'obligation morale; et dans le Christianisme cette volonté se déclare partout. L'*impératif cathégorique*, qu'une philosophie célèbre réclame comme un caractère indispensable de la loi morale, se manifeste ici au degré le plus élevé de puissance et de grandeur. Il n'appartient plus à l'homme de se soustraire arbitrairement ou impunément à sa destination morale. Il faut qu'il la remplisse sous peine de se déclarer rebelle, et de se condamner à sentir toujours peser sur lui le poids de la rebellion. Tout doit céder devant ce simple mot: Dieu le veut! *c'est ici la volonté de Dieu, savoir notre sanctification.*

La morale évangélique, se montrant seule revêtue du caractère indélébile de l'obligation,

vie morale du Christianisme, peut être détachée de l'obligation, sans déchoir de la perfection *relative* que nous nous sommes étudié à faire ressortir, les considérations qui précèdent pourraient servir à diriger l'attention d'un esprit consciencieux, sur l'importance de l'*obligation morale*, dans tout système qui prétend à régir la volonté; de plus, à lui faire discerner un caractère nouveau de perfection, dans la doctrine qui renferme cet élément dans une mesure si complète et à un degré si élevé; enfin, elles pourraient le conduire, à étudier, d'une manière plus approfondie, les preuves sur lesquelles se fonde l'obligation que l'Évangile attache à tous ses préceptes, et qui nous paraissent en constater, avec une grande rigueur logique, la réalité.

CHAPITRE NEUVIÈME.

DU CARACTÈRE CHRÉTIEN.

Essayons maintenant de réaliser les doctrines théoriques que nous avons tenté d'exposer. Résumons-les, en étudiant la vie morale qu'elles tendent à former.

Dès l'entrée, l'homme est révélé à lui-même. Cette connaissance de son état moral, qui fut le vœu de la philosophie de l'antiquité; cet adage fameux dont le plus sage des Grecs fit la règle de sa vie, et dans lequel il découvrait la condition de toute morale; trouve une réponse dans le Christianisme, et cette réponse en est le début. Cette révélation est triste sans doute, elle est humiliante. Mais qu'importe si elle est vraie? Si l'expérience individuelle la confirme toujours plus, à mesure qu'on la consulte avec plus d'exactitude et de sincérité? Est-il un autre moyen de

conduire à la guérison que de découvrir la plaie, et, le premier bienfait de l'Évangile, n'est-il pas de nous dévoiler la maladie morale que nos illusions nous dérobent? La répugnance de l'homme à reconnaître sa dégradation, c'est le mécontentement du malheureux qu'on secoue dans son sommeil, pour l'arracher aux flammes d'un incendie.

Averti de sa vraie situation, l'homme se reconnaît et s'humilie. Dès le premier pas dans la carrière, il se voit coupable, et dépose son orgueil. Mais cet abaissement n'a rien d'abject. Il est une nécessité de son être; et la nécessité n'a jamais rien de flétrissant aux yeux de la raison. L'homme qui s'estime pur, croit s'avilir en convenant de ses fautes. Celui qui reconnaît sa dégénération, en gémit, mais ne rougit pas de l'avouer; car en s'y refusant, il chercherait à s'en imposer à lui-même, et se dégraderait par le mensonge. Cette humiliation légitime blesse la déraison de l'orgueil, mais non le sentiment moral de notre dignité. Elle est accompagnée dans l'âme de cette impression de calme, qu'y fait pénétrer le sentiment de la vérité, de l'ordre, de l'harmonie. Dans cet état, qui le dépouille de ses

prétentions illégitimes, l'homme se sent à sa place. Il se sent débarrassé de ce trouble intérieur, dont un sentiment secret d'injustice, accompagne toujours l'orgueil. Son point de vue est changé. Il découvre l'aveuglement qui lui faisait déplacer sa vraie dignité, et chercher sa gloire dans sa honte. Il s'approuve de se reconnaître tel qu'il est; il a pour lui sa conscience, siége unique de la vraie grandeur. Il découvre que c'est l'orgueil qui l'avilit.

Cette découverte qu'il doit au Christianisme, attaque ainsi dans ses racines les plus intimes, l'élément le plus opiniâtre de notre nature dégénérée; l'obstacle qui rend toute réhabilitation impossible. Elle place l'homme dans une disposition de sincérité complète vis-à-vis de lui-même, en le dégageant de toutes les illusions qui le flattent. Elle lui dénonce le besoin d'une régénération qui le réhabilite; puis évoquant les perspectives de l'avenir, le Christianisme vient éveiller en lui le désir ardent de sortir d'une situation menaçante; de voir opérer dans son être un changement, à la réalité duquel ses intérêts éternels se trouvent attachés.

Abandonner l'homme dans cette situation,

ce serait, après lui avoir dévoilé l'énigme de son être, le laisser s'agiter dans son humiliation, se débattre dans une impuissance désespérante, comme le malheureux qui regarde ses plaies et pleure. Mais, en même temps que le Christianisme a jeté dans son âme cette douloureuse lumière et y a éveillé de saints désirs, il le relève, en lui découvrant le but de son être. Il le prend au sein de sa dégradation morale, pour lui annoncer sa vraie destination; et cette destination, est la plus haute à laquelle une créature puisse prétendre. Le terme proposé est tellement élevé, que la pensée humaine elle-même ne peut l'atteindre qu'en empruntant les ailes de la foi. Cette destination, c'est la ressemblance de Dieu. Le seul modèle que l'Évangile ait jugé digne de l'homme, n'est rien moins que la perfection morale, réalisée sous les traits de la Divinité. Tel est le haut appel, qui, à travers tous les sentiments douloureux de sa misére, retentit jusqu'au cœur de l'homme, et y révèle un élément de grandeur. Il se sait capable de diviniser son être. Dès lors, il n'est aucun degré dans l'élévation morale qui soit au-dessus de ce qu'il peut prétendre. Quelle que soit

l'humiliante tristesse où l'ait jeté la vue de lui-même, il ne se défie point du Dieu qui l'invite ; il sait que ses appels ne sauraient être trompeurs ; une généreuse espérance le saisit et l'anime ; il place au-devant de lui l'image divine, il aspire à la réaliser dans son être ; à travers tous les intérêts passagers, le saint modèle lui apparaît comme le grand objet sur lequel il doit régler sa vie.

Mais comment marchera-t-il vers le but ? Quelles ressources au sein de sa fragilité, soutiendront ses prétentions d'avancer vers la perfection qui l'appelle ?

Ici, le Christianisme vient au secours de l'homme. Il lui a dévoilé sa grande destination ; c'était lui garantir le moyen de l'atteindre ; et le Christianisme n'est jamais infidèle à ses promesses. Il s'empare de l'homme dès le premier pas dans la carrière, et ne le quitte plus. Il lie la vie tout entière à Dieu. Il révèle des vérités nouvelles qui sollicitent tous les intérêts du cœur, et dont la puissance établit une communication intime et constante entre l'âme et la Divinité. C'est un commerce de reconnaissance et de confiance, qui ne peut point cesser tant que les vérités dévoilées rè-

gnent dans la pensée humaine, et dont le résultat nécessaire est de purifier incessamment l'âme en la mettant en contact habituel avec la source de toute perfection. Les impressions qui l'émeuvent alors, exilent toutes celles qui arrachent l'homme à Dieu, et établissent une harmonie constante entre son âme et la sainteté éternelle.

Ainsi, le Christianisme empreint cette existence dégradée et éphémère, de divinité et d'immortalité. Dès que l'homme s'engage à l'Évangile et se remet pour ainsi dire à sa conduite, tout son être moral est changé. Sa vie ne se rattache plus aux choses qui passent, mais aux choses éternelles. Elle devient une préparation à l'existence réelle désignée à l'homme; une éducation de son état futur. C'est là, cette *vie de la foi* dont parlent les Écritures : ce *combat de la foi* qui doit être l'exercice continuel du fidèle. Les soins du chrétien vont essentiellement à maintenir une communication continuelle entre son âme et le modèle divin. Il est appelé ainsi, à se nourrir des pensées les plus hautes qui puissent occuper l'intelligence, des affections les plus élevées et les plus pures qui puissent

émouvoir le cœur. Il poursuit le but divin sans s'en écarter, à travers toutes les vicissitudes de la vie, tous les intérêts compliqués qui se croisent sur sa route, et qui n'ont plus à ses yeux qu'une importance accessoire et secondaire. Sa *conduite ici-bas est celle d'un citoyen du ciel.* Il n'a plus *ici-bas de cité permanente,* il *cherche celle qui est à venir.* La relation spirituelle qu'il entretient avec l'auteur de son salut, imprime dans son cœur les traits qui le changent, et qui se reproduisent dès lors dans les développements de la vie. Il y puise un amour qui l'unit à Dieu, le purifie; qui remplace et exile les intérêts corrupteurs; qui se réfléchit dans l'imitation des vertus du saint modèle; en sorte que, placée sous l'influence de l'Évangile, l'existence entière reçoit une direction morale dont rien ne saurait arrêter ou borner l'essor; dont rien n'égale l'élévation et la beauté.

Mais, ce qui relève surtout à nos yeux le caractère chrétien, et le distingue glorieusement au milieu de tous les caractères régis par une influence morale étrangère à l'Évangile, c'est la pureté particulière qu'il contracte nécessairement sous l'empire des mobiles qui

concourent à le former. Ici rien n'est donné à l'apparence. Tout est réel. La vertu s'empreint dans l'âme d'une sincérité, qui la dégage de tout alliage. Tout se passe entre l'âme et Dieu. C'est le témoin invisible et toujours présent, devant qui le chrétien agit; et il n'agit que pour lui. L'influence de l'opinion ou de la complaisance pour soi-même est bannie. Toutes les réserves que les passions voudraient se ménager, sont sévèrement exclues. Les applaudissements ou le blâme des hommes sont récusés. Ils ne sauraient en imposer à qui place toute sa conduite sous les yeux de Celui qu'on ne peut jamais tromper. L'orgueil humain lui-même, cet appui continuel et exigé du Stoïcisme, n'est plus qu'un écueil. Chez le fidèle, le repentir est inséparable de la confiance, l'abnégation du zèle, la prière du courage, l'humilité du succès. Ce n'est jamais sur l'œuvre extérieure qu'il mesure le degré où il est parvenu. Le caractère chrétien est tout entier dans l'âme, et la vie apparente n'est rien, si elle en est autre chose que la simple expression. Ce sont les mouvements secrets du cœur, auxquels *Dieu regarde*, qui en forment les vrais éléments; et tout ce

qui ne sort pas d'un principe pur, est mal, quel qu'en soit du reste le résultat. S'abstenir des œuvres mauvaises, nuisibles, condamnables aux yeux de la société, ne suffit point au fidèle. Pour lui, *se livrer à la colère, c'est être meurtrier. Jeter sur une femme un regard de convoitise, c'est être adultère.* C'est à la racine du mal, que l'influence chrétienne aspire à porter la hache et la flamme. Celui qui prescrit à l'homme la régénération de son être, pénètre d'un regard divin, le principe dans toutes les conséquences et toutes les conséquences dans le principe ; et l'amour qu'il inspire, cet amour destiné à purifier l'homme, poursuit jusque dans leurs derniers détours, les éléments du mal, cachés si profondément dans les replis compliqués du cœur. Le Christianisme, s'attache, avant tout, à purifier la source invisible d'où toute la vie émane ; au rebours des hommes, qui commencent d'ordinaire par recommander de *parer le dehors*, et dont la vertu peut ainsi devenir un masque, sous lequel toutes les passions vicieuses sont nourries et s'agitent impunément. Sous l'influence évangélique, la morale descend du ciel à l'âme; dès que l'âme s'y soumet, elle ne

peut plus lui échapper. Celui qui la prend pour règle ne peut plus se rendre volontairement complice des mensonges de son propre cœur. Le jugement de son état moral ne lui appartient plus; il est dévolu tout entier à Dieu, et à la conscience, qui est en nous la voix de Dieu. Placé dans un état complet d'indépendance vis-à-vis des jugements humains, et dans un état complet de dépendance devant Dieu, il est à la fois à l'abri des déceptions de l'amour-propre, de l'illusion des fausses maximes, et des périls du relâchement. Sa vertu ne saurait être feinte, et elle doit porter le caractère de la sainteté, car *il marche avec Dieu,* et ne relève que de lui.

On croirait qu'une morale qui se lie à des doctrines si hautes, une morale qui a ses racines dans le ciel, qui rattache l'homme tout entier à Dieu et aux choses qui ne sont pas de ce monde, devrait trouver dans son élévation, dans son extrême pureté même, un écueil. En dirigeant la vie humaine d'après la perspective d'une existence qui n'est point celle d'ici-bas, il semble qu'elle devrait incliner vers la contemplation, concentrer toute son influence sur la purification intérieure de l'âme,

et perdre ou négliger ce caractère d'utilité pratique, que la morale emprunte de l'exercice des devoirs au sein des relations diverses des hommes entre eux. Le Christianisme n'est pas demeuré à l'abri de ce reproche. On l'a accusé de relâcher le lien social, de tendre à rendre l'homme inutile à l'homme ; et, bien que l'on s'accorde à reconnaître que jamais aucune morale n'a présenté un code de préceptes plus complet, plus pratique, mieux fait pour unir les hommes entre eux par le lien de l'affection et par la réciprocité des obligations, on n'en a pas moins reproché à ses doctrines, de tendre à isoler l'homme, à le détourner des devoirs de la vie commune pour sacrifier aux charmes de la méditation solitaire, et d'une oisiveté contemplative.

Cependant, loin de légitimer ces accusations, nous voyons l'influence chrétienne les confondre par des résultats tout opposés. L'utilité pratique en est un des traits les plus distinctifs, et les plus admirables. Le Christianisme descend de cette hauteur sublime, au sein de laquelle il semblerait devoir aller se perdre et échapper aux regards humains, pour se mêler à toutes les relations sociales, à

toutes les affaires de la vie. Il les poursuit de son influence jusque dans leurs dernières ramifications, et se représente encore au fond de leurs plus minutieux détails. Rien n'échappe à sa vigilance; et le mobile d'action, le guide moral qu'il fournit, se retrouve partout. Quelle est la relation humaine, qui puisse échapper à une morale, qui établit pour règle immuable et universelle de toutes les obligations des hommes entre eux, la charité? Depuis le lien le plus étendu qui embrasse et rapproche l'espèce humaine, jusqu'aux liens les plus particuliers qui en unissent les individus; depuis le caractère commun de l'humanité qui défend à l'homme d'être étranger à l'homme, jusqu'aux relations intimes et exclusives d'époux, d'ami, de fils, de père; tout est compris dans le domaine de l'Évangile, tout rentre sous l'influence de l'amour mutuel, sous la règle invariable et sans exception: *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* C'est une vérité tellement reconnue, si généralement avouée des ennemis mêmes les plus violents du Christianisme, qu'on rougirait d'insister, et que ce serait une ineptie de s'appliquer à l'établir. Accuser le Christianisme

de relâcher le lien social, ce serait donc démentir ses préceptes, qui, d'un aveu unanime, concourent tous à le former, à l'entretenir, à lui donner une puissance qu'il n'eut jamais jusqu'à lui; ce serait s'inscrire en faux contre cette multitude de déclarations qui se représentent dans toutes les pages sacrées; qui ne cessent d'insister sur l'importance immense de ces grands devoirs; qui font de cette importance un des caractères distinctifs de la religion évangélique; qui désignent la fidélité à les remplir, comme un des éléments essentiels de la vie chrétienne.

Mais, ce que l'on reconnaît moins généralement, et ce qui répond plus directement à la difficulté proposée, c'est que le principe de cette charité active, qui, comme une sève bienfaisante, se répand dans toutes les branches de l'arbre social et fait circuler la vie jusque dans les derniers rameaux; qui s'insinue dans toutes les relations humaines, en éclaire, en commande, en anime tous les devoirs; se puise essentiellement, dans ces doctrines mêmes dont la croyance décide de toute la tendance de la vie chrétienne, et qu'on accuse d'en enchaîner l'activité. C'est précisé-

ment cette communication intime et habituelle avec le Dieu *qui nous a aimés,* qui imprime à l'âme, dans toute son énergie, cet amour pour nos semblables, auquel aucun cas d'exception ne doit nous soustraire, et qui fait accomplir fidèlement toutes les obligations qui s'y trouvent attachées. D'après l'Évangile, la conséquence immédiate et nécessaire de l'amour de Dieu, c'est l'amour de nos semblables, c'est l'amour de ces êtres, comme nous créatures de Dieu, rachetés de Jésus-Christ, héritiers du ciel, enfants d'un même Père, embrassés également dans cet amour immense qui adopte la famille humaine, la réhabilite pour l'appeler à la félicité, la désigne et la prépare pour la vie éternelle. *Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère. Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu et qu'il n'aime pas son frère, il est un menteur. C'est à ceci que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples,* a dit le Chef de la foi, *si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* L'amour du prochain, est tellement le fruit de la croyance aux vérités divines sur lesquelles l'Évangile fonde le salut de l'homme, qu'il attache à la charité le beau privilége de pouvoir devenir pour le fi-

dèle un caractère de sécurité, le garant d'une espérance immortelle. *Quand nous aimons nos frères, nous connaissons par-là que nous sommes passés de la mort à la vie. Celui qui n'aime pas son frère, demeure dans la mort.*

La charité est uue vertu divine, comme toutes les vertus chrétiennes. Ses racines ne tiennent point à la terre, comme celles de la bienveillance ou de la philanthropie auxquelles on l'a trop souvent assimilée. Elle inspire une bienveillance d'un ordre plus élevé, une philanthropie tout autrement active et désintéressée. Elle se mêle aux relations terrestres, mais elle tient au ciel; elle en émane ; c'est là le lieu de son origine, et c'est là que l'homme doit s'adresser pour en découvrir le principe et l'inépuisable aliment. Elle n'est accessible que dans le sein de Dieu. *Dieu est charité; et celui qui demeure dans la charite, demeure en Dieu et Dieu demeure en lui.* La charité est dans le cœur de l'homme, un reflet de l'amour de Dieu pour le monde. C'est une association de l'âme humaine à cet immense amour. Tout le secret de cette vertu sainte, son élément générateur et nécessaire, et son résultat dans le cœur du fidèle, nous semblent renfermés

dans ces paroles de St. Jean : *L'amour de Dieu pour nous a paru en ceci, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous ayons la vie par lui. C'est en ceci que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu; mais c'est lui qui nous a aimés, et qui a envoyé son Fils pour faire la propitiation de nos péchés. Mes bien-aimés! si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres.*

Ils comprennent donc bien mal les doctrines chrétiennes, ceux qui les mettent en opposition avec les intérêts de la société; qui les représentent comme tendant à reléguer l'homme dans le domaine stérile de la solitude contemplative. Nous n'ignorons pas qu'on se fonde sur des exemples pour s'autoriser dans ces interprétations erronées. Mais soyons de bonne foi. Laissons des faits, qui disparaissent dans l'immensité des faits opposés qui les démentent. N'argumentons pas, appuyés sur des exceptions et des abus, qui peuvent tout au plus fournir les éléments d'un prétexte. Envisageons les doctrines chrétiennes, non telles qu'elles se montrent dépravées par l'homme dont l'égoïsme et les passions dépravent tout;

Envisageons-les elles-mêmes; étudions-les dans l'Évangile, leur source pure et féconde; c'est le parti le plus sûr. Nous y découvrirons la base inébranlable et le principe de vie de la charité. Détachée d'elles, cette vertu ne saurait exister; elle en est comme une émanation directe, inséparable et toujours agissante. Loin d'enchaîner l'activité humaine, ce sont ces vérités divines qui la commandent, la nécessitent, et l'entretiennent. L'homme qui se place sous leur influence, pour se montrer fidèle à sa croyance, *s'adonne* essentiellement *aux bonnes œuvres;* il devient, et s'il est conséquent, ne peut pas ne pas devenir, un être continuellement actif. L'amour de Dieu dont ces vérités sont l'aliment perpétuel, tourne tout entier au profit de l'amour du prochain. Ce résultat, tout en faveur de la vie pratique, est aussi inséparable de l'acte qui nous approche de Dieu, que la conséquence du principe, ou l'effet de la cause. Le chrétien ne se croirait pas fidèle, s'il ne découvrait pas dans une vie animée par l'amour de ses frères et dévouée à leur bien, le premier caractère de sa fidélité. L'Évangile devient donc pour lui le principe du plus fort, comme du plus parfait des liens,

qui l'unisse à ses semblables; il imprime à son existence une direction soutenue vers tout ce qui peut concourir à leur bonheur; il empreint toute sa vie de ce caractère d'utilité, dont la charité marque tous les devoirs qu'elle prescrit; et la société découvre dans sa croyance, la garantie assurée et inviolable des services qu'elle a lieu d'attendre d'un de ses membres, et de toutes les vertus qu'elle a le droit d'en réclamer.

Ajoutons un caractère du Christianisme, qui en fait une religion d'une application universelle et par-là même éminemment sociale. Il s'associe chez l'homme à toutes les situations. Le Christianisme attache peu d'importance à la forme; il est venu dégager l'homme religieux de l'asservissement improductif du formalisme. Il exige peu de pratiques extérieures, et réclame peu de moments qui lui soient spécialement consacrés. Il s'attache essentiellement à la régénération intérieure. C'est le cœur qu'il veut occuper. Aussi, pour être chrétien, il ne s'agit nullement de s'isoler des intérêts de la vie, et de délaisser les occupations qu'ils exigent. A moins qu'une vocation terrestre ne soit elle-même un crime, il

n'en est aucune dans l'ordre entier des vocations sociales, à laquelle le Christianisme ne puisse s'associer. Aucune n'en sépare. Au milieu des devoirs de son état, de l'embarras des affaires humaines, des soins d'un travail mécanique, le chrétien peut nourrir sa foi; l'élément de l'influence chrétienne peut trouver sa place et exercer son empire. Le vrai Christianisme, s'assied avec le monarque sur le trône, et se retrouve auprès du foyer du laboureur. Toutes les conditions y ont un égal accès. Il en est indépendant et les domine toutes. Retiré dans le sanctuaire de l'âme, il peut diriger de là toute la vie; mais, rien dans la vie ne peut l'exiler du domaine où il règne; rien, hors de la volonté de l'homme, ne saurait lui en ravir la souveraine propriété. Cependant, en s'associant ainsi à toutes les vocations humaines, en en demeurant indépendant, le Christianisme ne les laisse point dépouillées de son influence; il y intervient pour en sanctionner les obligations; pour les diriger et les activer. Il les relève, en les faisant concourir au grand but de la vocation chrétienne, à la destination réelle de l'humanité. Il n'est pas un devoir attaché à une situa-

tion quelconque sur la terre, qui sous l'empire de l'Évangile, ne soit accompli avec plus de fidélité, et ne revête un caractère religieux. Toute œuvre ests anctifiée par l'esprit qui l'inspire et l'accompagne; le travail terrestre lui-même tourne au profit de l'âme. Ainsi la vie s'élève, lorsque l'élément chrétien la domine. Tous ces intérêts matériels, tous ces soins minutieux, ces devoirs journaliers dont la monotonie fatigue l'existence, ces agitations puériles qui l'inquiètent et la rétrécissent, ces travaux pour des biens d'un jour qui la matérialisent et la dégradent, changent d'aspect; se montrent sous une face nouvelle, qui reproduit le trait divin que l'Évangile imprime à tout ce qui est amené dans son domaine. Toutes ces occupations mercenaires, tous ces devoirs de la vie sociale, qui, renfermés dans le cercle rétréci des intérêts humains, paraissent si peu dignes d'un être immortel, et présentent un caractère si insignifiant et si bas lorsqu'on les place devant la grande destination de l'homme, deviennent, sous le régime de la religion de Jésus-Christ, des obligations importantes qui se lient aux intérêts de l'éternité, un exercice continuel de la vie chrétienne,

des épreuves successives de la sincérité et du dévouement du fidèle, des œuvres de la foi.

Tel est le Christianisme. C'est ainsi que, s'insinuant dans toutes les parties du corps social, loin d'en arrêter ou même d'en gêner les mouvements, il les règle et les anime. Indépendant de leur action, et les laissant agir dans tout leur développement, il se contente de leur imprimer une direction salutaire et une activité plus puissante. Il concilie au plus haut degré les intérêts du ciel et ceux de la terre, les soins d'une âme immortelle et ceux de la vie humaine; il lie le présent à l'avenir, le temps à l'éternité. C'est une religion aussi sociale qu'elle est divine, aussi active qu'elle est élevée, aussi applicable qu'elle est pure, aussi pratique dans la vie extérieure qu'elle est sanctifiante pour le cœur; et, ce qui achève de la recommander à l'admiration et au culte des hommes qui n'ont pas abdiqué le sentiment moral, c'est la simplicité et l'emploi facile du moyen par lequel elle propose au fidèle de le conduire au but élevé qu'elle lui prescrit.

En effet, cet appel à un état moral si relevé, si pur, d'une application immédiate et constante aux utilités diverses de la vie, est

adressé à tous. Le but est mis à la portée du plus faible, du plus misérable, par l'annonce du moyen unique et infaillible qui doit y faire parvenir. Ce moyen, c'est un sentiment; et ce sentiment a sa racine dans les besoins les plus impérieux de l'âme. Ce sont les éléments les plus inséparables de notre nature, que l'Évangile choisit pour y jeter le germe dont le développement doit en amener la régénération. Partout où bat un cœur d'homme, il doit pouvoir comprendre et saisir, comme instinctivement, la grande ressource par laquelle l'homme peut réussir à réaliser sa grande destination. Quel est-il ce moyen? c'est de croire à l'amour infini qui a éclaté dans la rédemption de la race humaine; à cette pitié divine, qui a compati au sort d'êtres coupables, leur annonce le pardon, leur offre le salut. C'est-à-dire, que le moyen est la croyance à une vérité, que réclament également le sentiment de notre misère et notre désir impérieux de bonheur. Établie dans l'âme, avec laquelle elle se trouve dans une si parfaite harmonie, cette croyance suffit à toute l'œuvre qui doit y être accomplie. Or, c'en est assez de chercher avec sincérité la ressource, pour la découvrir;

toute âme qui sent sa dégradation et éprouve le besoin de la miséricorde, peut prétendre à la posséder et à en éprouver la réalité. La simplicité d'intention, suffit pour lui faire aisément reconnaître la puissance des autorités qui appuient les promesses saintes, et le caractère sacré qui les garantit. Bientôt, l'expérience qu'elle en fait, la pénètre d'une persuasion plus intime et plus irrésistible. *Ce sont des choses qui sont révélées aux simples et aux enfants. L'Évangile est annoncé aux pauvres* et il est destiné *à donner la sagesse aux simples.*

On a accusé le Christianisme de dépasser la nature de l'homme, d'exiger de lui l'impossible : et sans doute en se plaçant devant le but qu'il propose, et en le mesurant du sein de notre faiblesse, on est tenté de s'associer à l'accusation. Cependant, on ne saurait reprocher au Christianisme d'exagérer la puissance morale de l'homme, de méconnaître sa faiblesse; on lui a souvent adressé le reproche opposé; et sans doute aucune doctrine n'abaissa jamais autant notre nature. Nous n'entrerons point ici dans la discussion de longue haleine où ce sujet menacerait de nous en-

traîner. La simplicité du moyen proposé, nous semble concilier le contraste, et peut servir à résoudre la double difficulté. Il convient à la faiblesse de l'homme, car il est à la portée de tous. Il aboutit au résultat le plus élevé, puisqu'il divinise notre être. L'impossibilité ne saurait résider dans l'acquisition du moyen; et, trop d'expériences chrétiennes, trop d'exemples éclatants, déposent de ce qu'il peut produire, pour qu'on ait le droit d'en contester la puissance et l'efficacité.

Il nous semble, qu'une religion, dont l'influence rassemble dans le caractère humain les traits que nous venons de signaler, peut être considérée comme ayant résolu le problème. Il n'est pas une vertu qui n'émane d'elle et qu'elle ne soit en possession d'inspirer. Une doctrine, qui, suivie avec fidélité, réalise de tels résultats, et par des moyens aussi simples, ne laisse rien à désirer pour l'éducation de l'âme humaine. Si l'élément moral est un de nos plus beaux priviléges, et son développement un des buts importants de l'existence, il nous semble que l'homme sérieux devrait ne pas hésiter à confier au Christianisme la direction morale de son être. L'usage le plus lé-

gitime et le plus heureux de sa raison, devrait ainsi l'amener à l'Évangile de Christ.

Il faut donc qu'ils soient demeurés bien étrangers aux doctrines chrétiennes ou qu'ils en méconnaissent singulièrement l'esprit, ceux qui les déclarent des théories stériles, et les relèguent dans l'ordre improductif des spéculations de la théologie. Qu'elles aient servi de texte à une multitude de discussions arides, qu'on les ait compromises en les mêlant à des débats aussi inutiles qu'interminables, cela n'est que trop vrai. Mais le blâme en doit retomber tout entier sur les haines de l'orgueil humain et les violences du dogmatisme, qui compromettent tout, jusqu'à la piété; et, non sur des doctrines saintes, dont l'influence paisible n'agit sur l'âme que pour la purifier. En les étudiant avec quelque attention, nous les voyons concourir individuellement et collectivement au même résultat; leur tendance aboutit toujours à former dans l'âme humaine le caractère chrétien; c'est-à-dire, à l'élever au plus haut degré de la perfection morale. Prétendre les exiler du champ de l'Évangile pour n'en retenir que les préceptes, c'est mutiler le Christianisme, c'est le paralyser au

cœur. C'est considérer l'entreprise proposée, et se déposséder ensuite volontairement des ressources indispensables pour la poursuivre et l'accomplir. Toutes les doctrines sont des moyens. S'il est ordonné de les croire, ce n'est point dans le but de réclamer de la raison humaine un infructueux hommage. La docilité de la raison est exigée, non pour nous humilier, mais pour venir au secours de notre impuissance. Cette soumission est nécessaire, pour que l'homme puisse s'élever à la vérité divine, qu'il ne lui est pas donné de découvrir; et, pour qu'il trouve dans cette vérité même, la force qui lui fait accomplir sa destination. Aussi, c'est dans l'expérience que l'âme fait de leur empire, que la réalité des doctrines saintes se révèle complétement. Dès qu'elles sont dévoilées à l'intelligence, elles doivent au même instant exercer une action purifiante sur le cœur. Sans cela on ne les a pas reçues; on ne les croit pas. On n'a tout au plus qu'un commencement de croyance. On ne les croit véritablement que lorsqu'on en éprouve l'influence. On entend dire quelquefois : Laissons le dogme; la morale seule est utile. Singulier sophisme, par lequel on abou-

tirait précisément au terme que l'on semble vouloir éviter. On ne doit point choisir dans l'Évangile. Tout est lié dans les révélations de Dieu; tout est nécessaire. Mais s'il fallait opter, dans l'intérêt moral de l'homme, nous ferions précisément le choix opposé. Nous dirions : Retenons le dogme, et laissons les préceptes. En conservant les doctrines, nous possèderions toujours l'agent moral; nous conserverions l'élément qui lie l'âme à Dieu, qui l'éclaire et la gouverne; qui l'épure et la perfectionne. En ne gardant que les préceptes, nous n'aboutirions qu'à la spéculation même dont nous désirons de prévenir la stérilité. Nous possèderions une théorie morale, dont la sublimité ravirait l'esprit et pourrait fournir à la pensée humaine un texte pour de hautes ou d'ingénieuses recherches; dont la beauté pourrait offrir à l'imagination ces ressources d'admiration, qu'elle aime à puiser dans les créations d'un monde idéal; mais, cette théorie nous laisserait à toute notre impuissance; n'irait tout au plus qu'à exciter au sein de notre faiblesse de décourageants désirs ; et nous accablerait de sa perfection.

Nous pourrions nous arrêter ici. Mais nous

pressentons une difficulté, dont la solution, sans dépendre directement de notre sujet, l'intéresse essentiellement. Nous n'avons considéré dans l'être humain que la faculté par laquelle il est rendu capable de s'élever à un certain degré de perfection morale, et dont le développement est sans doute une des grandes destinations de son existence. Mais nous avons négligé de nous occuper d'un élément non moins essentiel, et non moins inhérent à notre nature. L'instinct du bonheur poursuit l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe. Il ne réclame pas avec moins d'énergie au fond de notre cœur que l'instinct de la vertu. Souvent même, sa voix domine celle de tous les autres besoins de l'âme, et sans doute elle mérite d'être entendue. Il est aussi dans la destination de notre être de satisfaire à ses exigeances, et non de le méconnaître ou de l'étouffer. Or, en accordant que l'influence chrétienne établisse dans l'âme la plus haute moralité dont elle soit susceptible, ne compromet-elle pas l'autre partie de sa destination, par le régime même auquel elle l'assujettit? N'est-ce pas réduire l'homme à une condition bien triste, que de le condamner à une lutte perpétuelle avec lui-

même? N'est-ce pas faire de sa vie une résistance sans trêve à tous ses penchants, un long état de mortification; et le découragement ne viendra-t-il point le saisir, à travers tant de douleurs et de sacrifices?

Nous le répétons. Nous aurions pu laisser de côté cette difficulté. Elle nous place à l'entrée d'un grand sujet que nous n'avons point l'intention d'examiner ici. Notre but essentiel a été d'étudier les ressources du Christianisme pour l'éducation de la volonté humaine. Nous avons voulu montrer, non pas que les Évangiles renferment la morale la plus parfaite dont l'héritage des siècles nous ait transmis le trésor; vérité triviale, même au milieu des ennemis du Christianisme: mais nous avons voulu établir une vérité non moins certaine, et moins généralement reçue. C'est que, les doctrines du Christianisme sont les vrais et les seuls moyens d'accomplir cette morale; qu'elles sont toutes destinées à exercer sur le cœur une puissante influence, et que cette influence est toute au profit de l'avancement moral. En sorte que, lorsque la difficulté qui s'élève ne pourrait pas être résolue, notre but n'en serait pas moins atteint. Le Christia-

nisme ne nous apparaîtrait pas moins, comme le principe le plus sûr et le plus actif de notre grandeur et de notre perfectionnement. Mais, puisque nous avons soulevé cette question, nous ne nous retrancherons point derrière une fin de non recevoir, qui pourrait passer pour une défaite. Nous l'aborderons franchement; mais avec la brièveté que nous prescrit une excursion dans un sujet qui pouvait nous demeurer étranger, et d'autant moins nécessaire à traiter avec étendue, qu'il a été plus souvent étudié et approfondi.

Une réponse simple, et selon nous péremptoire, pourrait ici satisfaire à la difficulté. Il devrait nous suffire d'évoquer les perspectives de l'éternité; de montrer la relation intime établie entre l'accomplissement de la destination chrétienne, et l'immortel bonheur promis au chrétien; puis, plaçant le temps en présence de l'éternité, nous demanderions si en supposant que le régime de vie imposé par l'Évangile ne fût qu'une succession de sacrifices et de douleurs, on pourrait l'accuser de méconnaître les vrais intérêts de l'homme et de refuser à l'instinct de félicité ses légitimes réclamations. Certes, ce serait un assez beau

calcul, que celui qui donnerait pour résultat, au prix de quelques années de souffrance, une éternité de bonheur. L'homme pourrait, ce nous semble, consentir à ce traité, sans estimer qu'il lui fait manquer le but de l'existence. Il ne ferait après tout, que sacrifier la partie incomplète éphémère de son être, à ce qui en constitue la grande réalité.

Cependant, ce n'est point à cette réponse que nous nous arrêtons. Quelle qu'en soit la puissance, elle agirait peu sur les personnes qui d'ordinaire se laissent ébranler par la perspective des austérités de la vie chrétienne. Le présent les captive; il leur dérobe l'avenir. Le monde invisible est pour eux comme s'il n'était pas. Ce qui doit être, ne les intéresse point. Cherchons donc à descendre sur leur terrain pour les désabuser. Ne sortons point des limites de la vie. Renfermons-y nos raisonnements et nos exemples; et voyons si nous ne découvrirons pas, en nous aidant de ces seuls moyens, que *le joug du Seigneur est doux* et *son fardeau léger.*

La Religion a les promesses de la vie présente comme de celle qui est à venir. Cette déclaration d'un apôtre a trouvé un beau

commentaire dans cette parole si connue d'un homme célèbre, qu'on ne peut pas suspecter d'avoir cédé en la prononçant à un enthousiasme irréfléchi : « Chose admirable ! la religion chrétienne qui semble n'avoir pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

Une chose digne de remarque, c'est que les personnes qui se plaignent de la sévérité de la vie chrétienne, sont toujours celles qui y sont demeurées étrangères. Le *joug* du Seigneur, n'est accusé de dureté, que par ceux qui n'ont jamais consenti à en faire l'expérience. La perspective seule a suffi pour les alarmer, et ils ont pris leurs alarmes pour un essai. L'accusation ne pourrait-elle point alors être transformée en prétexte ? D'un autre côté, les personnes qui se sont engagées sérieusement aux obligations de la vie chrétienne, ne cessent de vanter les douceurs de leur état, et ne voudraient en changer à aucun prix. Celles qui viennent d'abandonner leur premier genre de vie, pour se vouer à cette existence du fidèle, que l'on se représente si douloureuse, éprouvent souvent le bonheur de cette situation nouvelle avec un tel degré d'énergie, qu'elles

excèdent quelquefois les limites que la sagesse divine prescrit au zèle. Elles viennent d'accomplir les sacrifices les plus coûteux et les plus difficiles; et cependant, elles ne parlent que de la joie qui est venue pénétrer leur cœur.

Voilà sans doute un singulier et un éclatant démenti, donné par les faits, à l'opinion qu'on nous oppose, et le démenti n'a jamais manqué de se représenter partout où l'expérience s'est renouvelée. Qu'est-ce que cela nous annonce? c'est qu'il y a un étrange aveuglement, un grand *renversement d'esprit*, comme s'exprime Pascal, dans les jugements de l'homme sur ce qui regarde le bonheur. C'est que la religion, qui s'oppose à toutes ses vues de félicité, a raison contre lui; c'est qu'en le plaçant dans une lutte qui n'admet point de composition, avec les penchants mêmes qu'il croit devoir suivre pour être heureux, elle lui révèle le secret de l'état qu'il cherche; et, qu'en obéissant à l'attrait qui le séduit, il s'égare dans une poursuite désespérée. Elle est donc la véritable amie de l'homme, cette religion qui se montre armée de tant de rigueurs; elle le connaît mieux qu'il ne se connaît lui-même;

elle veut le rendre heureux en dépit de lui-même; elle ôte le plaisir, pour donner le bonheur.

On ne saurait se dissimuler que le perfectionnement moral est une des grandes destinations de l'être humain. Méconnaître l'appel à ce but, ce serait abdiquer la dignité de sa nature et en renier l'intinct le plus intime et le plus sacré. Or il serait bien étrange, qu'en répondant à sa vraie destination, l'homme allât contre les intérêts de son bonheur. Cela supposerait en lui une inexplicable anómalie, une contradition désespérante. Il faut nécessairement qu'il y ait harmonie entre la vertu et la félicité. Lors donc, que l'homme établit entre eux une disharmonie, il est dupe d'une illusion. Il déplace le bonheur; ou plutôt, comme il n'est pas en son pouvoir de le déplacer, il le place où il n'est pas, et dès lors se fatigue dans une recherche inutile. Sous l'influence chrétienne, l'illusion s'éclaircit, le problème se résout, l'harmonie se dévoile. Le degré de bonheur, se proportionne toujours au degré d'avancement dans l'œuvre régénératrice. L'expérience des vérités divines, révèle à la fois à l'âme le progrès vers

le double but. Les deux instincts trouvent un égal aliment; le progrès dans le bonheur est un signe du progrès dans la vertu, et le progrès dans la vertu un élément de progrès dans le bonheur.

Nous aurons beau faire; nous aurons beau nous entourer de toutes les ressources terrestres qui nous font tant de promesses de félicité, et mendier à toutes les portes que nos passions assiégent, un peu de plaisir; nous découvrirons toujours une grande misère au fond de l'existence humaine. Nous éprouverons un mécontentement secret, un désir indestructible de quelque chose de mieux, qui se représentera avec une désespérante obstination dans toute la vie, et qui viendra en déparer tous les prestiges, en altérer toutes les joies. La distraction ou l'abrutissement, pourraient nous faire échapper peut-être à cette inquiétude douloureuse; c'est-à-dire, que nous ne réussirions à y échapper que par la dégradation de notre être; expédient qui serait pire que le mal lui-même, et qui n'aboutirait qu'à le rendre incurable. Mais, tel est le vice dont sont atteintes toutes les choses d'ici-bas, qu'il n'est point de vérités, qui

ne renferment un principe d'incertitude et d'erreur; point de passions, qui ne portent avec elles un fond de mécontentement et de trouble; point de jouissances, qui n'entraînent à leur suite l'ennui ou l'amertume; point d'espérance, qui ne soit paralysée par l'impuissance ou trompée par l'instabilité. L'homme s'agite et se tourmente après le bonheur, et tout ce qui le lui promet, n'aboutit qu'à accroître sa misère. Il se précipite dans toutes les voies que ses penchants divers lui signalent, croyant toujours atteindre au fond de leurs jouissances la situation qu'il ambitionne. Mais il flatte son mal, et croit le guérir lorsqu'il ne fait que l'aggraver. Telle est la condition de l'homme; condition déplorable, qu'il reconnaîtrait aisément s'il rentrait sincèrement en lui-même; sur laquelle il aime à s'étourdir, plutôt que de se l'avouer et d'en chercher le remède. Or, s'il étudiait la racine de cette misère, le secret de cette condition si triste, il les découvrirait dans la violation de la loi morale. Il trouverait que c'est parce qu'il s'est *corrompu*, que *son entendement s'est rempli de ténèbres*, et qu'il se voit condamné au doute et à l'erreur; que c'est parce

qu'il est un être dégénéré, que ses penchants le poussent toujours dans une fausse route, et qu'il ne peut jamais aboutir qu'à de fausses joies et à des espérances trompeuses. Il reconnaîtrait qu'une déception perpétuelle le fascine, qu'*il appelle le mal, bien, et les ténèbres, lumières;* qu'il ne peut aspirer au vrai but qu'en changeant de route; en cherchant ce qu'il fuyait, en fuyant ce qu'il recherchait; que ses tentatives seront toujours vaines tant qu'il n'aura pas obtenu, comme des préliminaires indispensables, ce que sa vie actuelle ne réussirait jamais à lui fournir, la tranquillité de l'esprit, le calme de la conscience, et la paix du cœur.

Que fait le Christianisme? Il révèle à l'homme le secret de sa condition réelle ici-bas; il lui en déclare le remède. Il le précautionne ainsi contre toutes les surprises du chagrin, en lui en dévoilant la source. Il le prémunit et l'arme contre les troubles que jetteraient dans son âme l'erreur, les remords des passions et les retours douloureux des espérances déçues. Loin d'être l'ennemi de son bonheur, il en démasque les vrais ennemis; il les signale à celui qu'ils menacent, afin qu'il s'apprête à les

combattre, ou bien apprenne à s'en détourner. L'homme en a-t-il éprouvé les douloureuses atteintes? le Christianisme vient à lui avec toutes ses ressources. Il a des consolations pour toutes les peines; il a des dédommagements pour tous les sacrifices. Il n'est aucun mal de l'âme qui soit au-dessus de sa puissance; il n'est point de douleurs qu'il ne sache guérir. Mais, ce n'est pas seulement par une influence négative qu'il concourt à l'adoucissement de la condition humaine. Son tribut pour le bonheur de l'homme, ne se renferme pas dans le soulagement de sa misère. Il renferme aussi des joies positives dans ses trésors, et des joies que rien ne peut ravir lorsqu'il les a données. Il crée pour l'homme un bonheur, indépendant des circonstances, des hommes, de la vie, et qui serait inaltérable et inamissible, si nous n'avions pas le triste pouvoir de le refuser : un bonheur intime, qui s'attache à l'âme et qui vient y subjuguer jusqu'à notre misère morale; un bonheur, qui fait descendre le ciel dans notre cœur. Ce bonheur c'est le règne de la vérité divine elle-même ; de cette vérité pure qui se révèle à l'âme par l'expérience même qu'elle

en fait, et dès lors n'admet plus en elle d'obscurités ni d'incertitudes. C'est le règne de cette vérité, dont l'influence régénératrice doit s'emparer de tout le cœur, de toute la vie, et dont les lumières se concentrent toutes dans la révélation du salut de l'homme, accompli par l'éternel amour. Souvenons-nous du principe, qui doit être l'élément essentiel de la vie chrétienne. Plaçons l'homme sous cette sainte influence. Quel état d'âme doit nécessairement en résulter? Nous ne parlons plus de la régénération qui s'opère; nous n'envisageons cette situation que dans sa relation avec notre félicité. L'œuvre d'une compassion divine, les prodiges d'un amour infini, un dévouement dont la grandeur et le bienfait dépassent toutes nos pensées, la réconciliation accomplie entre un être coupable et le Dieu juste et saint, les assurances de la miséricorde, les promesses des secours et de la protection paternelle de Dieu, les perspectives d'un immortel bonheur, voilà quels seront pour l'homme misérable et que *son propre cœur condamne*, les aliments habituels de sa pensée et comme le fond de sa vie morale. Ces grandes idées, qui réagiront sur son âme comme l'expression

de la vérité absolue, car elles émanent *de la bouche de Dieu même*, viendront y éveiller, y entretenir les sentiments qui se révèlent à nous avec le plus de charmes; dont nous attendons le plus de joie, même lorsque nous ne nous dissimulons point le caractère d'imperfection et de fragilité des êtres de qui nous les réclamons. L'occupation du cœur qui s'attache à ces vérités divines, y provoque une reconnaissance qui n'admet pas plus de limites, qui ne peut pas plus s'épuiser, que la miséricorde même qui l'inspire. Elle y établit une paix solide, comme la garantie du pardon divin, inaltérable, comme l'amour qui a commandé le grand sacrifice. Elle y produit une confiance, qui révèle à l'homme qu'il n'est jamais abandonné; qui l'appuie sur Dieu, l'autorise à se reposer entièrement sur son secours dans toutes les tentations et dans toutes les épreuves, à se remettre entre ses mains avec l'abandon d'un enfant qui livre à un père qui l'aime, et son sort et sa vie. Elle y fait naître une espérance, certaine comme les promesses de Dieu, pure et douce comme les joies du ciel, sublime comme le monde invisible où elle transporte l'âme, immense comme l'éternité.

C'est une espérance qui nous accompagne le long des jours d'ici-bas, et réjouit, comme par le reflet d'une lumière divine, l'homme fatigué et souffrant du voyage ; elle l'encourage et le délasse par l'image fortunée du terme désiré; elle lie la vie mortelle à l'immortalité; elle montre à l'âme la perspective d'une union parfaite avec le Dieu auquel elle aspire, et auquel ici-bas déjà l'amour doit l'unir. Mais c'est cet amour surtout, que l'influence chrétienne inspire et développe; et cet amour, en purifiant l'âme, y répand une joie au-dessus de toutes les joies et qu'on chercherait vainement à faire comprendre à ceux qui ne l'ont pas connue. Une relation intime et tendre s'établit entre l'homme et son Dieu, le lie à l'auteur de toute félicité, à la félicité même. Une impression du bonheur de Dieu se révèle dans l'amour; celui qui l'éprouve a connu quelque chose du ciel. Heureux celui qui peut redire du fond de son cœur: *Seigneur, tu sais toutes choses; tu sais que je t'aime!* Il possède le secret d'une joie qui n'appartient pas à ce monde, et que Dieu seul peut donner.

Ainsi, l'homme placé sous l'influence chrétienne, vit avec les sentiments les plus chers à

l'âme; les seuls qui donnent du bonheur. Et ces sentiments, fugitifs, inconstants, trompés sur la terre où ils ne trouvent que des objets fragiles et impuissants, éveillés par l'Évangile, y découvrent un aliment assuré, qu'il n'est pas au pouvoir du temps et des choses de ravir, qui défie et la vie et la mort, toujours vivifiant, toujours inépuisable. *Celui qui boira de l'eau que je donne à boire, n'aura plus soif à l'avenir. C'est ici le pain de vie descendu du ciel. Celui qui mange de ce pain, vivra éternellement. Celui qui vient à moi, n'aura plus de faim; celui qui croit en moi, n'aura jamais soif. Qui nous séparera de l'amour de Christ? Je suis assuré que ni la vie, ni la mort, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni celles qui sont à venir, ni le péril, ni l'épée, ni aucune créature, ne peut nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ.*

Voulez-vous rendre le chrétien malheureux? vous n'avez qu'un moyen. Otez-lui sa croyance. Détachez-en du moins sa pensée. Séparez son âme de l'impression des vérités saintes qui renferment le salut. Alors vous le verrez retomber dans le trouble et dans la tris-

tesse. Le pouvoir des passions et des désirs humains, ressaisira le sceptre abandonné par une foi défaillante, et sur-le-champ, ce désastreux empire se signalera par les angoisses de la crainte et les mécontentements du remords. Les chagrins extérieurs, les contradictions, les ennuis, toutes ces causes d'agitation qui se multiplient autour de nous et nous reviennent de toute part lorsque cette vie devient pour nous un but, recouvrent dès lors toute leur prise sur l'âme, et concourent avec le sentiment de sa misère intérieure, pour l'attrister. Il n'est plus de paix pour l'homme; car lorsqu'il porte son intérêt hors de lui, il ne tient plus qu'à l'instabilité, il n'aboutit plus qu'à la fragilité et à l'incertitude; lorsqu'il se replie sur lui-même, il découvre le désordre dans son être, et la seule ressource qui le rassure et rétablit l'ordre dans son âme, a disparu. Telle est la douloureuse expérience du chrétien, dans ces tristes jours, où le relâchement et la tiédeur le détachent de l'élément de la vie spirituelle et le paralysent; car ici-bas, le chrétien le plus accompli, n'est que le moins infidèle. Lorsqu'un obstacle, créé toujours par son infidélité, voile pour lui la lumière divine, le décou-

ragement d'esprit, l'abattement de cœur, l'inquiétude, le malaise d'une impression de délaissement, signalent toute la durée de l'éclipse. La vie lui est à charge; il se sent comme dépouillé de son véritable aliment; tout ce qu'on lui offre en échange n'a plus de prix auprès de ce qu'il a perdu; *la nourriture qui périt,* ne saurait plus soutenir une existence qui puisait sa force, sa santé, sa joie, dans *l'aliment qui doit subsister en vie éternelle;* tant l'influence chrétienne vient au-devant de tous les besoins du cœur de l'homme; tant il se trouve pauvre dès qu'il en est abandonné; tant il est misérable lorsqu'il s'en détache; tant l'Évangile est en harmonie avec notre nature, et renferme de puissance de bonheur.

Entretenir le lien qui unit l'âme à la vérité divine, c'est donc le secret d'être heureux. La vie qui nous avance vers la perfection en nous formant sur la ressemblance divine, est aussi la vie qui fonde notre félicité, qui la commence, qui doit l'élever par des développements successifs à une félicité parfaite, en nous associant au bonheur de Dieu. Déjà sur cette terre, la félicité de cette union se révèle au fidèle, dans des expériences souvent igno-

rées, parce qu'elles se passent tout entières dans le sanctuaire de l'âme, mais, avec une puissance qui exile tout désir, qui ne lui permet plus que de se reposer avec ravissement dans l'état qu'il éprouve, qui lui semblerait déjà la félicité souveraine, si l'inconstance de l'homme ne défendait pas que ce fut un état permanent. Et qu'on ne s'y trompe point; cet état n'est point le résultat d'une émotion irréfléchie, enivrante ; il ne participe point de l'état fiévreux de l'exaltation, et du caractère passionné de l'enthousiasme. C'est une joie pure, paisible; une joie qui puise son principe et son aliment dans une vérité que la raison reconnaît, qu'elle approuve, sur laquelle elle se repose comme sur quelque chose d'absolu, de fixe, d'immuable, d'inaccessible à tous les ébranlements de l'irrésolution. Ici l'imagination est récusée; cette joie n'entre point dans son domaine. Elle ne déploie point ici ses ailes pour atteindre à des contemplations sublimes; elle les replie et demeure inactive; elle ne pourrait que déranger cet état heureux. L'homme se recueille pour le goûter, et l'éprouve avec d'autant plus d'énergie, de plénitude, qu'il devient plus calme, plus ré-

fléchi ; qu'il se dégage davantage de toute émotion qui exalte l'âme, et en déploie les forces. C'est une situation tranquille et douce, pleine de raison et d'amour. L'âme est satisfaite sans transport, inondée de joie sans délire. Elle se possède toute entière au sein du ravissement qui semblerait devoir l'entraîner. Elle jouit d'autant mieux de son état, qu'elle en jouit avec discernement ; qu'elle le considère, s'en rend compte ; elle conserve toute la liberté de jugement qui permet d'en reconnaître le principe, d'en apprécier la réalité, d'en considérer les garanties, d'en mesurer la durée et les développements. L'homme alors sent qu'il est en son pouvoir d'être heureux ; car, il en possède le secret et le moyen infaillible, et l'expérience de l'état qu'il éprouve, réalise pour lui dans toute son étendue, ce que renferme l'expression de BONHEUR.

Ainsi, s'il est un élément réel de bonheur ici-bas, il est dans la vie chrétienne. L'être le plus heureux sur la terre, sera celui qui entretiendra le plus fidèlement, dans son âme, l'influence sainte. C'est là qu'il puisera tous ces sentiments consolateurs de l'existence, qui, sous l'empire des doctrines chrétiennes, sont

destinés à prendre toujours plus de consistance, de constance et d'énergie; qui, à mesure qu'ils arriveront à dominer de plus en plus la vie, y verseront à la fois une plus grande mesure de vertus et de félicité. Si cette dernière vérité demeure méconnue de ceux qui redoutent le joug de l'Évangile, c'est qu'ils s'attachent exclusivement à considérer le but proposé, et alors le moyen de l'atteindre leur échappe. Ils voient une transformation morale exigée de l'homme. Le changement voulu, suppose nécessairement le sacrifice de leurs penchants les plus flattés, de leurs habitudes les plus enracinées; ils s'effraient devant une perspective qui offense tous leurs goûts, qui combat toute leur vie accoutumée; ces alarmes les arrêtent; ils ne vont pas plus loin, et rejettent la tâche imposée, comme une œuvre impraticable, comme un joug d'humiliation et de douleur. Pour que le voile soit soulevé, et qu'ils puissent envisager la vie chrétienne dans le point de vue où elle nous apparaît avec tant d'attraits, il faut qu'ils arrivent à connaître le *secret de l'Éternel*, en entrant dans une croyance réelle à l'Évangile; il faut, qu'une sollicitude heu-

reuse du salut, les amenant à Jésus-Christ, ils reconnaissent en lui le *Sauveur,* ils comprennent son amour, et embrassent ses promesses. Alors, ils feront l'expérience des vérités qu'ils ignorent ou négligent, et ne refuseront plus de se *soumettre à un joug* qu'ils trouveront *doux,* à *un fardeau* qui leur semblera *léger.* Mais le grand obstacle, c'est qu'ils se refusent à cette expérience. En vain les vérités divines arrivent à leurs oreilles; elles ne les touchent point. Ils les repoussent comme des ennemies de leur fausse tranquillité. Ils se complaisent dans leur état, bien qu'ils en éprouvent l'inquiétude et la misère. Ils résistent à se dégager de leurs chaînes. On leur dit: *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Oh si vous connaissiez aujourd'hui les choses qui appartiennent à votre paix!* Mais ils ne *veulent point choisir la voie de l'Éternel.* Ils veulent *suivre leurs propres pensées. La lumière est venue* à eux, mais ils *ne l'ont point reçue;* et quand on la leur propose *ils crient: Ténèbres! Ils ont abandonné les sources d'eaux vives pour les citernes fangeuses;* et ils décident alors qu'il n'est point de *source vive.*

La condition du chrétien sur la terre est donc souverainement désirable. Elle rassemble les deux éléments essentiels de la destination humaine. Aspirant à un but où l'attendent la perfection de son être et les félicités les plus hautes, puisque c'est l'union avec Dieu; certain de pouvoir l'atteindre, et employant avec persévérance le moyen infaillible qui lui est confié pour y parvenir; le chrétien avance dans la vie, soumettant les résistances qui s'opposent à ses progrès, et trouvant dans l'emploi même de la ressource sainte qui le purifie, d'immenses compensations à tous ses sacrifices. Il marche, accompagné des sentiments les plus heureux qui puissent émouvoir le cœur. A mesure qu'il avance, les obstacles cèdent plus aisément, les renoncements deviennent moins coûteux, les progrès dans la sainteté se multiplient, et les dédommagements s'étendent. Son amour croît avec son espérance; et en même temps que l'œuvre régénératrice se développe, son bonheur se développe dans la même proportion. *Le royaume de Dieu*, ce royaume qui est *paix et joie*, naît déjà *au dedans de lui*. La vie éternelle commence déjà pour lui sur la terre; car

l'éternité ne sera que la consommation parfaite de la joie qu'il porte déjà dans son cœur. Les sentiments heureux qui vivent dans son âme ont une telle puissance, qu'il lui semble qu'ils devraient déjà suffire pour le bonheur de l'immortalité, et ce bonheur en sera le développement infini. Ce n'est là que l'*avant-goût* d'une félicité inénarrable et glorieuse; que le pressentiment de cet *héritage qui ne peut ni se perdre ni se flétrir, et qui nous est réservé dans les cieux.* Alors le fidèle verra, ce qu'il ne fait maintenant que croire. *Sa foi sera changée en vue, son espérance en possession.* Mais, *son amour ne périra jamais;* et quelle puissance, pour l'accroître dans une mesure infinie, exerceront sur son âme, dégagée de tout obstacle, de tout élément de résistance, de toute entrave, la vue et la possession même de ces vérités et de ces biens, dont la simple perspective suffit pour le pénétrer, à travers toutes les oppositions *de la chair et du sang,* d'impressions à la fois si sanctifiantes et si heureuses! Là sera consommée la destination à la sainteté et au bonheur. L'œuvre commencée ici-bas recevra sa perfection. Heureux déjà sur la terre en travaillant pour le ciel, le

travail du chrétien ne sera point vain devant le Seigneur. Il deviendra semblable à Lui, car il le verra tel qu'Il est. Il sera transformé à la vue du Dieu qu'il aime, et dont la lumière divine, reçue seulement *comme à travers un verre obscur,* suffit déjà pour répandre dans son âme une joie indicible, et lui faire éprouver, dans le séjour de l'exil et de l'épreuve, quelque chose de la félicité des bienheureux.

CONCLUSION.

« Deux choses, » s'écrie un philosophe célèbre, « élèvent en moi une admiration toujours croissante à mesure que je m'attache à les considérer davantage : la voûte étoilée au-dessus de ma tête, et la loi morale au fond de mon cœur. » Cette parole, qui assigne un rang si élevé à l'être moral, nous en désigne le développement comme le grand but de l'existence.

Certes, ce serait réduire l'homme à un rôle bien misérable, ce serait le faire descendre bien bas, que de le borner au calcul de son bien-être, de l'enfermer dans le domaine du temps et des choses sensibles, de composer sa vie des impressions qu'il reçoit, de le livrer ainsi à ce qui n'est pas lui, en lui laissant la tâche servile de chercher, de fuir, d'arranger, de combiner, les sensations diverses que lui envoie le monde extérieur, de manière à en extraire, pendant sa courte durée, la plus

grande somme de jouissances, ou à en recevoir le moins d'atteintes de douleur. Voilà cependant ce que serait la vie, voilà l'état de dépendance et d'abjection où tomberait l'être humain, s'il n'avait pas en lui-même le principe d'une vie qui n'a rien de commun avec la vie des sens; d'une vie indépendante, qu'il est en sa possession de réaliser, qui siége au fond de son être, qui en constitue à la fois la grandeur et la réalité. C'est là cette vie morale, qui est tout intérieure; dont les actions humaines ne sont nullement l'essence, mais seulement l'expression; et qui, refoulée par les circonstances, la société, toutes les forces humaines ou physiques, pourrait se réfugier encore dans l'intention, et se retrouverait tout entière dans cet asile, que rien ne peut lui ravir. Si le grand caractère de l'humanité se trouve dans la liberté morale, c'est en elle que l'homme doit placer sa vie, s'il veut demeurer digne du nom d'homme; dès qu'il se détourne de cette destination, il déroge de sa nature et se condamne à la dégradation.

C'est ce que l'instinct moral révèle à tous, plus ou moins confusément, et ce que l'on ne tarde pas à reconnaître dès qu'on se replie sur

soi-même. Mais, nous sommes tellement envahis par ce monde extérieur qui nous revient de toute part; ce qui n'est pas *nous*, domine tellement dans la vie; nous sommes si familiarisés avec l'habitude de transporter notre existence hors de nous, et de l'attacher aux objets qui nous apparaissent sur la scène mobile qui nous enveloppe, que nous nous accoutumons à placer la vie où elle n'est pas, et sa partie réelle, qui est en nous, nous échappe. Nous nous laissons facilement entraîner au mouvement des choses humaines; nos penchants naturels nous transportent au sein de l'agitation perpétuelle, inséparable de leur existence successive et passagère; nous circonscrivons, dans leur domaine, tous nos intérêts; nous leur dévouons nos sentiments et nos pensées, et nous perdons de vue, dans le tourbillon, ce qui doit constituer l'existence véritable de l'homme; tout au moins, nous ne faisons que l'entrevoir; et si rarement encore, d'une manière si incomplète et si rapide, que nous ne nous en occupons guère plus que si cet élément de notre être nous était entièrement étranger. C'est l'état où vivent la plupart des hommes. L'être moral

est pour eux à peu près comme s'il n'était pas. Ils se contentent de régler sur les intérêts qui les occupent hors d'eux-mêmes, leur caractère et leur conduite; et alors ils appellent cela leur morale. La préoccupation des objets sensibles les dérobe à la vue d'eux-mêmes; et, il faut regarder en soi, pour y discerner l'être moral. Cependant, quoique la destination de l'être humain soit ainsi généralement méconnue ou tout au moins négligée, il s'est toujours rencontré des hommes à qui l'instinct moral l'a puissamment révélée; qui se sont efforcés de la rappeler à leurs semblables, de la remettre en lumière, et qui peuvent être considérés en cela comme les vrais représentants de l'humanité. Ils ont réclamé les droits outragés de la vertu; ils se sont efforcés de rétablir l'homme dans la vraie voie que sa nature supérieure l'appelle à suivre. Ils ont fait plus; ils ont cherché à y marcher eux-mêmes, et à réaliser la vie que l'instinct intérieur leur imposait. C'est à ces hommes, qui semblent se multiplier de nos jours à l'honneur de notre siècle, que s'adressent plus spécialement les réflexions renfermées dans cet écrit.

A leur tête se placent les philosophes; et particulièrement ceux qui regardent la morale comme le résultat essentiel de la philosophie.

Nous ne sommes point de ceux qui s'associent aux préventions de la plupart des personnes religieuses, contre la philosophie. Nous aimons à croire, nous dirons même, que nous n'avons jamais pu nous refuser à la persuasion, que les philosophes réellement dignes d'être honorés de ce titre, ont tous mis du sérieux dans l'œuvre qu'ils avaient entreprise; qu'ils ont voulu sincèrement chercher la vérité, éclairer leurs semblables, les rendre meilleurs et plus heureux. Lors même qu'ils se seraient toujours égarés dans la route et trompés dans le choix des moyens, l'intention seule suffirait pour les absoudre de leurs propres erreurs, et les travaux par lesquels ils ont tenté de la réaliser, les rendraient à nos yeux dignes de respect. Quoi qu'on puisse en dire, on devra toujours les placer dans l'élite de l'espèce humaine; ils sont dignes, tout au moins, qu'on apprécie leurs efforts, qu'on étudie leurs tentatives, et qu'on les juge avec le sérieux et l'impartialité dont les vrais philosophes ont toujours donné l'exemple.

Si donc, comme nous le pensons, ils ont été émus d'un zèle sincère, pour les intérêts de la morale; si, ayant éprouvé l'instinct de dignité qui siége au fond de l'âme humaine, ils ont eu pour but d'en favoriser le développement et d'élever ainsi la nature de l'homme, nous ne craignons pas de leur proposer le Christianisme; nous les pressons de le soumettre à leur investigation attentive et profonde; et nous nous en remettons avec confiance à leur jugement.

Quel appel plus noble et plus pur pourrait être adressé à l'homme? quel but plus saint sur la terre, plus magnifique dans les cieux? quels moyens plus puissants pour l'atteindre? Qui a résolu comme l'Évangile, le problème, dont toutes les solutions proposées jusqu'à lui ont été reconnues fausses; le problème, de l'union de la vertu et du bonheur? Quel système a concilié comme lui les éléments divisés de notre nature morale, et révélé si clairement l'homme à lui-même? Où trouver un exercice des facultés de l'âme, mieux en harmonie avec la vraie destination de notre être, et plus digne de l'occuper? Une intelligence, que l'on élève à la source de tout ce qui est,

qu'on rapproche de la vérité absolue elle-même, et que l'on consacre à méditer les grands et importants rapports établis entre l'auteur de toutes choses et l'homme ; des affections que l'on occupe de l'amour infini d'un Dieu, de tous les trésors de compassions et de bonté qu'il a répandus sur ses créatures, d'une bienveillance paternelle sur les hommes qui se renouvelle sans cesse, qui ne s'épuise jamais, et qui doit les suivre dans toute l'éternité; une imagination, à qui l'on donne le droit de franchir les limites de l'espace et du temps, de contempler les merveilles de la toute-puissance, de plonger dans le monde invisible, de s'élancer dans l'infini, de parcourir les régions d'une immortalité dont le voile se soulève; et cela, dans le dessein invariable d'agir sur la volonté humaine, de manière à la régler sur les vrais intérêts de notre être; de manière à l'identifier avec la volonté divine, dans le but d'élever ainsi l'homme à la ressemblance de Dieu, afin de le préparer à être associé à sa félicité: voilà, si l'on ose parler ainsi, voilà la philosophie du Christianisme. Voilà ce que propose la sagesse de l'Évangile, cette haute sagesse

descendue du ciel, que les hommes ont accusée de folie dans leur aveuglement, et *qui a convaincu de folie toute leur sagesse*. Que les philosophes sincères, qui savent penser, méditent sérieusement sur toutes ces choses; qu'ils réfléchissent sur le développement auquel le Christianisme appelle toutes les facultés de l'âme humaine; qu'ils étudient à quelle hauteur morale il veut placer l'homme; et, nous en avons la pleine conviction, lors même que leur esprit demeurerait rebelle à la docilité exigée pour croire, le Christianisme acquerra en eux autant de sincères admirateurs, autant d'amis.

Si le philosophe doit être conduit à cette conséquence en s'arrêtant à étudier le Christianisme seulement comme une simple théorie, que sera-ce, lorsqu'il l'étudiera dans ses résultats, et qu'il verra la théorie accomplir constamment et fidèlement ses promesses? Lorsque, parcourant l'histoire des siècles depuis l'origine de cette religion sainte, il verra tous ceux qui l'ont véritablement connue et suivie, tous ceux qui se sont dégagés des superstitions dont les passions et les erreurs humaines ont toujours cherché à l'envelopper,

qui sont demeurés fidèles à l'esprit et à la simplicité de l'Évangile, marquer dans les rangs des hommes, qu'on a regardés comme l'élite de l'humanité; honorer la terre par des vertus nouvelles, et des exemples, devant lesquels les plus grands traits d'héroïsme des temps antérieurs au Christianisme sont contraints de pâlir? Et, ce qui frappera surtout le philosophe, ce ne seront point tant ces actions d'éclat, ces traits d'héroïsme extérieur, ces grands exemples de force d'âme, qui éblouissent le vulgaire, qui ravissent l'enthousiasme public, et qui empruntent souvent un caractère suspect des applaudissements même dont l'opinion les entoure. Le philosophe, accoutumé à pénétrer les replis de l'âme, à se rendre compte des mobiles cachés des actions humaines, à étudier la vie réelle de l'homme sous sa vie apparente, admirera surtout cette pureté intérieure d'intention et de motifs, qui dirige, chez le disciple de l'Évangile, la vie la plus obscure, comme celle qui est le plus en évidence. Il s'étonnera de trouver dans l'influence évangélique, la puissance d'étouffer dans l'homme, les penchants mêmes à l'aide desquels l'antiquité obtenait les sacrifices et

les traits d'héroïsme qui l'ont honorée; et en même temps, de découvrir dans cette même influence, le secret d'obtenir des résultats plus surprenants que ceux auxquels on aboutit jamais en se servant du levier de toutes les passions. Il trouvera une doctrine, qui s'attachant sans cesse à détruire l'orgueil, l'égoïsme, toutes les tendances les plus actives de l'humanité, imprime à l'âme une énergie et une activité jusqu'alors inconnues; et il sera surpris de démêler, jusque dans les actions les plus simples et les plus habituelles du chrétien, une élévation, un désintéressement, une pureté de principe, qui les élèveront, à ses yeux, au rang des plus belles actions. Tant le Christianisme est fait pour agrandir l'homme, et sait faire reparaître jusque dans les derniers détails de sa vie, la dignité à laquelle sa nature morale est appelée.

Nous n'hésiterons point à le dire. Lorsque le Christianisme ne renfermerait pas tous les caractères de divinité qui le rendent pour nous la *Révélation de Dieu*, il devrait être encore l'amour et l'admiration du monde. Tout ce qu'il y a de vrai, d'élevé, de ver-

tueux, de sensible, au fond de l'âme humaine, devrait plaider en nous sa cause. On devrait toujours pouvoir le proposer, avec cette espèce de confiance qu'une âme noble éprouve lorsqu'elle s'adresse aux sentiments élevés du cœur ; et il n'est pas un cœur, dans lequel un élément de l'instinct moral, un débris de notre nature primitive vive encore, qui ne dût, à l'appel que le Christianisme adresse à l'homme, se sentir pénétré d'une émotion généreuse ; qui ne dût découvrir en lui une entente secrète avec la Parole sacrée ; dans lequel la voix de l'Évangile ne dût trouver une réponse.

Aussi, que dire après cela, de ces hommes, qui, fiers d'emprunter le titre de philosophes, ont voulu faire servir le langage de la philosophie, à représenter le Christianisme comme une doctrine de superstition, destinée à préparer l'asservissement moral de l'homme et à l'enchaîner dans l'ignorance ! Nous l'avouerons ; quel que soit notre respect pour le titre qu'ils s'arrogèrent, et notre admiration pour les talents dont plusieurs furent doués, nous n'avons pu nous défendre de suspecter leur sincérité ou leurs lumières. Ils ont parlé de ce qu'ils ne connaissaient point ; ils ont confondu,

ils ont voulu peut-être confondre, avec des formes qui blessaient leur raison, avec des passions et des excès qui révoltaient leur philanthropie, une doctrine qui, envisagée en elle-même et dans ses vraies conséquences, réclame en sa faveur tout ce que la raison et la philanthropie peuvent renfermer de vues sages et utiles, de bon sens et d'humanité. C'est un grand malheur pour la société, qu'ils aient fait servir des dons rares, à compromettre et à profaner à la fois, deux choses, qui, bien que partant de points opposés, sont destinées à se rencontrer, à se réunir, à marcher ensemble, la vraie philosophie et la vraie religion. Leurs efforts n'ont abouti qu'à séparer ce qu'il fallait unir. Ils ont éveillé, aigri, toutes les préventions des amis inconsidérés de l'Évangile, contre la philosophie; et ont éloigné les amis inconsidérés de la philosophie, de la religion. Beau résultat de tant de travaux, d'obscurcir la vérité en lui opposant un double rempart de préventions.

Nous abandonnons les hommes spéculatifs, pour nous occuper d'un autre ordre de personnes, plus nombreux encore et dont nous aimerions attirer l'attention sur les réflexions

que peut faire naître cet écrit. Nous parlons de cette classe généralement estimée, qui se proclame amie de la vertu, zélée pour les intérêts moraux, mais qui ne cherche point ses lumières et ses appuis dans l'Évangile. Guidées par une certaine délicatesse de conscience, par le respect pour le devoir, par le principe de l'honneur ou par le sentiment de leur dignité morale; séduites par les attraits de la vertu, par cette beauté qui réside en elle et qui relève notre nature; touchées des traits de générosité, de sensibilité, de dévouement qu'elle enfante; convaincues de son éminente utilité pour l'individu qui la professe, comme pour la société tout entière; les personnes dont nous parlons ici, sans s'arrêter à spéculer sur les principes de la vertu, s'appliquent à la réaliser dans leur vie. Elles sont émues du désir d'avancer, et de se perfectionner dans cette voie; elles voudraient propager l'amour et la pratique du devoir, par leurs exemples comme par leurs conseils. L'immoralité est pour elles un objet de mépris et de dégoût. Le désordre, sous quelque forme qu'il se présente, éveille leur haine. Elles désireraient établir le règne de la jus-

tice, de la générosité, des mœurs, et enchaîner au devoir, toute la conduite de l'homme.

Nous croyons entrer dans leurs vues, les élever et les purifier encore, en leur proposant l'Évangile. Nous faisons plus ; car nous croyons leur offrir le vrai moyen de les réaliser.

Nous leur demandons d'étudier le but que le Christianisme désigne à l'homme : la sainteté ; le modèle dans lequel il la réalise sous des traits sensibles ; ensuite, de placer en présence de ce type de perfection morale proposé par l'Évangile, leurs intentions louables, et l'idéal de vertu qu'elles se sont tracées à elles-mêmes. Ne se trouveront-elles pas dépassées dans ce parallèle ? Cette réalité, soumise en quelque sorte à leurs sens, ne l'emportera-t-elle pas sur tout ce que leur pensée ou leur imagination auront pu concevoir de plus élevé et de plus pur ? Le chrétien consommé, ne leur semblera-t-il pas, un être plus grand, plus digne de l'admiration due à la vertu, que l'homme accompli, tel qu'ils se le représentent ?

Nous leur demandons ensuite, d'étudier les ressources qui sont en leur possession pour

parvenir à l'accomplissement fidèle du devoir. Ces ressources, l'homme vertueux se trouve nécessairement réduit à les puiser dans sa seule volonté. Or, cette volonté, qu'est-elle? Une autorité toujours imparfaitement éclairée, souvent séduite, sollicitée par des mobiles qui ont tous leur point d'appui dans l'égoïsme, et qui souvent se combattent entre eux. Elle s'exprime quelquefois par des résolutions qui semblent l'engager vis-à-vis d'elle-même; mais, elle se montre peu fidèle à ce contrat dont elle est toujours la maîtresse de revenir. Ces résolutions sont toujours chancelantes, exposées à l'inconstance, sans base réelle et sans sanction; car, le pouvoir de les enfreindre est toujours réservé. Mais, en supposant même qu'elles fussent accomplies, on n'aurait encore abouti qu'à parer l'extérieur de l'homme; rien ne serait changé dans l'âme; on y aurait laissé vivre tous les éléments passionnés, qui la sollicitent de se refuser aux indications de l'instinct moral, et de braver les lois rigides de la vertu. A ces impuissantes ressources, que vient substituer l'Évangile? des ressources, qui appellent la toute-puissance elle-même au secours de l'homme; qui engagent le secours

divin dans l'accomplissement de l'œuvre sanctifiante; qui font concourir au changement moral le bras à qui *rien n'est impossible;* qui agissent sur le cœur avec toute l'énergie d'un sentiment dont l'influence dévoue l'âme à Dieu; qui enseignent à puiser dans les lumières même de la foi, l'élément qui purifie l'homme et l'identifie avec la Divinité.

Nous leur demandons enfin, d'étudier les résultats auxquels ont abouti leurs efforts. On a eu de grandes prétentions de vertu; qu'a-t-on réalisé? Ici, ne soyons point injustes envers des hommes que leurs intentions et leurs travaux rendent dignes de tant d'estime. Nous le reconnaissons, et nous aimons à le reconnaître; ils ont fait beaucoup, surtout lorsqu'on compare les résultats à la débilité des secours. Ils ont pu se rendre utiles à leurs semblables, en obéissant aux mouvements d'une philanthropie éclairée et généreuse. Ils ont pu conserver, au sein de la société, une réputation intacte de probité, de pureté, de décence. Leur conduite a pu être exempte de tout blâme public, de tout scandale déclaré. Ils ont pu produire au milieu de leur famille, de leurs amis, de toutes les relations diverses

qui les rapprochent de leurs semblables, ces vertus domestiques, ces qualités aimables, fruits précieux de la sensibilité; cette délicatesse de procédés, ces empressements d'une obligeance affectueuse, qui décèlent une âme élevée et bienveillante; un désintéressement dans les rapports mutuels, une modération dans leurs prétentions ou dans leurs opinions, une impartialité dans leurs jugements, un esprit de justice et de sagesse dans les affaires, une aménité d'humeur, un désir de conciliation, qui leur auront attiré l'affection et l'estime générales. Dans certaines occasions marquantes, ils auront pu honorer leur vie par de beaux traits d'héroïsme, par des actes de dévouement, par des inspirations de compassion et de générosité. Ils pourront ainsi traverser la vie, investis du respect de leurs semblables, accompagnés de leurs éloges mérités, encouragés par leur affection et leurs suffrages. Il nous semble qu'après ce détail, ils ne sauraient nous accuser d'accorder trop peu à leurs tentatives et d'être injustes vis-à-vis de leurs mérites et de leurs progrès. Mais après ces concessions, nous ne craignons pas d'en appeler à eux-mêmes; nous leur demandons de dégager leur vertu du

domaine de l'opinion, qui ne juge et ne peut juger que sur l'apparence; de revenir à leur expérience personnelle et intérieure; et, de mesurer le degré de réalité qu'ils accordent, lorsqu'ils s'interrogent dans l'intimité de leur conscience, à cette vertu même qui paraît à tous les yeux sous des dehors si séduisants. Comment jugent-ils leur état moral, lorsqu'ils se replient sur leur âme pour en étudier la moralité dans son vrai domaine? Quelle estime font-ils d'eux-mêmes, lorsqu'ils s'examinent en toute sincérité? Accordent-ils à ce que le monde ne voit pas, l'approbation qu'il accorde à ce qu'il voit? Sont-ils satisfaits de leurs intentions comme de leurs œuvres? Leurs mouvements secrets sont-ils louables comme leur vie? N'éprouvent-ils aucun malaise à la vue de leur propre cœur? Y trouvent-ils cette vertu désintéressée, pure, exempte de faiblesse, que leurs actions semblent reproduire. Lorsqu'ils s'appliquent à démêler les racines cachées de leur conduite honorable, n'y découvrent-ils rien qu'ils veuillent dérober à tous les regards, se cacher à eux-mêmes? Ne se sentent-ils jamais humiliés des éloges mêmes dont ils sont les objets, et dont leur conscience les contraint d'abdiquer

l'honneur? Ne trouvent-ils pas l'orgueil, l'égoïsme, une recherche perpétuelle d'eux-mêmes, une multitude de passions, de faiblesses dont ils ont à rougir, au fond, et comme au-dessous de cette superficie si flatteuse à tous les regards? Au milieu de l'estime et des applaudissements, ne se sentent-ils pas surpris par un mécontentement secret, qui les avertit de l'illusion des suffrages décernés par l'opinion? Dès qu'ils se voient tels qu'ils sont, n'en sont-ils pas réduits à gémir, en découvrant que leur état moral, dans le fond, est toujours ce qu'il était au début de leurs efforts; que rien n'est réellement perfectionné: que leurs soins et leurs précautions ont abouti à parer le dehors, mais n'ont pas réussi à détruire un seul de ces germes malheureux qui menacent toujours la moralité, et dépravent jusqu'à la vertu même?

Nous avons beau nous envelopper de toutes les illusions de notre orgueil, et chercher à leur donner de la consistance en les fortifiant de la sanction des opinions qui les accréditent, notre misère réelle se décèle toujours; cette perfection morale dont nous croyons pouvoir saisir quelques traits, nous échappe,

et demeure obstinément étrangère à ce qui constitue réellement notre être; nous voulons dire: l'intention intérieure, les mobiles de la volonté. Tout trahit aux yeux de celui qui s'observe attentivement, cette grande anomalie de notre être, qui nous place nécessairement au-dessous du rang pour lequel nous avons été primitivement faits. L'économie morale de l'homme est dérangée; et, quelles que soient ses tentatives, tant qu'il demeure entre ses propres mains, il ne peut que s'agiter dans le cercle où il est circonscrit, et dont la la vertu réelle, celle qui siége dans les profondeurs de l'âme, qui y revêt un caractère qui la divinise et dont elle est destinée à atteindre la perfection, est entièrement exclue. Voilà ce que le moraliste trouvera inévitablement au fond de toutes ses recherches, de toutes ses expériences ; c'est comme le *caput mortuûm,* que l'analyse de lui-même, poursuivie avec une attention rigoureuse et persévérante, donnera pour dernier résultat.

Si donc, un désir de perfectionnement moral agite réellement l'homme, et si toutes ses tentatives pour le satisfaire ne peuvent pas pénétrer plus loin que la superficie de son

être, n'est-ce pas venir au-devant de ses vœux, que de lui découvrir un moyen moral dont l'action s'adresse tout entière à l'âme; qui, s'exprimant dans des résultats extérieurs aussi accomplis, aussi utiles, aussi dignes d'admiration et d'estime, que ceux dont les mobiles humains peuvent revendiquer la gloire, débute, par l'œuvre même, en présence de laquelle ils ont eté convaincus d'incapacité; qui commence avant tout, par purifier le fond des intentions et des dispositions; par créer une vie morale, indépendante de tout ce qui se passe au dehors de l'homme, dont il peut avoir la conscience intime, qu'il conserve et retrouve toujours en lui-même, où il peut se voir réellement vertueux.

Tel se montre à nous l'Évangile. Que sa puissance morale ait éclaté dans des résultats qui ont égalé, dépassé même, tout ce qu'ont produit la grandeur d'âme naturelle et les vertus humaines, c'est ce qu'il serait superflu de prouver aujourd'hui. On sait également, quelles garanties assurées de constance, de fidélité, l'accomplissement du devoir emprunte de ses principes, et combien la vie du vrai chrétien se montre honorable aux yeux des

hommes, au-dessus même de la vie la plus honorable que le monde puisse offrir. Quelles sont les vertus auxquelles la société accorde son estime, qui ne soient prescrites et inspirées par le Christianisme, et combien n'en commande-t-il pas, n'en crée-t-il pas, que le monde a ignorées jusqu'à lui ? Mais, c'est surtout dans le domaine intérieur, dont la société ne s'inquiète point, dans ce *cœur d'où sort tout ce qui souille l'homme,* selon la parole de Jésus-Christ, que le Christianisme aspire à établir son siége, et à exercer son influence. C'est là qu'il tend, par la puissance de toutes ses doctrines, à former l'élément qui vient dissoudre ce fond de misère morale que nous voyons reparaître dans la vie avec une obstination si désespérante. Il vient détruire ces racines, dont les fruits, quelque beaux qu'ils nous apparaissent, recèlent encore le vice de leur germe, et nous le font sourdement sentir. Son premier soin est de dégager l'âme des liens qui la captivent, pour la transporter sous l'action exclusive de l'influence divine ; là, une vertu réelle naît en elle, y croît, se développe, jusqu'au moment où, l'œuvre étant consommée, l'âme sortira pure des mains de Dieu.

Nous supposons l'examen fait avec sincérité. Nous supposons le but, les ressources, les résultats évangéliques, étudiés avec sérieux, avec profondeur; et un parallèle éclairé, établi entre eux, et le but, les ressources, les résultats, que peuvent offrir les intentions morales les plus élevées, les plus secondées, dans le domaine de l'humanité. Ces suppositions étant accordées, par une conséquence rigoureuse, l'ami de la vertu, doit être amené à devenir l'ami de l'Évangile. En effet, le Christianisme est la seule doctrine qui lui propose et lui garantisse les moyens de réaliser ces images de perfection morale, dans lesquelles il se complaît, et que son expérience personnelle lui déclare n'avoir été jusqu'alors qu'un idéal sans plus de consistance qu'un rêve poétique. Si les ressources nécessaires pour atteindre ce but élevé sont quelque part, elles sont dans l'Évangile. Dès lors, l'ami sincère de la vertu ne pourra se défendre de désirer de découvrir dans la religion qui lui fait de si grandes promesses, une religion marquée du sceau de la Divinité. Il ne s'armera plus contre une persuasion, dont il aurait à attendre ce que ses intentions et

tous ses efforts ne lui ont point obtenu. Il aspirera à croire, puisqu'il aspire à une vertu réelle et solide. Arrivé à cette situation, nous oserions prédire qu'il ne tardera pas à reconnaître la réalité des enseignements divins. C'est pour l'ami sincère de la vertu, qu'est faite cette promesse, sortie d'une bouche qui n'a jamais trompé : *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra que ma doctrine est de Dieu.*

Nous nous adressons maintenant aux personnes qui font profession de Christianisme; qui croient à la révélation de Dieu, y cherchent des ressources pour avancer leur perfectionnement moral, mais qui ne voient point le succès répondre à leurs efforts, ni les promesses de l'Évangile se réaliser pour elles. Leurs intentions ne manquent point de sincérité; leur activité pour accomplir leurs résolutions, est soutenue; et cependant, la vie chrétienne fait peu de progrès en elles. Elles veulent se donner à Dieu, et ne parviennent jamais à lui appartenir. L'obstacle qui les arrête et les sépare ne cède point, et toutes leurs tentatives de sanctification échouent devant cette insurmontable barrière.

Cette situation d'âme n'est pas rare, et c'est une des plus douloureuses. Elle est en même temps une des plus funestes à la piété et aux progrès. On a vu des personnes tourmentées de ces insuccès perpétuels, tomber dans l'inquiétude, dans le doute, et s'éloigner de l'Évangile. On en a vu d'autres, entraînées au désespoir par l'imagination cruelle qu'elles étaient rejetées de Dieu, puisqu'il demeurait sourd à leurs prières. Plusieurs se sont longtemps consumées en stériles efforts, qui n'ont abouti qu'aux chagrins du mécompte. Le plus grand nombre enfin, sont tombées dans le découragement, et ont fini par négliger ou par abandonner une tâche ingrate, qui leur semblait dépasser les forces humaines, et n'être après tout qu'une prétention ambitieuse. Il importe donc de démêler l'illusion de cet état dangereux, et d'en signaler le remède.

Ce serait sans doute une accusation sérieuse contre la théorie morale de l'Évangile, que de la montrer frappée de stérilité dans des exemples empruntés à l'ordre des chrétiens sincères. Cette accusation a été déjà tentée plus d'une fois sous une forme plus générale, et quoique nous devions nous borner à l'en-

visager sous le point de vue particulier que nous prescrit notre but, nous devons chercher à l'éclaircir avec soin. Dans ce dessein, il nous est nécessaire de bien démêler le caractère des personnes dont le Christianisme demeure sans fruits. Nous trouverons peut-être dans cette investigation même, la solution de la difficulté.

Notre enquête débutera par une question. Nous demanderons, si ces personnes qui accusent leur foi d'impuissance, puisent dans l'Évangile le vrai moyen des progrès? D'ordinaire, on trouve qu'elles se sont contentées de reconnaître la divinité du Christianisme d'une manière générale; elles en ont admis les vérités sincèrement, mais comme une théorie et en quelque sorte pour n'y plus revenir; elles ont porté leurs regards sur le but, ont étudié les commandements prescrits, mais n'ont point cherché dans leur croyance le secours qui les fait accomplir; dès lors, c'est en elles-mêmes, dans les ressources de leur volonté, qu'elles ont cru trouver le moyen de l'obéissance; et elles y ont joint des prières, où, en appelant l'aide de Dieu, elles ne l'ont imploré que d'une manière vague, et sans rattacher leurs de-

mandes aux vérités qui doivent agir sur l'âme, et autoriser la confiance dans le secours sollicité. Ainsi, tout en croyant à l'Évangile, leur vigilance et leur prière n'ont point été empreintes de Christianisme, et leur travail pour avancer dans la sanctification, a été précisément ce qu'il aurait pu être, quand une croyance véritable à l'Évangile n'aurait pas abordé leurs esprits. Chrétiens par conviction, ils se sont arrêtés à une religion spéculative, et n'ont point été des chrétiens pratiques. L'application de la croyance à la vie, le lien intime qui doit les unir, leur est demeuré entièrement étranger. Alors au rebours de St. Paul, elles *ont couru*, mais *sans savoir comment; elles ont combattu*, mais *comme battant l'air*. Au sein de leur aveuglement sur la véritable ressource, elles ont toujours vu le but à la même distance; car *la parole* n'est point *venue en elles avec puissance;* elle n'a été pour elles *qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante*.

Un autre défaut que l'on remarque dans leur Christianisme, c'est que ces personnes se montrent plus occupées d'elles-mêmes, que de la recherche du remède qui doit les guérir. Elles se préoccupent des maux de leur être

moral, mais pour en faire un objet d'étude; elles les analysent avec soin, elles en parlent souvent, elles pénètrent curieusemsnt jusques dans leurs moindres détails, elles s'en affligent, elles en gémissent, mais en même temps, elles reviennent constamment à s'en occuper comme d'un objet qui les intéresse. Semblables à ces personnes maladives, mais dont la santé ne trahit pas des symptômes alarmants, qui entretiennent tout le monde de leurs maux pour réclamer un tribut de compassion, et vont au médecin plutôt pour se distraire de leur état que par un sentiment pressant du besoin d'être soulagées, elles trouvent un certain attrait dans cet examen de leurs infirmités morales, elles s'y livrent avec une sorte de complaisance; c'est encore une recherche d'elles-mêmes. C'est une chose étrange à dire, mais il est certain que l'amour-propre y trouve un secret aliment. Tel est notre cœur, que nous trouvons des occasions de nous complaire jusque dans le spectacle de notre misère, de nous applaudir à nous-mêmes, jusques dans l'aveu sincère que nous en faisons. Cependant, au milieu de cette occupation de soi-même, la ressource sainte demeure inactive; elle est

voilée à l'âme, ou plutôt, l'âme ne la cherche point. Absorbée dans l'étude de ses maux, à peine en désire-t-elle la guérison, bien loin d'en implorer, et surtout d'en employer le remède. C'est l'Israélite qui s'oublie en considérant ses plaies, et ne lève point les yeux sur le serpent d'airain. On *veut se débarrasser du poids qui nous charge, et du péché qui nous enveloppe, et courir avec constance dans la carrière qui nous est ouverte*; et l'on ne porte point *les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, qui a méprisé l'ignominie, souffert la croix, et qui s'est assis à la droite du trône de Dieu.* On veut atteindre le but, et l'on s'enchaîne volontairement à l'entrée de la lice; si nous osons faire allusion à une locution vulgaire, on veut la fin, et on délaisse le moyen. Cependant, cet état fait illusion. On croit s'occuper de son avancement spirituel, parce qu'on s'occupe de soi-même. On croit désirer de se sanctifier, parce qu'on étudie le besoin qu'on en a. On se figure être sur la voie du progrès, parce qu'on gémit de son état. On s'étonne et s'afflige de le trouver toujours le même; et cependant on ne fait rien pour en sortir. On demeure volontairement station-

naire, et on est tout surpris de ne pas avancer.

Une troisième imperfection que nous signalons chez les personnes qui se plaignent de leur insuccès dans l'œuvre de la vie chrétienne, c'est que leur désir de perfection n'est point pur, et n'est souvent chez elles qu'un détour secret de l'amour-propre. Elles voudraient que leur âme fût sanctifiée, afin de jouir de la vue de leur propre avancement. Elles cherchent à se complaire à elles-mêmes, plutôt qu'elles ne cherchent à plaire à Dieu. Leur tristesse n'est que l'humiliation produite par leur état d'infidélité et de faiblesse. Elles voudraient voir en elles des progrès pour s'en applaudir, et par un étrange renversement d'esprit, elles poursuivent une satisfaction d'amour-propre jusque dans l'œuvre destinée à le détruire. Or, tant que le cœur nourrit cette prétention secrète, la ressource réelle lui demeure nécessairement étrangère. Une âme, toujours préoccupée d'elle-même, et qui porte l'égoïsme jusque dans ses désirs d'avancement spirituel, ne cherche point et ne saurait éprouver l'action de l'influence évangélique; car le premier effet en est d'humilier l'homme, de produire l'abnégation de soi-

même et le dévouement à Dieu. Ces deux éléments sont incompatibles autant que *la lumière et les ténèbres*. Ils sont inconciliables. L'un exclut nécessairement l'autre. Tant que les recherches de la vanité agitent l'homme, le moyen régénérateur ne saurait l'atteindre, ou lui demeure inconnu; son début dans l'âme, est de les arrêter, et de travailler à en détruire le principe. La repentance siége sur le seuil de la carrière où l'homme se sanctifie. Son premier pas doit être un acte d'humilité.

Enfin, le dernier défaut que nous signalerons, et qui tient peut-être aux causes précédentes, c'est l'impatience du succès. On voudrait avancer rapidement dans la carrière; à peine entré, arriver au terme. Une ambition, que l'on croit sainte, fait prétendre à découvrir promptement dans son âme des changements sensibles. On voudrait que des penchants long-temps nourris et flattés, des habitudes enracinées, des vices que l'on n'a jamais combattus, fussent promptement extirpés; qu'on n'en vît plus reparaître la trace; on croit pouvoir être fort contre toutes les tentations, avoir subjugué une nature corrompue, et l'on rêve un état d'âme débarrassé de tout ce qui

la souille et l'humilie. Puis, lorsqu'on découvre qu'il n'en va point ainsi; qu'il est dans l'imagination, des rêves de perfectionnement aussi illusoires que les rêves de bonheur; que cette vie ne cesse et ne peut cesser d'être une épreuve et un combat; que l'on est appelé à se retrouver sans cesse aux prises avec les ennemis dont on imaginait pouvoir facilement se défaire; alors, on se lasse, on s'attiédit, on se relâche. On passe des prétentions les plus élevées et du zèle plus entreprenant, au découragement, à la langueur; on tombe dans la tristesse d'une ambition toujours déçue; on se laisse ébranler par le doute; et l'on passe d'une confiance présomptueuse, à une défiance injurieuse des secours divins. Parce que les premiers efforts n'ont pas été couronnés, qu'une force soudaine, et arrivée comme par inspiration, n'a pas accompagné les premières tentatives; qu'on ne se sent pas changé par une influence secrète et invisible, comme une idée erronée de la nature et de l'action de l'aide divin le faisait attendre peut-être, on se croit délaissé de Dieu, ou l'on traite de chimère les promesses de l'Évangile. On cesse de croire à la ressource, et l'on abandonne l'œuvre

dès lors reconnue et devenue impossible. On a vu des personnes, à qui l'humilité voilait leurs progrès ; qui, tout en gémissant de se trouver toujours si reculées, de ne point voir le mal céder en elles au principe régénérateur, de se trouver toujours reprises par les inclinations et les habitudes qu'elles croyoient avoir subjuguées, avançaient, en quelque sorte, à l'insçu d'elles-mêmes. Leur âme se purifiait insensiblement au sein de l'illusion qui leur dérobait leur avancement, et l'humilité même, qui ne leur laissait voir que leurs misères, en tenant toujours éveillée leur activité à chercher les ressources de l'Évangile, devenait pour elles un moyen perpétuel de sanctification. Mais, on le sent; ici, ce n'est point le cas. L'humilité peut faire gémir l'âme, mais ne la décourage point. Elle est un stimulant pour la poursuite et l'accomplissement de la tâche; et ici, nous trouvons une âme dans le découragement, et une œuvre abandonnée. L'absence de progrès et l'inutilité des efforts sont bien réels. L'impatience n'a abouti à rien, et la défiance qui y a succédé, arrête et paralyse. Mais que nous disent cette impatience, et cette défiance qui en devient le fruit? Elles nous déclarent, ce que nous ont

déjà révélé les dispositions précédentes ; c'est que la ressource évangélique est demeurée entièrement négligée. Celui qui en fait son moyen d'accomplir l'œuvre, ne s'inquiète point du succès ; il n'en doute pas. Il attend tout de Dieu, et se repose avec une pleine confiance dans ses promesses. Il s'abandonne à sa volonté ; se livre à sa conduite ; il *se remet de son affaire sur l'Éternel.* Il sait, que *tout est possible à Dieu,* et que Dieu a déclaré, que *tout est possible à celui qui croit.* Dès lors, l'impatience ou la défiance ne sauraient plus naître. Le découragement devient impossible. Si le fidèle, dans cette situation, gémit de se sentir toujours éloigné de Dieu, de découvrir l'empire du péché sur son âme, *c'est là cette tristesse selon Dieu* qui l'approche encore de Lui, le rattache plus fortement à la ressource éternelle de tous les pécheurs, et en fortifiant en lui l'élément régénérateur, *produit* en même temps *la joie et la paix.* Mais sa confiance ne saurait jamais être ébranlée, ni sa vigilance et son activité suspendues ; car, le moyen dont il se sert, le conduit toujours directement à *Jésus qui le fortifie,* et par qui *il peut toute chose.*

Nous demandons maintenant aux personnes

attachées au Christianisme, mais qui l'accusent de ne point réaliser en elles ce perfectionnement moral qu'elles désirent et qu'il promet, de s'étudier attentivement, et d'examiner si quelqu'un de ces caractères vicieux que nous venons de signaler, ou tous ces caractères réunis peut-être, ne se mêlent point à leur piété, et n'ont pas accompagné leurs tentatives pour entrer dans la vie chrétienne. Si l'examen les fait aboutir à cette découverte, que devrons-nous en conclure? Nous en conclurons, non pas que l'Évangile les a trompées dans ses promesses, mais que les promesses ne se sont pas réalisées, parce qu'elles ont négligé l'Évangile; non pas que les secours manquent de puissance, mais qu'elles n'ont pas employé les secours. Leur foi n'a jamais été, pour elles, un moyen; alors elles n'ont pas pu *remporter par elle la victoire sur le monde*. Loin d'avoir le droit d'accuser leur croyance de stérilité, c'est précisément l'infidélité à leur croyance, qui les a laissées dans l'état misérable dont elles se plaignent. En sorte que, nous arrivons à un résultat positivement contraire à celui que des exemples accusateurs, en apparence, semblaient annon-

cer. La cause de l'absence des progrès, de la permanence de l'âme dans sa misère spirituelle, c'est la négligence même du moyen régénérateur dont on récusait l'efficacité.

Les âmes stationnaires, en dépit de leurs pieux désirs, n'ont pas compris dans toute son étendue, le conseil de Dieu, tel qu'il est exposé dans l'Évangile. Ce n'est point dans la méditation de l'amour d'un *Dieu venant réconcilier le monde avec lui-même*, qu'elles ont été puiser le principe de leur force, et le moyen du succès. Elles n'ont point cherché à *amener leurs pensées captives sous l'obéissance de Christ*, en venant au pied de la Croix, en soumettant toutes leurs facultés à la puissance de l'amour qu'elle révèle. Cependant, c'est là, qu'est le vrai secours régénérateur. *Hors de lui nous ne pouvons rien produire*. C'est là que l'âme doit revenir sans cesse pour sortir d'un état qui l'arrête et la décourage. Eh! quelle irrésolution, quelle défiance, quel découragement, ne doivent pas céder devant cette vérité, sérieusement méditée, et recueillie dans son cœur: « Le Seigneur aime mon âme. Il a consenti à quitter le ciel, il a voulu mourir pour la sauver.

Quand j'aurais été seul, dans toute l'étendue de la création, il serait encore venu pour accomplir ma délivrance, tant l'âme est d'un grand prix à ses yeux. Voilà jusqu'où il m'aime, et rien n'est impossible à son amour. » L'âme nourrie de cette croyance, ne doute plus de son Dieu. Se sachant *rachetée à si grand prix*, elle sait qu'elle a le droit d'attendre de Dieu, tout ce qui lui est nécessaire pour aller à Lui. Celui qui se l'est acquise par son sacrifice, la veut toute à Lui, et ne se laissera pas ravir sa conquête. *Personne ne peut la ravir de sa main.* Voilà la ressource infaillible. Nous ne craignons pas que le résultat l'accuse d'impuissance. Le succès est garanti par les promesses d'un Dieu. Il est scellé de tout le sang de Jésus-Christ.

La vocation que le Christianisme adresse à l'homme, est si belle, qu'on ne la considère point sans émotion. On ne la médite point sans éprouver un pur enthousiasme. Nous plaindrions l'âme qui pourrait demeurer immobile, en présence de la haute destination qu'elle nous dévoile. Imitateur de Dieu sur la terre,

héritier futur de la félicité de Dieu dans le ciel, le chrétien est appelé à parcourir une carrière, où, dès l'entrée, chacun de ses pas tend à diviniser son être. Qu'il est grand le prix de la vie, puisque la vie doit aboutir à de pareilles destinées! Qu'il est grand le prix de l'Évangile, puisqu'il nous les révèle et nous y conduit! Le chrétien seul, démêle à travers les angoisses, les épreuves ou les joies passagères de son séjour ici-bas, la valeur réelle de ces jours souvent mauvais, toujours rapides, qui lui sont donnés sur la terre. Il a appris de la Parole émanée de Dieu leur vraie destination. Ils les consacre à cultiver la semence sainte, qui doit donner des fruits immortels.

L'appel à une pareille destination, doit frapper une âme pensante, doit enflammer un cœur élevé. C'est là, que celui chez qui les plus nobles caractères de l'humanité se décèlent, pour être fidèle à sa nature, nous semble devoir placer avant tout sa gloire et son bonheur. Toute autre gloire, tout autre bonheur, doivent paraître, faux ou mesquins, auprès de semblables priviléges; sans valeur, s'ils ne s'y rapportent pas; dangereux, s'ils les font oublier ou s'ils les compromettent. Pour

l'homme qui réfléchit, comme pour l'homme qui croit, tout devra céder devant le titre, qui, mérité, légitimement acquis, assure la grandeur réelle de l'âme humaine : le titre de serviteur de Jésus-Christ ; le titre de Chrétien.

C'est donc un trésor infini de sagesse et de sainteté que l'Évangile. C'est une grande erreur, autant qu'une grande ingratitude, que de le négliger. L'étudier, le méditer, le *sonder*, selon l'expression même du Sauveur, c'est-à-dire s'en pénétrer et s'en nourrir, c'est la tâche habituelle imposée à la vie du chrétien ; c'est aussi le devoir que doit se prescrire, sous peine d'inconséquence, tout homme qui aspire sérieusement à perfectionner la partie morale de son être ; tout ami sincère de la vertu. Toutes les lumières sont là ; toutes les ressources sont là ; toutes les espérances sont là. C'est du sein de cet Évangile, comme d'un foyer divin, que le plus grand amour se réfléchit dans le cœur, pour y produire l'amour qui ne doit point périr, et qui doit devenir l'aliment de notre véritable vie. Plus nous approfondirons le Livre divin, plus nous trouverons cette doctrine d'immortalité en harmonie avec la dignité de l'âme humaine ; et, plus

nous la trouverons en harmonie avec la dignité de l'âme humaine, plus nous pourrons nous assurer d'en avoir mieux saisi le sens, d'avoir avancé davantage dans l'intelligence de la Parole sainte, de l'avoir reçue dans sa plus grande pureté. Il y a dans ce saint caractère, quelque chose de divin qui saisit l'âme, et à quoi le philosophe sincère ne résistera pas longtemps. L'expérience de l'Évangile lui révèlera la divinité de l'Évangile. Lorsqu'il ne serait pas appuyé sur tant de bases inébranlables et marquées du sceau ineffaçable de la Divinité, il y a tant de puissance dans l'action morale du Christianisme sur l'âme ! C'est une doctrine si digne de Dieu, que celle qui se résume en quelque sorte dans ces mots si simples, si purs, si touchants, inscrits sur toutes les pages de l'Évangile : Sainteté, Amour, et Bonheur !

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.



